FASHION **LUCIE ZHANG**, la nouvelle héroïne d'**AUDIARD**, pose en icône de mode P. 116

VANITY FAIR

NOVEMBRE 2021

MONSTRES & CIE

LE PEN raconte **ZEMMOUR**

P. 54

PRIX LITTÉRAIRES

Qui se cache derrière **ABEL QUENTIN**, l'écrivain le plus fascinant de la rentrée?

P. 96

13-NOVEMBRE

La vie d'après des **SURVIVANTS**

P. 64

ÉLYSÉE

GAËL TCHAKALOFF, l'incontrôlable confidente de **BRIGITTE MACRON**

P. 74

ET AUSSI

WES ANDERSON, JACQUES GRANGE, TODD HIDO, RIAD SATTOUF...

#NFT SIGN

MEILLEURE ENQUÊTE DE L'ANNÉE
PRIX RELAY-SEPM 2021

Camille COTTIN

COMMENT ELLE A CONQUIS HOLLYWOOD

CAMILLE COTTIN PHOTOGRAPHIÉE PAR JÉRÔME BONNET

NUMÉRO 95 – NOVEMBRE 2021 – WWW.VANITYFAIR.FR

L 13348 - 95 - F: 4,50 € - RD

CHANEL CÉLÈBRE LE N°5

Au-dessus du diamant central, un ensemble de diamants baguettes taillés sur œuvre épousent la forme du bouchon. Au-dessous du diamant central, 4 diamants poires DFL Type IIa d'un total de 12,47 carats, sont taillés sur mesure pour être en harmonie avec la poire principale de 8,36 carats.

Au centre du collier, le diamant de 55,55 carats DFL Type IIa est serti dans un chaton sur mesure qui reprend exactement, vu de profil, les proportions du bouchon du flacon de parfum N°5.

Symbole porte-bonheur de Gabrielle Chanel, le chiffre 5 dessine le fermoir du collier.

CHANEL CÉLÈBRE LE N°5

En 1921, Gabrielle Chanel a l'idée d'un parfum auquel elle donne le nom N°5, son numéro porte-bonheur.

Cette vision de la création doit sa singularité à la permanence d'un point de vue : l'idée avant tout.

En 2021, une collection de Haute Joaillerie célèbre le numéro emblématique de la Maison avec un geste de création qui marie l'audace du défi technique et la liberté d'une démarche inédite.

CHANEL Haute Joaillerie crée la Collection N°5, dont la pièce centrale révèle une virtuosité géométrique jamais atteinte : un collier dont le dessin reprend tous les codes du flacon de parfum N°5, composé de plus de 700 diamants qui s'organisent autour d'un diamant spécialement taillé pour peser 55,55 carats. La perfection de l'idée a décidé du poids en carats.

C'est une démarche sans précédent : partir d'un diamant brut en ne visant pas le plus gros poids mais la perfection de la pierre, taillée sur mesure aux dimensions précises d'une idée.

Les diamants sont éternels. Pour CHANEL, l'éternité est aussi et d'abord l'anagramme du mot étreinte. Car telle est sa définition de la création : une étreinte entre la matière et l'esprit, qui seule peut donner naissance à un style.

CHANEL le réaffirme aujourd'hui : la création est éternelle.

CHANEL.COM

CHANEL

HAUTE JOAILLERIE

COLLIER N°5 EN OR BLANC, DIAMANTS
ET DIAMANT TAILLE EMERAUDE DE 55,55 CARATS DFL TYPE IIA.

dior.com – 01 40 73 73 73

DIOR

FENDI.COM

FENDI

ROMA

Photographie retouchée

SOMMAIRE

VANITY FAIR

Camille Cottin par Jérôme Bonnet.

CI-DESSUS ET EN COUVERTURE : BODY ET JUPE CRINOLINE **CELINE** PAR HEDI SLIMANE.

22 **L'ÉDITO d'Olivier Bouchara**
24 **CONTRIBUTEURS**

VANITÉS

27 **BEAUTÉ Natalia Vodianova, femme d'influence**
29 **BEAUTÉ *Body painting*, Modigliani**
30 **MODE Les essentiels de Manolo Blahnik**
32 **RENCONTRE À table avec... Jacques Grange**
34 **MODE Jouez-la comme Catherine II**
36 **CAPRICE Sac de princesse**
37 **SÉLECTION Un amour de pluie**
38 **JOAILLERIE Pointes précieuses**
40 **FOOD *A tavola !***
42 **VOYAGES La Provence en hiver**
43 **JEU CONCOURS NFT : deux œuvres d'art à gagner**

EN COUVERTURE

44 **CAMILLE COTTIN État de grâce**

Avec *Stillwater* de Tom McCarthy et *House of Gucci* de Ridley Scott, l'actrice s'impose comme la meilleure ambassadrice du cinéma français à Hollywood. *Vanity Fair* l'a rencontrée à Paris.

(Suite page 14 ↠)

P. 30

MANOLO BLAHNIK
« L'allure ne vient pas de nos vêtements, mais de la manière dont on se meut. »

P. 32

JACQUES GRANGE
« Un jour, je reçois un mot : "Bonjour, je suis Francis Ford Coppola, mon nom ne vous dit sans doute rien..." »

P. 44

CAMILLE COTTIN
« C'est tout un art de donner l'impression d'offrir une part de soi, et en même temps de se préserver. »

JÉRÔME BONNET

CHAUMET
PARIS

*Révélez votre lumière

HERMÈS
PARIS

Publicité EtNous

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 10)

MAGAZINE

54 **POUVOIR Le Pen raconte Zemmour**
D'où vient le « zemmourisme » ? Notre journaliste a interviewé celui qui apparaît comme son inspirateur.

60 **CINÉMA Wes Anderson, l'envers du décor**
Le chef décorateur du cinéaste américain raconte son travail sur *The French Dispatch*.

64 **TÉMOIGNAGE Entre les fantômes**
Six ans après les attentats du 13-Novembre, des rescapés ont accepté de se confier à *Vanity Fair*.

72 **COUP DE CHAPEAU**
Thierry Mugler, transcouturisme
Une rétrospective de celui qui inventa la silhouette des années 1980... et tant d'autres choses.

74 **PORTRAIT *In bed with Brigitte***
Rencontre avec Gaël Tchakaloff, confidente de la première dame, talentueuse et incontrôlable.

80 **PORTFOLIO *This is England***
Le photographe Jamie Hawkesworth revient sur ses terres britanniques avec un regard aimant.

88 **FLASH-BACK Obsession Joséphine**
Joséphine Baker ressuscitée par ses collectionneurs.

94 **COUP DE CHAPEAU**
Du cinéma comme thérapie
Le film *Memoria* et les autres œuvres d'Apichatpong Weerasethakul ont-ils des vertus curatives ?

96 **RENCONTRE Docteur Abel & Mister Albé**
C'est l'histoire d'un brillant avocat qui voulait écrire tranquillement des romans sous pseudonyme.

102 **PORTFOLIO Rien ne s'oppose à la nuit**
Chaque cliché de Todd Hido semble condenser deux heures de film en un seul instant.

108 **ENQUÊTE Sexe, mensonges et EPO**
L'athlète Ophélie Claude-Boxberger, accusée de dopage, raconte sa descente aux enfers.

Lucie Zhang par Thomas Nützl.

TOP **PACO RABANNE**. JUPE ET COUPE-VENT **POLO RALPH LAUREN**. BOTTINES **LOUIS VUITTON**. BOUCLE D'OREILLE **BUCCELLATI**.

MODE

116 **LUCIE ZHANG La nouvelle muse d'Audiard**
À tout juste 20 ans, elle est la révélation des *Olympiades*. Et pose pour *Vanity Fair*.

FESTIVITÉS

126 **GRAND ÉCRAN Chanel et le cinéma**
130 **VANITY SHOW L'audace d'une époque, la soirée des 30 de moins de 30 ans**
132 **QUESTIONNAIRE DE PROUST Riad Sattouf : « Les films de Truffaut sur Antoine Doinel ont changé ma vie »**

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE.

P. 54

LE GENDRE IDÉAL DE JEAN-MARIE
Le Pen : « Éric et Marion ? Ils ont la même intuition. »

P. 64

13-NOVEMBRE
Fanny : « L'attentat est revenu me frapper comme une bombe à retardement. »

P. 74

BRIGITTE MACRON
Gaël Tchakaloff : « Je ne sais pas si je suis une amie pour elle, mais elle l'est pour moi. »

THOMAS NÜTZL

IMAGINÉE PAR Yayoi Kusama

CHAMPAGNE

LA GRANDE DAME

Veuve Clicquot

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

ART DIR: PAUL MARCIANO PH: VICOOLYA & SAIDA © GUESS?, INC. 2021
GUESS
GUESS.EU

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

European editorial director **Simone Marchetti**
Head of editorial content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Secrétaire de rédaction
Marie Baudet

MODE / ART DE VIVRE

Cheffe de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Renaud Dély, Aurélie Jacques, Célia Laborie, Rémy Pasquier, Arnaud Viviant, Sophie Volanges** *et* **Hugo Wintrebert**
Photographies **Jérôme Bonnet, Angèle Châtenet, Roberto Frankenberg, Thomas Nützl, François Goizé** *et* **Jean-François Robert**
Illustrations **Aurore Carric** *et* **Géraldine Richard** *Stylisme* **Julie Cristobal** *et* **Hugo Toucas**

VANITYFAIR.FR

Responsables éditoriales web **Margaux Krehl** *et* **Yamina Saidj**
Rédaction **Pierrick Geais, Mélanie Hennebique, Norine Raja** *et* **Margaux Vanwetswinkel**

ÉDITRICE

Delphine Royant

PUBLICITÉ & SOLUTIONS MÉDIAS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe commerciale print et digital* **Sophia Masurel** *avec* **Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Cheffe de projet événements et partenariats* **Laura Périgord**
Directrice de la stratégie digitale **Victoria Bravo** *Opérations spéciales et sociales* **Marine Mompezat** *avec* **Jerôme Dupin** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton**
Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

PÔLE TRADUCTION

Responsable **Étienne Menu**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Cheffe de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Milena Janoo** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocńw Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**.
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **novembre 2021**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
P tot 0,003 kg/tonne
Couverture **France**
P tot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC
PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Présidente et directrice de la publication **Natalia Gamero del Castillo**
Chief Business Officer **Delphine Royant** *Directrice financière* **Isabelle Léger**
Directrice des ressources humaines **Christel Lafont** *Directrice de la création éditoriale digitale* **Sarah Herz**
Directrice du marketing client **Dominique Dirand** *Directeur de la production et de la distribution* **Francis Dufour**
Directrice de la communication **Bernie Torres**

RECTIFICATIF Dans notre numéro d'octobre 2021, nous avons crédité par erreur le manteau porté par Diane Kruger page 51 « Celine par Hedi Slimane » alors qu'il s'agit en réalité d'une veste Chanel. Le manteau qui lui ressemble beaucoup en page 55 est en revanche bien, comme indiqué, de Celine par Hedi Slimane.

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF SANS, VF DIDOT ET EN VANITÉ

LA BIOSTHETIQUE®
PARIS

THE CULTURE OF TOTAL BEAUTY*

Une peau à la beauté intemporelle.

Des ingrédients précieux s'associent à une technologie de pointe pour proposer un trio de soins du visage exceptionnel. Les actifs naturels des soins uniques *Belesthétique* de *La Biosthétique* diminuent efficacement les signes du vieillissement cutané.

*La culture de la beauté totale

Climatiquement neutre
Entreprise
ClimatePartner.com/13133-1903-1001

La Biosthétique Marcel Contier
Place de l'Etoile, 7 rue de Tilsitt, 75017 Paris

VANITY FAIR

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Global Chief Revenue Officer & President, US Revenue **Pamela Drucker Mann**
US Artistic Director and Global Content Advisor **Anna Wintour**
President Condé Nast Entertainment **Agnes Chu**
Chief Financial Officer **Jackie Marks**
Chief Marketing Officer **Deirdre Findlay**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief of Staff **Elizabeth Minshaw**
Chief Product & Technology Officer **Sanjay Bhakta**
Chief Data Officer **Karthic Bala**
Chief Client Officer **Jamie Jouning**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

CHAIRMAN OF THE BOARD
Jonathan Newhouse

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne *AD, Glamour, GQ, GQ Style, Vogue*
Espagne *AD*, Condé Nast College Spain, *Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vogue, Vogue Niños, Vogue Novias, Vanity Fair*
États-Unis *Allure, Architectural Digest, Ars Technica, Basically, Bon Appétit, Clever, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, GQ Style, Healthyish , La Cucina Italian, Love, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, The Scene, Vogue, Wired, Hive, Vanity Fair*
France *AD, AD Collector, GQ, Vogue, Vogue Collections, Vogue Hommes, Vanity Fair*
Grande-Bretagne *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vogue, Wired, Vanity Fair*
Inde *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie *AD, Condé Nast Traveller, Experience Is, GQ, La Cucina Italiana, L'Uomo Vogue, Vogue, Wired, Vanity Fair*
Mexique et Amérique latine *AD Mexico & Latin America*, Condé Nast College Américas, *Glamour Mexico & Latin America, GQ Mexico & Latin America, Vogue Mexico & Latin America*
Japon *GQ, Rumor Me, Vogue, Vogue Girl, Vogue Wedding, Wired*
Royaume-Uni London HQ, Condé Nast College of Fashion and Design, *Vogue Business*
Taïwan *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Casa Vogue, Glamour, GQ, Vogue*
Russie *AD, Glamour, Glamour Style Book, GQ, GQ Style, Tatler, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATIONS

Afrique du Sud *Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden*
Allemagne GQ Bar Berlin
Australie *GQ, Vogue, Vogue Living*
Bulgarie *Glamour*
Chine *AD, Condé Nast Traveler, GQ, GQ Lab, GQ Style, Vogue,* Vogue Café Beijing, *Vogue Film, Vogue+, Vogue Business in China*
Corée du sud *Allure, GQ, Vogue, Wired*
Grèce *Vogue*
Hong Kong *Vogue, Vogue Man*
Hongrie *Glamour*
Pays-Bas *Vogue, Vogue Living, Vogue Man*
Pologne *Glamour, Vogue*
Portugal *GQ, Vogue,* Vogue Café Porto.
Proche et Moyen-Orient *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue,* Vogue Café Riyadh, *Wired*
République tchèque et Slovaquie *Vogue*
Roumanie *Glamour*
Singapour *Vogue*
Thailande *GQ, Vogue*
Turquie *GQ,* GQ Bar Bodrum, *Vogue,* Vogue Restaurant Istanbul
Ukraine *Vogue, Vogue Man*

Condé Nast est un groupe média mondial de contenu premium, présent dans 32 pays, auprès de plus d'un milliard de consommateurs. **condenast.com**

DE VOTRE VISION NAÎT L'IMPACT

Grâce à notre solution myImpact, nos clients font des choix d'investissement durable qui correspondent à leurs valeurs. Aujourd'hui, BNP Paribas Banque Privée gère déjà plus de 5 milliards d'euros en mandat de gestion responsable.

Donnez toujours plus de sens à votre patrimoine avec BNP Paribas Banque Privée. **Meilleure banque privée en France** (EUROMONEY 2021).

BNP PARIBAS
BANQUE PRIVÉE

La banque d'un monde qui change

BNP Paribas, SA au capital de 2499597122€ - Siège social : 16 bd des Italiens, 75009 Paris - Immatriculée sous le n°662042449 RCS Paris - Identifiant CE FR76662042449 - www.group.bnpparibas

ÉDITO

Camille Cottin: l'une des rares actrices que l'on peut contempler les yeux fermés. Il suffit d'écouter sa voix, si passionnée quand elle parle de cinéma dans *Dix pour cent* ou lorsqu'elle donne la réplique (en anglais) à Matt Damon dans *Stillwater*.

Sait-elle aussi chanter ? s'est demandé à voix haute notre journaliste Norine Raja en l'observant de près. Et la comédienne d'entonner le *Johnny Johnny* de Jeanne Mas, tube que l'on croyait définitivement relégué aux discothèques des *eighties* : « Et l'homme se saoule d'incertitudes/ Dans sa fierté cache sa blessure... » Avant la sortie en salles de *House of Gucci,* réalisé par Ridley Scott, elle se confie ici sur ses premiers pas parmi les stars hollywoodiennes, mais aussi sur les actrices féministes qui l'inspirent ou sur la difficulté de préserver sa vie privée à l'ère d'Instagram. Et à la fin de l'entretien nous reviennent en tête ces paroles : « Non, Johnny Johnny, cette femme n'est plus à toi. » **(p. 44)**

S'il y en a un qui devrait réécouter Jeanne Mas, c'est bien Éric Zemmour. Combien de propos choquants a-t-il pu écrire ou proférer sur les femmes depuis la parution du *Premier Sexe,* en 2006 ? Longtemps, on a cru qu'il s'agissait de simples provocations ciselées par un polémiste professionnel. On découvre aujourd'hui que ses saillies intempestives constituaient le socle d'un système de pensée et bientôt d'un programme électoral que ne renierait pas Jean-Marie Le Pen. Est-ce, du reste, étonnant ? Notre ami Renaud Dély, l'un des plus fins connaisseurs de l'extrême droite en France, a gravi la colline de Montretout pour interroger le fondateur du Front national sur leur relation de presque quarante ans. Surprise : ce qui était au départ une « sympathie réciproque » est devenu au fil du temps un compagnonnage intellectuel teinté d'une affection presque filiale. « Éric », comme il appelle ce journaliste « amical » et « libre », ressemble au fils qu'il aurait voulu avoir, quand il nomme désormais sa candidate de fille « Marine Le Pen ». Lisez, c'est vertigineux **(p. 54)**.

Dans un registre plus délicat, sept rescapés du 13-Novembre ont raconté leurs vies d'après à Célia Laborie. Comment retrouver un quotidien après avoir vu la mort en face ? Peut-on effacer de sa mémoire le spectre de l'horreur ? Six ans après les attentats, aucun n'a cessé de souffrir, les uns et les autres marchent sur un fil au-dessus de l'abîme, mais tous partagent le même espoir : celui, un jour, de « ne plus se considérer comme des survivants, mais comme des vivants » **(p. 64)**.

Au procès, ils reconnaîtront peut-être l'avocat talentueux qui pose dans nos pages, robe autour du bras et regard fiévreux d'écrivain. Quoique... Me Albéric de Gayardon se fait appeler, dans une autre vie, Abel Quentin pour écrire incognito des romans entre deux plaidoiries. Cette douce schizophrénie aurait pu durer longtemps si son dernier livre, *Le Voyant d'Étampes,* n'avait été un chef-d'œuvre, encensé par la critique et présent sur la liste de nombreux prix d'automne. Pouvait-il continuer comme si de rien n'était ? Il a préféré lever le secret en dévoilant sa véritable identité à Arnaud Viviant **(p. 96)**.

Des vedettes de cinéma, des enquêtes au long cours, mais aussi des portfolios de grands photographes et de la mode racontée différemment, ce mois-ci avec Lucie Zhang, héroïne des *Olympiades* de Jacques Audiard **(p. 116)**... *Vanity Fair* renoue avec l'esprit des origines : marier le glamour et l'investigation ; explorer la folie et les fracas de l'époque à travers les personnalités qui la façonnent. Sans complaisance, mais sans méchanceté non plus.

Alors *Enjoy,* comme on dit en Amérique ; et comme le disait ici, il y a peu de temps encore, Michel Denisot. □

OLIVIER BOUCHARA
Directeur éditorial de *Vanity Fair*.

THIBAULT MICHALET

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

RENAUD DÉLY

Avant de diriger les rédactions de *Libération* ou de France Inter, le présentateur de « 28 minutes » sur Arte a longtemps été l'un de nos meilleurs spécialistes de l'extrême droite, auteur d'une *Histoire secrète du Front national* (Grasset, 1999) et de *La Vraie Marine Le Pen* (Plon, 2017). Dans un registre plus personnel, il vient de publier *Le Grand Saut* (JC Lattès), livre puissant et troublant sur la tragédie du perchiste Pierre Quinon. Pour nous, il est remonté aux sources du **zemmourisme** en interrogeant son inspirateur : **Jean-Marie Le Pen** P. 54 □

NORINE RAJA

Ne lui demandez pas de choisir entre un épisode d'*Arabesque* et le dernier Bong Joon-ho : notre spécialiste ès-écrans depuis cinq ans ne craint jamais les grands écarts culturels. Ce mois-ci, cette globe-trotteuse à ses heures perdues a voyagé entre Paris et Hollywood pour raconter l'ascension de **Camille Cottin** P. 44. □

PIERRICK GEAIS

Des secrets du gotha aux vacances des politiques, la vie des puissants n'a aucun secret pour lui. De son bureau, où trône une figurine de la reine Élisabeth II, il écrit sur les coulisses du pouvoir et de la royauté. Après son livre *L'Élysée à la plage* (éditions du Rocher) le voilà perçant le mystère de **Gaël Tchakaloff**, la confidente du couple Macron P. 74. □

THOMAS NÜTZL

Ce photographe de mode, qui a fait ses premières armes avec Carine Roitfeld pour *Vogue Paris,* a mis en scène l'étonnante **Lucie Zhang,** actrice principale du nouveau film de Jacques Audiard, *Les Olympiades,* au seuil de la célébrité P. 116. Son secret ? « La clé, c'est l'énergie insufflée à la prise de vue. Si vous laissez au sujet l'espace pour être vraiment lui-même, un bon portrait n'est jamais loin. » □

AURORE CARRIC

Le style pop, joyeux et coloré de cette illustratrice autodidacte lui permet de mettre en avant des compositions dynamiques et des personnages hauts en couleur. Vous les avez probablement déjà croisés sans le savoir à l'occasion de ses collaborations avec Google, Apple, la RATP ou encore le Chocolat des Français. Elle travaille aussi pour la presse *(Vanity Fair, Socialter...)* et l'édition (Casterman, Marabout, Hachette, Milan...). Pour ce numéro, elle a tracé la **carte des meilleurs restaurants italiens de Paris** P. 40. □

AURORE CARRIC ; ERIC FOUGERE/VIP IMAGES/CORBIS/GETTY IMAGES

NOUVEAU LEXUS **UX** 100% ÉLECTRIQUE

SON CHARME ÉLECTRIQUE VA VOUS PLAIRE.

À PARTIR DE **293 €**/MOIS[(1)]

MAINTENANCE, ASSISTANCE 24H/24, GESTION DES PERTES TOTALES ET STAGE ELECTRIFIED PROGRAM* INCLUS.

LEXUS | BUSINESS

ELECTRIFIED PROGRAM*

Nouveau Lexus UX 300e Pack : consommation d'énergie électrique min/max (Wh/km) et émissions de CO_2 : 169/170 (WLTP) et 0 à l'usage, hors pièce d'usure.

(1) Exemple pour un **Nouveau Lexus UX 300e Pack neuf** au prix total de **49990 €** en Location Longue Durée, sur une durée de **36** mois et **30000** km, 1er loyer majoré de **9900 €**, ramené à **5900 €** après imputation du bonus gouvernemental de **4000 €**, puis **35** loyers de **293 €**. Montants exprimés TTC hors prestations facultatives et hors frais d'immatriculation. Modèle présenté : **Nouveau Lexus UX 300e Executive neuf** au prix total de **61990 €** en Location Longue Durée, sur une durée de **36** mois et **30000** km, loyer majoré de **9439 €**, ramené à **7439 €** après imputation du bonus gouvernemental de **2000 €**, puis **35** loyers de **441 €**. Montants exprimés TTC hors prestations facultatives et hors frais d'immatriculation. Offre non cumulable, réservée aux professionnels, valable pour toute commande passée jusqu'au 31/12/2021 auprès d'un concessionnaire agréé Lexus d'un UX 300e (modèle décrit ci-dessus) neuf en location longue durée selon les Conditions Générales de Location longue durée et prestations de services associés Kinto One en vigueur, et sous réserve d'acceptation du dossier par Toyota Fleet Mobility France, 36 boulevard de la République 92420 Vaucresson, RCS 852 462 605 - n° ORIAS 19 006 314 consultable sur www.orias.fr. Sous réserve de variation de la fiscalité et/ou du tarif constructeur en vigueur. *Programme sur l'électrification.

VOGUE PARIS

OCTOBRE N°1021

100 ANS

vogue.fr

NUMÉRO COLLECTOR

En vente chez votre marchand de journaux et sur vogue.fr/abonnement

VANITÉS

Femmes d'influence

Natalia Vodianova, muse Guerlain, est pour la première fois sublimée par Violette, la nouvelle directrice maquillage de la maison. Rencontre entre deux icônes.

Texte **Bénédicte Burguet** Photographie **Steve Pan**

STEVE PAN/GUERLAIN

Elle virevolte avec aisance d'un rendez-vous avec son équipe à une réunion pour un projet, mais réussit, finalement, à caser une interview avec nous dans son emploi du temps. L'occasion pour la nouvelle directrice maquillage de Guerlain, Violette, de partager son regard acéré sur l'industrie, les femmes et l'entrepreneuriat.

Lorsqu'elle a rencontré Natalia Vodianova, muse du fleuron beauté du groupe LVMH depuis plus de dix ans, pour cette première séance photo (présentée ici), la maquilleuse raconte que leur entente fut immédiate. Et pour cause : elles ont le même âge, sont toutes les deux mères et dirigent d'une main manucurée mais ferme, des affaires florissantes.

« J'ai été accueillie par l'équipe Guerlain et par Natalia comme un nouveau membre de la famille, raconte Violette. Nous parlons la même langue : celle des femmes trentenaires qui mènent de front une vie personnelle traditionnelle et une activité professionnelle intense. » Au téléphone, malgré les bruits de la ville et du taxi qui la transporte vers son prochain rendez-vous, on entend poindre dans sa voix la force vive de ceux qui se construisent en bataillant. « Ce n'est pas facile de trouver sa place dans le monde des affaires pour une femme, explique-t-elle. Lorsque j'ai lancé ma marque et que j'ai voulu lever des fonds, on m'a gentiment expliqué qu'il serait mieux que j'ai un homme dans la finance à mon côté. Idem dans l'industrie de la beauté : les femmes disparaissent entre 35 et 55 ans. Avec mon travail chez Guerlain, j'ai envie de leur redonner une voix. »

Cette série avec Natalia semble en être le premier jalon. Photographiée à la lumière du jour, sans fond de teint ni retouche, l'égérie, figure emblématique de Shalimar, a remercié Violette pour le regard que celle-ci a posé sur elle : « Natalia m'a dit : "Merci, pour une fois on n'a pas tenté de me rajeunir." » Afficher son âge, le nouveau signe extérieur de beauté intérieure ? □

guerlain.com

Natalia Vodianova et (à droite) Violette.

STEVE PAN/GUERLAIN

COUP D'ÉCLAT

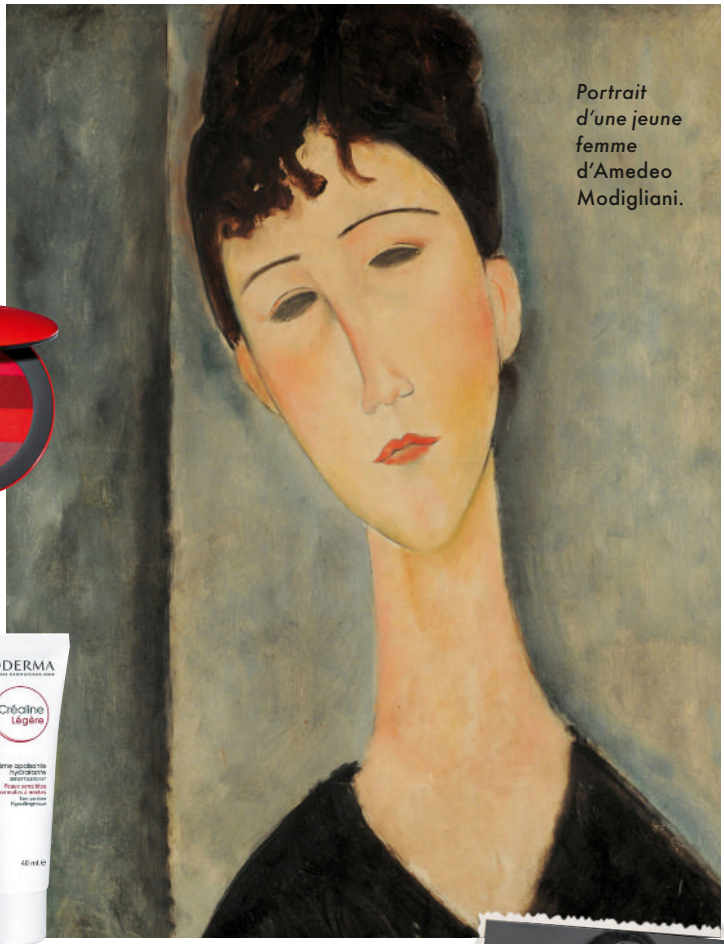
Chaumet invente une nouvelle taille de diamant à 88 facettes baptisée « Impératrice ».

BOUCLES D'OREILLES BEE MY LOVE **CHAUMET**.

De mémoire de diamantaire, on n'avait jamais vu ça : après trois ans de recherche et de développement, la maison du 12, place Vendôme a présenté une toute nouvelle taille de diamant comptant 88 facettes, « l'impératrice ». Baptisée en clin d'œil à sa célèbre cliente Joséphine de Beauharnais, cette forme de gemme inédite accompagne la ligne Bee My Love. Désormais, à côté de la taille « marquise », « cœur », « émeraude » ou « coussin », il faudra désormais compter avec ce diamant au dessin en nid d'abeille qui habille d'un éclat éblouissant la ligne iconique de Chaumet. □

chaumet.com

1. SÉRUM ANTI-ÂGE AU RÉTINOL MICRO-DOSÉ **KIEHL'S** (50 EUROS).
2. PALETTE À LÈVRES LES ROUGES **WESTMAN ATELIER** (91 EUROS).
3. BÂTON DE BLUSH BABY CHEEKS **WESTMAN ATELIER** (52 EUROS).
4. CRÈME APAISANTE HYDRATANTE CRÉALINE LÉGÈRE **BIODERMA** (10 EUROS).



Portrait d'une jeune femme d'Amedeo Modigliani.

BODY painting

Comment une élégante de la Belle Époque se ferait-elle une beauté de nos jours? La maquilleuse vedette Gucci Westman s'est prêtée à l'exercice avec une femme de Modigliani.

Entretien **Bénédicte Burguet**

Le modèle de Modigliani, avec son chignon haut perché, affiche un *nude* travaillé. Pour le réaliser, après avoir préparé la peau avec une crème hydratante légère, créez une base vraiment uniforme avec deux nuances de fond de teint issu de ma marque Westman Atelier **(Vital Skin)** : la plus claire sous les yeux et autour du nez et la plus foncée sur le périmètre pour un fini plus naturel.

Appliquez un *contouring* à côté du nez et de la mâchoire pour sculpter subtilement le visage **(Face Trace Biscuit)**. Avec les doigts, estompez du *blush* léger doucement sous la pommette pour imiter l'endroit où vous rougissez naturellement, comme si vous veniez de monter un escalier en courant **(Baby Cheeks Blush Stick en chouchette)**. Sur les paupières et le long des cils inférieurs, le modèle de Modigliani pourrait porter un mélange de poudre bronzante terracotta **(Coup de Soleil)** et de rose vif **(Poppett)**, pour adoucir le regard.

Placez la même teinte dans les coins internes des yeux pour créer ce *smokey eye* doux et diffus qui donne cet air mélancolique, et mélangez une ombre à paupières noir et kaki à appliquer le long de la ligne des cils supérieurs et inférieurs, en l'estompant avec le doigt. Bien sûr, les sourcils sont laissés naturels et brossés vers le haut.

Enfin, avec un pinceau, déposez un rouge tendre sur les lèvres **(rouge tomate de Lip Suede Les Rouges)** et pour finir, une touche de *highlighter* sur l'arc de Cupidon – la lèvre supérieure – afin de souligner le tout. □

westman-atelier.com

FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES / GETTY IMAGES

VOL-AU-VENT

La dernière collection des « Extraits » de Louis Vuitton fait de l'ultraluxe sa feuille de route.

■ FRANK GEHRY
L'un des plus grands architectes a retravaillé le flacon conçu par Marc Newson en étirant avec nervosité les lignes et les courbes.

■ UNE FEUILLE D'ALUMINIUM
C'est en la froissant comme une étoffe craquante que l'architecte a façonné le capot aérien, équilibre et déséquilibre conjugués.

■ GOUTTE PRÉCIEUSE
Le maître parfumeur Jacques Cavallier-Belletrud s'affranchit des codes et condense le parfum sous forme d'extrait, la forme la plus pure pour un jus.

■ COLONNES OLFACTIVES
Ces fragrances n'ont ni note de tête, ni note de cœur, ni note de fond. Juste une ligne lumineuse et hors du temps.

■ SOUFFLE DE VIE
Dancing Blossom, Cosmic Cloud, Rhapsody, Symphony et Stellar Times : cinq compositions comme des hymnes à la liberté et au mouvement.

COSMIC CLOUD, COLLECTION « LES EXTRAITS » **LOUIS VUITTON** (450 EUROS LES 100 ML).

1
PORTUGIESER AUTOMATIC 40 **IWC** (PRIX SUR DEMANDE).

2
LES JARDINS ITALIENS DANS **KENSINGTON GARDENS,** LONDRES.

3
COFFRET DE TRUFFES **MARCOLINI** (19,90 EUROS).

Les essentiels de MANOLO BLAHNIK

Le chausseur star fête les 50 ans de sa griffe cette année. Un prétexte en or pour fouiller dans son vestiaire et l'interroger sur ses plaisirs secrets.

Entretien **Bénédicte Burguet**

4
BOÎTE DE 24 CRAYONS DE COULEUR ALBRECHT DÜRER **FABER-CASTELL** (70 EUROS).

5
BOTTE RAYUELA **MANOLO BLAHNIK** (PRIX SUR DEMANDE).

6
RESTAURANT **WILTONS,** 55 JERMYN STREET ST JAMES, LONDRES.

7
EAU DE TOILETTE **KNIZE TEN** (55 EUROS LES 50 ML).

Quel est votre uniforme ? Je m'habille toujours pour l'occasion, question de bonnes manières. Je porte depuis quarante-cinq ans des costumes Anderson & Sheppard avec un manteau en tweed et des chaussettes Paul Smith. Et bien sûr, des Manolo Blahnik colorées, comme les richelieus Witney.

Que trouve-t-on dans votre sac ? Mes lunettes, des crayons Faber-Castell **(4)** et mon carnet. Toujours prêt à dessiner !

Votre montre ? Une IWC Schaffhausen **(1)**, traditionnelle et intemporelle.

Un magasin qui vous fascine ? Green & Stone à Londres, pour mes fournitures artistiques. Je n'irai jamais ailleurs.

Où se trouve votre refuge ? J'adore marcher dans mon cocon de verdure, à Kensington Gardens **(2)**. J'y ai de merveilleux souvenirs, notamment lors de mon arrivée à Londres. J'aime aussi me rendre au Claridge's, où le thé est tout simplement fantastique.

Votre adresse gourmande ? Wiltons, un établissement fidèle aux traditions **(6)**.

À quel lieu êtes-vous particulièrement attaché ? Londres sera toujours le lieu qui m'est le plus cher. J'adore cette ville. C'est véritablement chez moi.

Quelle est la création dont vous êtes le plus fier ? Toutes ! Sincèrement. Mais si vous insistez vraiment... Cette saison, j'ai un faible pour les chaussures plates.

Quel est le meilleur conseil stylistique que vous ayez jamais reçu ? On m'a dit un jour que le style et l'allure ne viennent pas de nos vêtements, mais de la manière dont on se meut.

Votre modèle de souliers préféré ? En ce moment : la Rayuela, une botte issue de notre capsule anniversaire Gold **(5)**. Je voulais qu'elle soit en soie, mais cette matière est si fragile que nous l'avons finalement réalisée en satin de soie. Je n'ai jamais rien vu de tel : une botte avec des clochettes... très pratique pour s'annoncer !

Quel parfum portez-vous ? Knize Ten **(7)**. Un parfum frais et propre, porté par mon père et mon grand-père avant moi.

Des fringales en automne ? Daylesford Farm Shop et ses soupes. Et aussi, Pierre Marcolini pour des douceurs sucrées **(3)**... Je n'y résiste pas !

Votre prochain voyage ? J'attends impatiemment de retourner à New York, pour visiter ma nouvelle boutique dans Madison Avenue. □

manoloblahnik.com

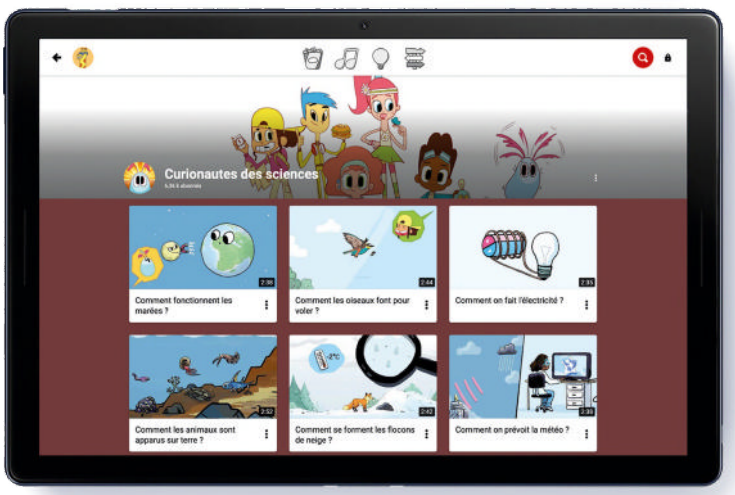
DAVID HUGUES ; EDUCATION IMAGES/GETTY IMAGES

Choisissez des contenus adaptés à leur âge

avec un peu d'aide de YouTube Kids.

Parce que vos enfants sont naturellement curieux, l'application YouTube Kids permet de nourrir leur curiosité avec des contenus adaptés à leurs âges.

Téléchargez notre application
YouTube Kids



YouTube Kids

DISPONIBLE SUR Google Play

Télécharger dans l'App Store

Nécessite une connexion Internet, un compte Google et un appareil compatible. Les fonctions "donnez votre avis" et "approuvez" uniquement disponibles sur Google Play. Visuels simplifiés.

À table avec...

JACQUES GRANGE

Où le plus demandé des architectes d'intérieur évoque les avances de Pierre Cardin, l'art gréco-indien et ses comptes Instagram autour d'une omelette aux girolles.

Entretien **Pierre Groppo** Illustration **Géraldine Richard**

Deux biches en métal grandeur nature patientent dans l'entrée des bureaux de Jacques Grange. La superstar de la décoration, qui imagina pour Yves Saint Laurent une délirante propriété normande sur le thème de *La Recherche du temps perdu* (« c'était très amusant ») et vient de réimaginer les salons haute couture de Chanel, les avait vues sur une image avec Jean Cocteau. Du coup, il en a acheté deux copies.

Où finiront les biches de Jacques Grange ? Cela aurait pu être le thème du déjeuner fixé à 13 h 15 au café de l'Époque, adresse parisienne soigneusement conservée dans son jus, où le décorateur tutoie les serveurs et connaît la carte par cœur. La veille, il a pris l'agneau, ce sera du coup ce midi l'omelette aux girolles, et un virgin mojito. Il y a suffisamment de place sur la table pour y poser l'imposant livre qu'il vient de publier, un bébé de 2,8 kg et 376 pages qui reviennent sur ses réalisations de ces douze dernières années. « Il en manque quelques-unes, mais il fallait bien choisir », tient-il à souligner. Le titre : *Jacques Grange, œuvres récentes.*

À 75 ans passés, le voilà devenu le meilleur exportateur d'un certain bon goût français, avec des chantiers aux quatre coins du monde. « J'ai fait un palais à Bahrein, il fallait bien que je fasse un *palazzo* à Venise », est une de ces formules grangiennes qui font le charme du personnage. Les intitulés penchent eux pour la litote : un sublime chalet devient un « fenil » à Cortina d'Ampezzo, une propriété londonienne s'intitule « demeure paisible ». On y trouve aussi l'ancien appartement d'Eileen Grey, une maison de Richard Neutra à Los Angeles, la villa Greystones à Dinard, et un de ces « refuges » à Comporta – lui les appelle des « cabanes » – qui ont fait du village portugais la retraite estivale où l'on croise ses amis le créateur Christian Louboutin, la grande figure des mondanités Françoise Dumas, et même l'artiste Anselm Kiefer.

À celles et ceux qui seraient tentés d'associer Jacques Grange à des décors façon *period rooms,* avec moult chintz, dorures, broderies, pampilles, ce livre répond par le calme, la modernité, les Basquiat et autres Richard Prince aux murs. L'homme connaît pourtant sur le bout des doigts ce goût « Rothschild », pour avoir fait ses armes auprès d'Henri Samuel, le décorateur chéri de la famille du même nom, mais aussi de celle des Bolloré, adoré pour son approche ultra-historiciste. « C'est chez les Bolloré que j'ai découvert, enfant, la grande décoration – j'étais à l'école avec le frère de Vincent, Michel Yves. C'était fantastique : les meubles, les perspectives, les tissus... J'étais mauvais élève mais excellent en dessin : c'est comme ça que j'ai atterri à l'école Boulle, ensuite aux Arts déco. Puis stagiaire chez Samuel : je portais les paquets, lui était là, très en majesté, on l'appelait « monsieur ». C'était une autre époque, celle où on traversait le monde pour aller à une fête, où l'on pensait à sauter par la fenêtre si on n'y était pas invité. »

Le *palazzo* des Coppola

À l'aube des années 1970, une copine journaliste l'introduit auprès de la sœur jumelle du shah d'Iran, qui voulait changer son appartement parisien. « On était plusieurs candidats et je suis passé le dernier – mon amie l'avait fait exprès, c'est le dernier dont on se souvient le mieux. J'avais préparé une sorte de petit livre d'intention. La princesse m'a reçu avenue Montaigne, assise en Chanel avec toute sa cour autour, m'a posé des questions. Elle a vu que j'étais discret sur des noms de clients, que je m'intéressais à ses goûts. » Il repose sa fourchette : « J'étais beau, j'étais jeune, j'ai été recruté à la sortie de l'entretien. » Suivra une maison à Juan-les-Pins, et puis la découverte de l'Iran, envoyé en première classe Air France et voiture privée stationnant sur le tarmac. Yves Saint Laurent, qui l'appelle au débotté de Marrakech pour lui demander d'aménager sa garçonnière de l'avenue de Breteuil « comme un film d'Antonioni », lui ouvre les portes du Maroc, et de la couleur. « Mais ce que je préfère, c'est l'Inde, l'art moghol.

Vous connaissez le Taj Mahal ? Non ? C'est sublime. Et l'art gréco-indien, avec ses drapés d'une finesse hallucinante ? »

L'omelette aux girolles est visiblement bonne. L'est-elle autant que la liste des clients – familles princières, grandes actrices, magnats de l'industrie, de la mode ? Et des souvenirs absolument géniaux que Jacques Grange partage avec espièglerie ? Entre deux bouchées, la conversation virevolte entre un « dîner place des États-Unis, avec Marie-Laure

« J'AI 100 000 *FOLLOWERS*, JE NE SAIS PAS QUI S'EN OCCUPE, MON COMPTE EST BEAU, ÇA ME VA TRÈS BIEN COMME ÇA. »

de Noailles et Elsa Schiaparelli, qui menaçait de s'en aller », Gabrielle Chanel – « je l'ai croisée une seule fois, à la première de *Belle de jour* en compagnie de Salvador Dalí. Karl [Lagerfeld] m'a appelé pour faire les salons une fois que Pierre Bergé était décédé », ou encore un thé avec Pierre Cardin qui le « dévore des yeux » et lui fait des avances. Il se refuse. « Quoi, vous ne voulez pas coucher avec Pierre Cardin ? » s'étonne le couturier. « Il parlait de lui à la troisième personne. Mais tout ça était fait avec beaucoup d'élégance, pas du tout comme Henri Samuel qui avait été beaucoup moins délicat. Il avait du style et du talent, mais de ce côté-là, c'était un vrai gougnafier. »

Alors qu'arrivent les desserts (fromage blanc au coulis de framboise et tarte tatin) on lui demande comment ses clients le sollicitent. Ce sont souvent des histoires qui courent sur deux générations – les parents hier, les enfants aujourd'hui, comme Aerin Lauder ou Stávros Niárchos. Il paraît qu'à Monte-Carlo, les trentenaires du palais l'appellent « oncle Jacques ».

Parfois, un message arrive. « Un jour, je reçois un mot : "Bonjour, je m'appelle Francis Ford Coppola, mon nom ne vous dit sans doute rien mais je suis le père de Sofia." On a refait ensemble le *palazzo* Margherita, en Calabre. Sa grand-mère y avait travaillé comme femme de ménage. C'est drôle, non ? Et le moins qu'on puisse dire, c'est que monsieur Coppola a ce qu'on peut appeler une vision. Du coup, c'est très agréable. » Ses yeux se plissent. « Sinon, j'écoute les envies, je vois ce qui se passe à la première rencontre. Il faut être poli, mais garder son propos. Je travaille avec un excellent menuisier. Il sait dire parfaitement "oui madame, mais non madame". L'idée, c'est de ne jamais se présenter comme un fournisseur. Le client doit être ouvert, réceptif. L'important ensuite, c'est la lumière et le confort. Le style ? Je crois que je me démerde. »

Sardines et petit chéri

Sa petite joie, c'est quand un client demande : « Mais qu'est-ce que fait Jacques ? » Il procède par touches, détails, interventions parfois invisibles mais qui changent tout. Le covid ? Il lève les yeux au ciel. Ce mois-ci, promis, il repart aux États-Unis qui viennent de rouvrir leurs frontières. « J'ai un chantier du côté de San Francisco, que je n'ai vu qu'en photos et en Zoom, et aussi ce client de la côte qui adore les sardines : un petit chéri, on travaille ensemble depuis vingt-cinq ans, je m'occupe aussi de ses enfants. » L'Amérique, c'est là où Ronald Lauder, président d'honneur du Moma, l'a initié à l'art contemporain et à une certaine idée de la modernité : « Pas mal pour commencer, n'est-ce pas ? »

Son compte Instagram personnel s'appelle @beaujolais1944. Sa rue de naissance et son année. L'autre, @jacques.grange : « Je n'ai aucune idée de qui s'en occupe. Il faudrait que je demande à Instagram. Mais bon, il a 100 000 *followers*, il est beau, ça me va très bien comme ça. Il m'a même aidé à être connu en Chine, où je n'ai pas de clients. Ma seule cliente asiatique vient de Taïwan. Elle a acheté une bastide dans le Sud, l'a décorée, puis m'a appelé au secours. Tout était en meubles en bois doré. J'ai tout enlevé, tout refait. Elle est restée avec ses meubles XVIIIe sur les bras. » Qu'en faire ? La cliente a suggéré : « Et si j'achetais un château ? » Réponse de Grange : « Quelle bonne idée ! » □

31 INSPIRATIONS À LA CARTE

Hôtel particulier à Paris, cabane de plage à Comporta, maison moderne du milieu du siècle à Los Angeles : le galeriste parisien Pierre Passebon a étudié trente et un projets récents de décoration d'intérieur menés par Jacques Grange en Europe et en Amérique. Il décrit dans un livre cette approche si spécifique en matière de design et d'architecture d'intérieur.

Jacques Grange, œuvres récentes
de Pierre Passebon (Flammarion).

1

2

Jouez-la comme Catherine II

Et si la série *The Great* devait inspirer le vestiaire du moment? Petit *moodboard* pour retrouver le style impérial pop d'Elle Fanning. Sélection **Bénédicte Burguet**

1. MANCHETTE **BUCCELLATI** (PRIX SUR DEMANDE). **2**. ROBE **SALONI** SUR MATCHESFASHION.COM (795 EUROS). **3**. EAU DE PARFUM APHÉLIE **MAISON TRUDON** (180 EUROS). **4**. ESCARPIN **AMINA MUADDI** (885 EUROS). **5**. SAC SWALK II **MAISON MARGIELA** (PRIX SUR DEMANDE). **6**. MONTRE RONDE TIFFANY ETERNITY **TIFFANY & CO** (PRIX SUR DEMANDE).

The Great de Tony McNamara, avec Elle Fanning. Saison 2 sur Hulu à partir du 19 novembre puis en France sur StarzPlay.

3

4

5

6

OLIE UPTON / HULU / COURTESY EVERETT COLLECTION

L'ÉGALITÉ DES GENRES N'EST PAS SEULEMENT UN BUT
ELLE EST ESSENTIELLE À LA SURVIE DE LA PLANÈTE

UNE GÉNÉRATION POUR L'ÉGALITÉ

CHIME

CHIME FOR CHANGE

LA LUTTE POUR ASSURER L'ÉGALITÉ DES GENRES EST AU CŒUR DE LA RELANCE MONDIALE
PARCE QU'AUCUN DE NOUS NE POURRA AVANCER SI LA MOITIÉ D'ENTRE NOUS EST ENTRAVÉE

EQUILIBRIUM.GUCCI.COM/GENERATIONEQUALITY
#ACTFOREQUAL

SAC DE PRINCESSE

Trente ans après son apparition au bras de lady Di, voici le cabas revisité en version glamour pop.

Photographie **Angèle Châtenet**

Le directeur artistique de Gucci, Alessandro Michele, injecte une dose de modernité au cabas né en 1991 en le parant de sangles en cuir fluo amovibles, clin d'œil aux dispositifs fournis à l'époque pour conserver la forme des poignées. □

SAC À MAIN DIANA EN CUIR ET ANSES EN BAMBOU **GUCCI**.

UN AMOUR *de pluie*

Parapluie, poncho, bottes et même chapeau: voici le kit indispensable pour passer l'automne au sec.

Texte **Sophie Volanges**

1. BOB EN NYLON RECYCLÉ **GUCCI OFF THE GRID** (370 EUROS).

2. COUPE-VENT **CELINE** EN NYLON MONOGRAMMÉ (1 350 EUROS).

3. PARAPLUIE **BURBERRY** (350 EUROS SUR LE SITE MYTHERESA.COM).

4. BOB EN NYLON IMPERMÉABLE **MAISON MICHEL** (250 EUROS).

5. BOTTES EN CAOUTCHOUC ORNÉES DE STUDS **SAINT LAURENT** AVEC **HUNTER** (495 EUROS).

6. CAPE DE PLUIE EN COTON DÉPERLANT **HERMÈS** (PRIX SUR DEMANDE).

7. BOTTINE TRIAL **CHRISTIAN DIOR PARIS** (1 150 EUROS).

POINTES précieuses

La chanteuse Celeste, des bagues doubles doigts hérissées de picots, une montre-mitaine, le tout dans un ancien blockhaus de Berlin : retour sur l'audacieuse présentation de la collection de bijoux Cartier. Texte **Pierre Groppo**

La chanteuse Celeste le 21 septembre à Berlin.

BAGUES DE LA COLLECTION « CLASH (UN)LIMITED » **CARTIER**.

À l'angle de l'Albrechtstraße et de la Reinhardtstraße, dans le quartier berlinois de Mitte, surgit une imposante masse de béton gris. Cet ancien bunker austère, construit en 1942, n'est pas le décor d'une série dystopique mais un quartier général de l'art contemporain entièrement réaménagé par le collectionneur Christian Boros. Un choc des genres qui n'a pas manqué de marquer la maison Cartier. L'endroit était tout trouvé pour dévoiler ce qui est, plus qu'une collection de bijoux, un véritable état d'esprit hérissé. Nom de code : « Clash » – du nom de la ligne lancée en 2019 – mais cette fois-ci en version *(un)limited,* avec parenthèse oxymore puisque les pièces dévoilées sont en série limitée.

Qu'a-t-on découvert dans le blockhaus ? Des bagues articulées ou qui viennent se poser entre les phalanges plutôt que se glisser autour du doigt, des colliers à porter à l'envers comme à l'endroit, un clip qui se pose à l'intérieur ou tout au long de l'oreille... Trait commun : le picot emblématique de Clash, ici volontairement exagéré, travaillé en onyx noir sur fond de diamants blancs, en améthystes au violet radical surgissant de l'emblématique pelage de la panthère-maison. Un style pointu, piquant, résolument incisif, tout juste adouci par une étonnante montre-mitaine, maille d'or ultra-souple sur laquelle semble flotter le cadran de la montre Baignoire : ce goût du contraste se retrouve dans les pièces entièrement mobiles, articulées ou réversibles. Conviée à découvrir ce nouvel état d'esprit de Cartier, l'égérie Lily Collins écoutait la voix de Celeste grimper vers ces nouveaux cieux du précieux réinventé. □

cartier.com

ANTOINE PIVIDORI / CARTIER

Quand Loro Piana rencontre le *streetwear* nippon

Depuis bientôt cent ans, les cachemires extraordinaires et les pièces en laine de vigogne de Loro Piana ont assuré sa réputation auprès d'un public d'initiés aux matières les plus raffinées.

Cette saison, surprise : la maison italienne s'est associée à l'artiste japonais Hiroshi Fujiwara pour une collection capsule à la fois mixte et sportive, le tout dans les tons de marine, noir, charbon et blanc devenus la signature du « parrain du *streetwear* ».

Au programme : des volumes amples, de la souplesse, des bombers réversibles, des sweats à imprimé Tsunagi, mais aussi une série d'accessoires faisant la part belle au *baby cashmere* et à la laine Talisman super 150's. □

fr.loropiana.com

A TAVOLA !

La cuisine italienne revient en force dans les palaces parisiens. Mais où déguster les meilleurs *polpette* et *spaghetti al pomodoro* de la capitale ?

Texte **Pierre Groppo**
Illustration **Aurore Carric**

LE PLUS CAMPING CHIC

1. Il Carpaccio

Lieu Le Royal Monceau, 37, avenue Hoche, Paris VIIIe.
Chefs En couple en cuisine comme à la ville, la Vénète Alessandra Del Favero et le Sarde Olivier Piras.
Plat emblématique Les *paccheri alla vittorio* (à la tomate et au parmesan).
Prix des réjouissances 125 euros le menu en cinq services.

LE PLUS ATTENDU

2. Il Ristorante - Niko Romito

Lieu Hôtel Bulgari Paris, 30, avenue George-V, Paris VIIIe.
Chef Niko Romito, 3 étoiles au Michelin pour son restaurant Casadonna Reale, dans les Abruzzes.
Plat emblématique Les *spaghetti al pomodoro* revisités.
Prix des réjouissances À découvrir dès l'ouverture avant la fin de l'année.

LE PLUS MARITIME

3. Langosteria

Lieu Hôtel Cheval blanc, 8, quai du Louvre, Paris VIIIe.
Chef Le Milanais Enrico Buonocore a conçu toute la carte.
Plat emblématique Le *king crab* et les fruits de mer siciliens.
Prix des réjouissances Autour de 100 euros.

LE PLUS GERMANOPRATIN

4. Armani / Ristorante

Lieu 7, place du Québec, Paris VIe.
Chef Le Sicilien Massimo Tringali, auréolé cette année d'une étoile Michelin.
Plat emblématique Les pâtes de Gragnano aux crevettes rouges de Mazara avec ail, huile d'olive, piment et caviar.
Prix des réjouissances Menu surprise en cinq plats à 120 euros.

LE PLUS « IL N'Y A PAS QUE LA PIZZA »

5. Non Solo Pizze

Lieu 5, rue Mesnil, Paris XVIe.
Chef Giuseppe Messina, associé à un pizzaiolo de choc, tous les deux siciliens.
Plat emblématique La Contadina pour les végétariens (tomates, poivrons, artichauts confits), la Gustosa Rosa et ses saucisses maison pour les autres.

Prix des réjouissances
De 14 à 20 euros.

LE PLUS PEOPLE

6. Le Stresa

Lieu 7, rue Chambiges, Paris VIIIe.
Le chef Marco et Rinaldo junior, de la famille Faiola, œuvrent dans cette institution ouverte en 1951.
Plat emblématique Toutes les pâtes, les artichauts à la romaine, et le Negroni côté cocktails.
Prix des réjouissances 90 euros.

LE PLUS AU NORD

7. Il Brigante

Lieu 14, rue du Ruisseau, Paris XVIIIe.
Chef Le Calabrais Salvatore Rotiroti.
Plat emblématique Les pizzas Mortazza (à la mortadelle à la truffe noire) et Ronzatti aux *cime di rapa* (brocoli-rave).
Prix des réjouissances De 10 à 18 euros.

LE PLUS MICROCHIC

8. Cibus

Lieu 5, rue Molière, Paris Ier.
Chef Originaire de Naples, Elio Bombace gère cette minuscule cantine de luxe au décor Liberty.
Plat emblématique Pas de menu, se fier aux annonces du jour.
Prix des réjouissances Comptez une soixantaine d'euros.

LE PLUS ARCHI

9. Pianoterra

Lieu 49, rue Popincourt, Paris XIe.
Cheffe Rosa Vanina Pavone officie dans cette échoppe mise en scène par les décorateurs du studio Lan.
Plat emblématique La *caponata* sicilienne (à base d'aubergines).
Prix des réjouissances Autour des 35 euros.

LE PLUS « AUTEUR »

10. Uncino

Lieu 31, rue La Bruyère, Paris IXe.
Chef Natif de l'île d'Elbe, Gabriele Muti cuisine avec sa compagne des assiettes toscanes accompagnées de vins rares.
Plat emblématique Les *spaghetti Martelli* à l'araignée de mer et le *capocollo* (une sorte de *coppa*).
Prix des réjouissances 50 euros environ.

LE PLUS CHAMPION DU MONDE

11. Passerini

Lieu 65, rue Traversière, Paris XIIe.
Chef Le Romain Giovanni Passerini règne sur ce qui a été distingué en 2019 comme « meilleur restaurant italien du monde » par le guide transalpin *50 Top Italy*.
Plat emblématique Les *trippa alla romana*. Et toutes les pâtes (maison).
Prix des réjouissances Un peu plus de 50 euros.

LE PLUS BISTROT

12. Racines

Lieu 8, passage des Panoramas, Paris IIe.
Chef Le playboy sarde Simone Tondo est aux commandes de cette adresse à mi-chemin entre le bistrot français et l'*osteria*.
Plat emblématique Les *polpette al sugo* (boulettes à la viande) et les *gnocchi* sardes.
Prix des réjouissances Une quarantaine d'euros, voire plus.

TOUT UN PLAT

Trois services emblématiques du porcelainier italien Ginori.

IL VIAGGIO *di Nettuno*

Ambiance maritime pour cette collection qui revisite le mythe de Neptune.

ORIENTE *italiano*

Cette flânerie exotique entre Florence et la Chine se décline dans une dizaine de couleurs.

LABIRINTO

Chic : avec ce modèle, le regard se perd dans l'assiette plutôt que sur le smartphone.

Ginori, en vente aux Galeries Lafayette.

1. Château de Fonscolombe au Puy-Sainte-Réparade. **2** et **4.** Le Galinier à Lourmarin. **3.** Croquis de la façade de la maison Fragonard à Arles.

La Provence EN HIVER

Où retrouver la lumière blanche qui plaisait tant à Cézanne, Matisse et Picasso? Voici nos trois refuges préférés entre vignes, potagers et champs de lavande.

Textes **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

ESPRIT DE FAMILLE

Dans les murs de ce château du XVIIIe résonnent trois siècles d'histoire de France. Situé près d'Aix-en-Provence, Fonscolombe offre la quiétude d'une maison de famille et le service cinq étoiles d'un Relais et Châteaux. Dans les 13 chambres historiques comme dans les 37 construites des ailes restaurées, l'esprit des lieux n'a pas changé entre salons parés de cuirs de Gênes et papiers peints chinois du XVIIIe siècle. Pour les gastronomes, deux restaurants, l'Orangerie et la Table de l'Orangerie, menés par le jeune chef breton Quentin Durand, subliment les produits locaux, les tomates du jardin et les vins de la propriété enlacée par les vignes.

Château de Fonscolombe
route de Saint-Canadet,
Le Puy-Sainte-Réparade. fonscolombe.fr

DOUBLÉ GAGNANT

À Lourmarin, où s'était installé Albert Camus, il faut désormais compter avec deux adresses de choix : Le Moulin et Le Galinier. Le premier est un hôtel de village comme on n'en fait plus, avec artisanat et cuisine locale

(l'aïoli de morue vaut, à lui seul, le détour) ; le second, une vaste bastide du XVIIIe siècle transformée en chambre d'hôtes où flottent les senteurs du jardin aromatique qui voisine avec le terrain de pétanque.

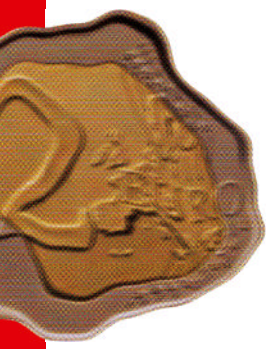
Le Moulin rue du Temple
et **Le Galinier** avenue du 8-mai-1945,
Lourmarin. beaumier.com

HÔTEL DE PARFUMEUR

Rue du Palais, en plein cœur d'Arles, on découvre un *boutique hotel* d'un genre particulier, ouvert par la maison de parfums grassoise Fragonard. Six chambres, pas plus, pour cet établissement dont la décoration, confiée au studio Be-pôles, puise dans l'histoire et les savoir-faire locaux pour célébrer un art de vie assurément provençal. Une adresse de choix si l'on veut explorer la cité camarguaise sous les feux de l'actualité depuis l'ouverture de la fondation Luma consacrée à la photographie contemporaine.

Fragonard 7-9, rue du Palais, Arles.
fragonard.com

BAUMIER / GAËLLE RAPP TRONQUIT



CHASSE AU TRÉSOR

VANITY FAIR VOUS FAIT GAGNER 2 ŒUVRES D'ART NUMÉRIQUES

Dans notre édition de septembre, Sylvie Bommel racontait comment elle a acheté son premier NFT, *Art Cow Celebrity detected*, de l'artiste russe Alex Shell.

Avec notre partenaire **RANDOM ACCESS**, nous vous proposons de remporter cette œuvre, ainsi qu'un autre NFT créé pour l'occasion par un célèbre artiste contemporain.

VOTRE MISSION : RETROUVER LES DOUZE MOTS DE LA PHRASE SECRÈTE QUI OUVRE LE PORTEFEUILLE NUMÉRIQUE

1 Le 1er se trouve quelque part sur la couverture de ce numéro.

2 Le 2e est scheme

3 Le 8 novembre, les 3e et 4e mots seront divulgués sur notre compte Twitter @VanityFairFr

4 Les 5e et 6e sur notre Instagram @VanityFairFrance

5 Les 7e et 8e sur Facebook @VanityFairFr

6 Les 9e, 10e et 11e sur VanityFair.fr

7 Une fois ces 11 mots réunis, il suffit de les envoyer à l'adresse mail vanityfair@random-access.art Nous vous ferons alors parvenir les instructions pour trouver le 12e et dernier mot.

Grâce à cette « *seed phrase* » de 12 mots, le gagnant pourra accéder au portefeuille numérique contenant les deux NFT et deviendra alors leur propriétaire.

VANITY FAIR

L'état de grâce

Après *Stillwater* avec Matt Damon, elle s'apprête à partager l'affiche de *House of Gucci* avec Adam Driver et Lady Gaga. Mais comment Camille Cottin a-t-elle fait sa place au milieu des stars américaines? Entre deux tournages cinq étoiles, elle s'est longuement confiée à Norine Raja. Photographies Jérôme Bonnet. Stylisme Julie Cristobal.

PARIS NOUS APPARTIENT

Camille Cottin photographiée pour *Vanity Fair* en septembre à l'hôtel Cheval-Blanc à Paris.

BOMBER ET JUPE **DIOR**. SOLEIL **VERSACE EYEWEAR**. BOUCLES D'OREILLES **DIOR JOAILLERIE**.

La première chose qui me frappe, ***c'est sa voix***. Cette voix qui pousse ***des coups de gueule monstrueux***

dans la série *Dix pour cent;* cette voix pleine d'émotion face à Matt Damon dans *Stillwater;* cette voix ici au timbre doux et chaleureux. En la regardant, je m'interroge : sait-elle aussi chanter ? Elle sourit puis fredonne *« Johnny, Johnny... »* C'est du Jeanne Mas, un tube des années 1980 sur le manque et la rupture. Elle me raconte aussi qu'elle berçait sa sœur avec *Copper Kettle,* un morceau popularisé par Joan Baez et qui détaille la distillation artisanale du whisky. En français, cela donne : « Prends une marmite en cuivre/ Et prends un serpentin en cuivre/ Remplis avec de la bouillie de maïs fraîchement préparée/ Et tu ne trimeras plus jamais... » Elle ajoute : « Mais je n'arrive pas à la suivre dans les aigus. »

Camille Cottin en reine du folk ? Ce serait fou mais pourquoi pas ? Tout est irréel dans son parcours. Il y a dix ans encore, elle était inconnue du public. Aujourd'hui, elle se joue des médias, du petit au grand écran ; elle alterne les genres avec aisance, de la pastille comique au drame grand format ; elle tourne pour Christophe Honoré, partage l'affiche avec Fabrice Luchini, donne la réplique à Adam Driver... Sa renommée dépasse nos frontières : fin novembre, elle incarnera la rivale de Lady Gaga dans le film sur Maurizio Gucci, *House of Gucci,* réalisé par Ridley Scott. Avec Omar Sy et Léa Seydoux, elle est désormais l'un des meilleurs porte-drapeaux de la France outre-Atlantique. La presse internationale se l'arrache : dans le *Wall Street Journal,* elle se remémore son enfance parisienne ; au *New Yorker,* elle raconte ses déboires d'ancienne professeure d'anglais ; pour nos amis américains de *Vanity Fair,* elle pose en robe Moschino Couture et baskets Alexander McQueen, dans le manoir de Barbara Cartland, à une trentaine →

JÉRÔME BONNET

BODY ET JUPE CRINOLINE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**. BRACELET ET BAGUE **TIFFANY & CO**. BOUCLE D'OREILLE **BOUCHERON**.

de kilomètres de Londres. Récemment, me raconte-t-elle, elle donnait une interview en visioconférence avec le *New York Times,* dans un taxi, quand sa fille de 6 ans s'est endormie sur les genoux. « J'ai dû la porter jusque dans sa chambre, tout en continuant l'entretien. » Est-ce pour cela qu'elle cherche ses mots en français ? « Il faut expier le stress », me dit-elle. Avant de se corriger : « Ou plutôt, l'expulser ? L'extraire ? Ah : l'évacuer ! »

Brad Pitt ? Non, Wes Anderson

Jouer en anglais, c'est presque une évidence. À 12 ans, elle emménage à Londres avec ses parents. Son beau-père est analyste financier ; sa mère tient un club de théâtre. C'est l'époque du grunge, de Guns N' Roses et des « rébellions à deux balles », comme elle dit. « Les deux fois où j'ai fait le mur, je me suis fait attraper, se souvient-elle. Je laissais des traces pas possibles sur la moquette ou mon déodorant sur la table de nuit. » Elle voit alors l'école comme une prison. De son propre aveu, elle est une élève moyenne, peu concentrée. Heureusement, il y a cette passion naissante pour le théâtre. Elle regarde en boucle les comédies de Louis de Funès. Puis c'est son tour de jouer. Pour son premier rôle, elle incarne Hélène dans une pièce sur la guerre de Troie.

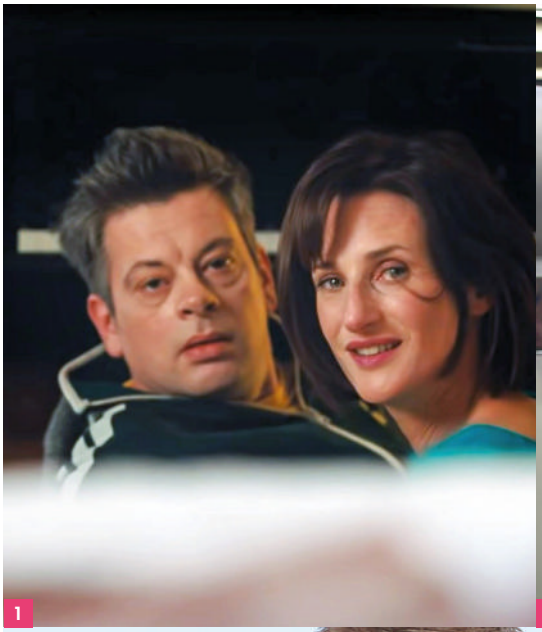
Après le bac, Camille Cottin connaît à Paris la vie de tant de comédiens. Elle s'inscrit à des cours dans le XVIII[e] arrondissement, multiplie les stages Afdas (destinés au monde du spectacle) pour se perfectionner. En 2009, elle rejoint « la troupe à Palmade », pépinière d'auteurs et d'interprètes réunie autour de l'humoriste. On la croise sur des petites scènes autant qu'au off du festival d'Avignon. Fanny Sidney – la jeune Camille de *Dix pour cent* – se rappelle l'avoir aperçue dans la cité des Papes au milieu de la musique et des *ghettoblasters*, bien avant de lui donner la réplique dans la série. Et parce qu'il faut bien vivre, Camille Cottin accepte petits boulots et figurations dans des publicités. Qui se souvient de cette campagne de 2008 pour l'opérateur de téléphonie japonais SoftBank mobile ? Elle ! Elle y apparaît de dos mais *« topless »,* précise-t-elle avec une moue faussement outrée. Le spot est mis en scène par un élégant cinéaste en velours côtelé. « J'étais très excitée parce qu'il y avait Brad Pitt. Jusqu'à ce qu'une autre actrice me dise : "Non mais la vraie star, c'est Wes Anderson." Je n'avais encore vu aucun de ses films ».

Qu'est-ce qui fait que la magie opère soudain ? Le talent, la chance, le bouche-à-oreille. Parfois les trois. En 2013, la productrice Priscilla Bertin, cofondatrice de Silex Films, recherche une comédienne pour incarner une Parisienne égoïste, vulgaire et délicieusement antipathique dans une pastille baptisée, à juste titre, « Connasse ». Une amie lui recommande une inconnue à la voix et au visage si singuliers. Premiers essais, le choc. « Les gens de Canal + m'ont appelée en me disant : "Mais qui est cette comédienne hallucinante ?" » C'est parti pour 70 épisodes de deux minutes, tournés en caméra cachée aux quatre coins de Paris. Mes préférés ? Quand elle feint une grossesse, un ballon sous le pull, pour griller des clients dans une file de taxis. Ou ses remarques déplacées dans une animalerie : « Si j'en ai marre, je peux m'en faire une écharpe ? C'est doux, le chinchilla. » Ou encore ces invectives lancées à la sortie d'une boîte de nuit : « Vous trouvez ça normal d'être restés dehors à cause de votre physique ? » Le succès est tel que la série se transforme en film : *Connasse, princesse des cœurs,* d'Éloïse Lang et Noémie Saglio. En 2015, elle retourne à Londres, sur les lieux de son adolescence, pour conquérir le prince Harry. Parmi les scènes les plus absurdes, une tentative d'escalade du palais de Buckingham qui lui vaudra de finir au poste de police. À défaut de s'offrir un pedigree royal, elle gagne la reconnaissance de ses pairs, avec une nomination aux César dans la catégorie meilleur espoir.

En 2015, elle tente d'escalader le palais de Buckingham à Londres et finit au *poste de police.*

Jongler avec une agrafeuse

Le plus dur, quand on a connu le succès avec un rôle, c'est de s'en détacher. « Même encore aujourd'hui, il y a un décalage quand les gens me rencontrent », confirme-t-elle, pensive. Doit-on dater de cette période la méfiance que Camille Cottin affiche envers les étiquettes ? Elle a conscience que la comédie est peu valorisée en France, où l'on cantonne très vite les acteurs et les actrices dans une catégorie. Avant de participer en 2015 à la série *Dix pour*



APPELEZ MON AGENT

1. Au côté de Benjamin Biolay dans *Chambre 212* de Christophe Honoré (2019). 2. Dans la saison 4 de *Dix pour cent*, avec Grégory Montel et Assaâd Bouab. 3.Avec Matt Damon au festival de Cannes en juillet 2021 pour *Stillwater*. 4. Avec Vincent Lacoste et Chiara Mastroianni dans *Chambre 212*.

STRAND RELEASING/COURTESY EVERETT COLLECTION / NETFLIX/COURTESY EVERETT COLLECTION / VALERY HACHE/AFP

cent, elle a d'ailleurs demandé à son agent, Laurent Grégoire, qui représente aussi Isabelle Adjani et Marion Cotillard : « Est-ce vraiment une bonne idée de retourner à la télé ? » Mais le rôle est trop beau. On lui propose de camper Andréa Martel, agente d'acteurs pugnace et passionnée. Le tout, au milieu d'invités de choix : Isabelle Huppert, Monica Bellucci, Cécile de France, etc. Elle y déploie sa virtuosité aux yeux de tous, d'abord en *prime time* sur France 2 puis sur Netflix où la série est rebaptisée *Call My Agent !* pour le public international : « Les objets s'animent autour d'elle, souligne Fanny Sidney. Vous lui donnez une agrafeuse entre les mains, elle développe une espèce de jonglerie. Il y a eu vingt-huit propositions à la seconde, c'est fou. »

Camille Cottin se souvient du moment exact où elle a ressenti le tourbillon de la célébrité. En janvier 2021, elle allume son téléphone pour lire son journal préféré, *Courrier international.* Là, un article fait état du succès mondial de *Dix pour cent.* On y apprend même que Nicole Kidman, Jennifer Aniston et le romancier Jonathan Coe en sont fans. « Il y avait un vrai contraste entre le contexte de pandémie et cet écho incroyable », se souvient-elle. La voilà plus *bankable* que jamais.

Au détour d'un voyage à Londres en septembre 2019, l'actrice se voit proposer un rôle dans la saison 3 du thriller britannique *Killing Eve.* Comment refuser ? Stilettos rouges et petit foulard noué autour du cou, elle joue le pilier d'une organisation criminelle mondiale. Dans la foulée, elle est repérée par United Talent Agency aux États-Unis, qui compte parmi ses stars Ewan McGregor, Sigourney Weaver ou Timothée Chalamet. Mais la rencontre avec le cinéaste Tom McCarthy, vainqueur de deux oscars pour *Spotlight* en 2016, lui offre son premier rôle d'envergure en anglais. Il cherche alors l'actrice parfaite pour incarner Virginie : une mère célibataire marseillaise qui vient en aide à Bill (Matt Damon), Américain taiseux venu dans la cité phocéenne pour innocenter sa fille accusée de meurtre. Avec le concours des coscénaristes français de *Stillwater,* Thomas Bidegain et Noé Debré, Tom McCarthy auditionne une flopée de comédiennes. « Mais Camille a été juste immédiatement, se rappelle Noé Debré. Elle est arrivée avec une véritable proposition de jeu, avec un personnage. » Dans le *New York Times,* le cinéaste américain s'enflamme : « Vous ne pouvez quasiment pas la quitter des yeux quand elle est à l'écran. [...] Elle est drôle, elle a de l'autodérision, elle est empathique. Elle est coriace. Elle est directe... »

Et elle, ça lui fait quoi de jouer avec Matt Damon ? Ou plutôt, reposons la question : ça fait quoi à Matt Damon de jouer avec Camille Cottin ? « J'ai toujours dit qu'il y a des acteurs qui sont tellement bons, qu'ils sont bons pour deux, déclarait-il lors de la promotion du film. C'est ce qui s'est passé ici. Il me suffisait de regarder Camille et elle m'emmenait sur la bonne voie. » La voilà devenue une star, une vraie. Un soir à Marseille, une serveuse se met à pleurer en la voyant puis lui propose, tremblante, des shots gratuits. « C'est une vedette, constate Noé Debré. Mais dans le quotidien, elle est très affable et elle sait mettre ses interlocuteurs en confiance. »

Elle découvre aussi les rouages des marathons promotion à l'américaine. On lui donne une fiche détaillée avec les thèmes du film, les points à aborder et les techniques pour contourner les sujets sensibles. « J'ai aussi eu ça pour les *talk-shows »,* confiait-elle à *Première.* Tiens, je tente ma chance au jeu des confidences :
« Quels ont été les premiers mots échangés avec Matt Damon ?
– *Hi !* (Salut !)
– Quel genre de partenaire a été Adam Driver dans *House of Gucci ?*
– Attentif et impliqué dans le travail. »

Derrière la réserve point l'angoisse d'être engloutie par la machine médiatique. La crainte aussi de voir ses propos repris et détournés sur les réseaux sociaux comme sur les sites people.

Difficile de rester une femme normale quand chacune de ses paroles est disséquée, quand le moindre →

> « Il y a des acteurs qui sont tellement bons qu'ils sont bons pour deux. ***Il me suffisait de regarder Camille*** et elle m'emmenait sur la bonne voie. »
>
> MATT DAMON

JÉRÔME BONNET

VESTE **DIOR**.
PULL **COURRÈGES**.

ROBE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**.

ASSISTANTE DU PHOTOGRAPHE MARIE HAMEL.
ASSISTANTE DE LA STYLISTE ALESSIA UBBIDINI.
COIFFURE PERRINE ROUGEMONT @CAREN AGENCY.
MAQUILLAGE CHRISTOPHE DANCHAUD @B AGENCY AVEC LES PRODUITS ABSOLUTION COSMETICS.
MANUCURE EDWIGE LLORENTE.
DÉCOR HÔTEL CHEVAL-BLANC, PARIS.

CRÉDIT PHOTO

faux pas peut mettre en péril sa carrière. À force d'exposition, elle redoute aussi de ne plus réussir à disparaître derrière ses rôles. Sa vie privée lui appartient. Elle préserve le secret autour de Benjamin, architecte dont elle partage l'existence depuis vingt ans. Elle n'aime pas s'épancher sur ses enfants, Léon (12 ans) et Anna (6 ans) par pudeur. Parfois, elle interrompt sa phrase en plein vol – « La dernière fois, je demandais à mon ami... » – ou se rétracte avant d'évoquer un moment « trop intime ». Comme si Camille la bonne copine luttait avec Camille la professionnelle. À l'ère de la mise en scène constante sur Instagram, tout est une question d'équilibre : « C'est tout un art de donner l'impression d'offrir une part de soi, et en même temps de se protéger », remarque-t-elle.

Fascinée par Fiona Shaw

D'où un besoin de profondeur dans ses échanges. D'ailleurs, elle en a des choses à dire sur le féminisme actuel. N'a-t-elle pas placé sa carrière sous le signe de la sororité, alignant les collaborations avec des réalisatrices ? N'a-t-elle pas joué une héroïne lesbienne dans *Dix pour cent* ou incarné une victime de harcèlement de rue dans la série *H24* (diffusée en octobre sur Arte) ? Ce jour-là, je tiens dans ma main le dernier livre de l'essayiste engagée Mona Chollet, *Réinventer l'amour* (La Découverte), et ses yeux verts s'éclairent : « Mais oui, parlons d'amour ! » Elle me cite de mémoire des extraits de l'ouvrage : « Ce ne sont pas les sentiments qui s'épuisent, ce sont les contingences qui épuisent les sentiments. » À cette évocation surgissent d'autres questions. Elle s'interroge sur son rapport à l'amitié ou au rôle de mère : « Il faudrait élever des enfants comme si ce n'était pas les nôtres, assure-t-elle. Il faudrait enlever de l'enjeu, de la pression, de l'exigence. » Elle se souvient de son fils, la questionnant sur un jeu à l'école : « C'est sexiste, ça, maman ? » Pour elle, c'est le signe d'une génération plus consciente des inégalités entre les femmes et les hommes, et plus déterminée à y remédier. J'y vois surtout l'influence d'une mère libre et de son temps. Ses modèles sont des actrices indépendantes qui défient les conventions. Elle évoque l'Irlandaise Fiona Shaw faisant un pied de nez aux codes genrés en incarnant *Richard II* au théâtre sous la direction de Deborah Warner. Elle cite Andie MacDowell, affichant ses cheveux gris sur le tapis rouge du dernier festival de Cannes. Ou encore Frances McDormand, remportant à 63 ans le troisième oscar de sa carrière pour *Nomadland* de Chloé Zhao. Les comédiennes qu'elle admire, souligne-t-elle, sont quasiment toutes dans leur soixantaine. Se projette-t-elle parfois dans sa carrière ? Elle préfère se concentrer sur le moment présent, en cultivant sans cesse sa curiosité. Elle pourrait disserter durant des heures sur le cinéma de Christophe Honoré ou la veine satirique de *White Lotus,* la fiction produite par HBO et diffusée en France sur OCS. On rêverait de la voir travailler avec Phoebe Waller-Bridge, la géniale créatrice de séries (notamment de *Fleabag* et de *Killing Eve)* et scénariste du dernier volet de James Bond, *Mourir peut attendre.* D'ailleurs, ça aurait pu lui arriver à plusieurs reprises mais elles ont multiplié les rendez-vous manqués : « Au fond, souffle-t-elle, je pense avoir plus envie de la rencontrer que l'inverse. »

> « Il faudrait ***élever des enfants*** comme si ce n'était ***pas les nôtres.*** Il faudrait enlever de la pression. »
>
> CAMILLE COTTIN

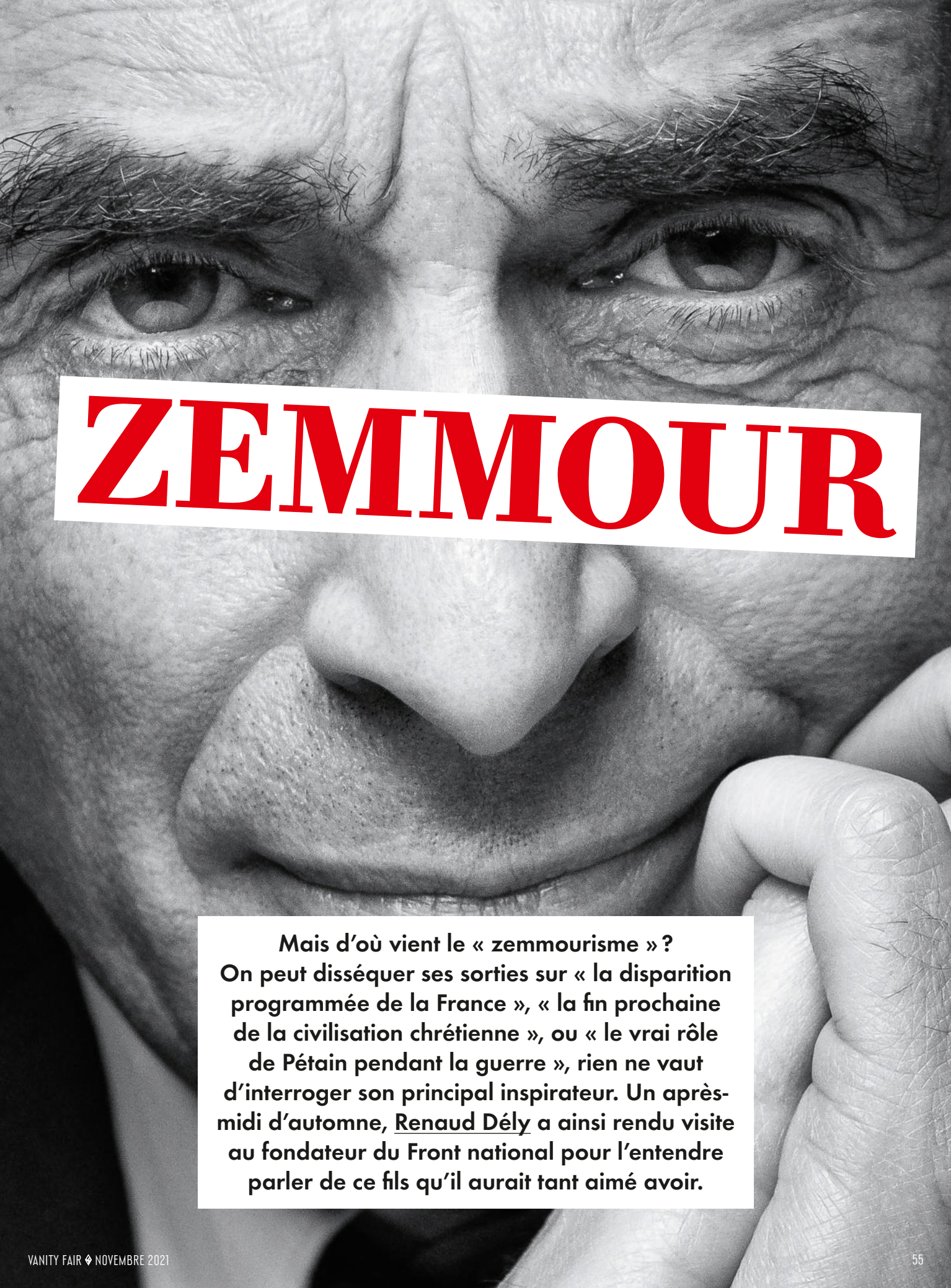
Camille Cottin serait-elle vraiment prête à s'installer à Hollywood ? Les réalisateurs étrangers ne lui parlent du cinéma français qu'avec des louanges. Il s'y passe tant de choses, de la palme d'or décernée à Julia Ducournau pour *Titane (Vanity Fair,* septembre 2021) au lion d'or de Venise pour *L'Événement* d'Audrey Diwan. Elle n'a du reste pas l'intention de déménager à Los Angeles : « Aujourd'hui, on peut tourner des films de n'importe où... » *Quid* alors de la suite ? Prudente, elle affirme, sans citer de noms, avoir rencontré des personnes avec qui « elle aimerait travailler ». À ses films préférés – *West Side Story* de Robert Wise (1961) et *Chantons sous la pluie* de Gene Kelly et Stanley Donen (1952) –, je devine que la comédie musicale la fait rêver. « C'est vrai, s'enthousiasme-t-elle. J'aime le rapport au show, à l'*entertainment. »* Entre nous, j'ai déjà hâte de l'entendre à nouveau chanter. □

House of Gucci de Ridley Scott, avec Lady Gaga, Adam Driver, Camille Cottin... Sortie le 24 novembre.

JÉRÔME BONNET

LE PEN raconte

JOËL SAGET / AFP



ZEMMOUR

Mais d'où vient le « zemmourisme » ? On peut disséquer ses sorties sur « la disparition programmée de la France », « la fin prochaine de la civilisation chrétienne », ou « le vrai rôle de Pétain pendant la guerre », rien ne vaut d'interroger son principal inspirateur. Un après-midi d'automne, Renaud Dély a ainsi rendu visite au fondateur du Front national pour l'entendre parler de ce fils qu'il aurait tant aimé avoir.

Revenir aux origines. Remonter le fil pour comprendre la métamorphose d'un journaliste qui s'est mis à se rêver en sauveur de la France. Gravir la colline de Saint-Cloud pour aller à la source, celle de la mutation d'Éric Zemmour, ayatollah du déclinisme, auteur de best-sellers anxiogènes et polémiste professionnel. Comment ce rhéteur infatigable a-t-il fini par se transformer en acteur politique ? Comment a-t-il exhumé des peurs aussi vieilles que le pays – « La France va disparaître », « Notre civilisation chrétienne est en danger de mort », « Plus rien ne sera jamais comme avant » – au point d'affoler le monde politique et de troubler les enjeux de la campagne présidentielle ? Depuis quand cet admirateur de Napoléon rêvait-il d'un Austerlitz élyséen ? C'est pour répondre à ces questions qu'il faut oser un bref pèlerinage, quelques kilomètres en dehors de Paris, là où tout a commencé, à Montretout, dans l'antre du patriarche de l'extrême droite française. Et écouter Jean-Marie Le Pen, l'homme qui a toujours gardé un œil affectueux autant qu'intrigué sur le cas Zemmour, cet ami de trente ans qu'il couve de si longue date.

De l'extérieur, la bâtisse bourgeoise époque Napoléon III en impose avec ses onze pièces réparties sur trois niveaux, ses bâtiments annexes et son vaste jardin qui domine la tour Eiffel et offre une vue imprenable sur la toute la capitale. À l'intérieur, ses murs décrépis abritent la longue histoire cette droite extrême qui a accouché du « phénomène Zemmour ».

Cet après-midi d'automne, Jean-Marie Le Pen est en retard. Un souci de prothèse auditive a contraint le vieil homme à faire un détour chez un médecin. Un collaborateur l'aide à se hisser péniblement au premier étage. L'ascension du majestueux escalier en bois est lente et incertaine. Rapide halte dans le bureau de son assistante pour reprendre son souffle, et voilà Jean-Marie Le Pen qui rejoint le sien, encombré de statuettes de Jeanne d'Arc et de maquettes de vieux gréements. Il s'appuie sur sa canne, respire bruyamment, avance à petits pas, et se laisse choir dans un fauteuil hors d'âge au pied de la cheminée.

Le chef historique de l'extrême droite française accuse ses 93 ans. Il évoque aussitôt la mort qui rôde. « Je n'y pensais jamais, mais depuis que j'ai franchi le cap des 90 ans, je sais que j'ai entamé la dernière ligne droite... » Malgré le franc soleil dont les rayons illuminent la pièce, l'ambiance est un rien crépusculaire. Jean-Marie Le Pen semble fatigué, presque las. Jusqu'au moment où je prononce le nom qui m'amène. « Qui ça ? » Le fondateur du Front national tend l'oreille. « Éric Zemmour... » « Ah oui, Éric... » Son œil s'illumine. « Avec Éric, nous avons toujours entretenu des rapports cordiaux, sans problème. Nous avons même des relations amicales. Il a toujours été gentil, charmant, et nous avons plein d'idées communes... »

Agent de la « dédiabolisation »

Tant de bons souvenirs, tant de complicité. Zemmour, Le Pen l'a vu grandir. Les deux hommes ont commencé à se fréquenter à la fin des années 1980. À l'époque, le futur polémiste à succès est encore un jeune journaliste politique au *Quotidien de Paris.* Lorsqu'il franchit pour la première fois la lourde grille en fer forgée de la villa de Montretout, il arpente déjà les coulisses de la droite, creuse les failles de Jacques Chirac et se laisse happer par les certitudes de Charles Pasqua. Mais la bête Le Pen l'attire. Éric Zemmour vient renifler celui qui fait trembler « la bande des quatre », le quatuor de partis installés, PS et PCF d'un côté, RPR et UDF de l'autre.

Fort de son groupe parlementaire de 35 députés, le patron du FN est en pleine ascension. La campagne présidentielle de 1988 bat son plein. Sans un rapprochement entre la droite et le Front national, François Mitterrand semble promis à une réélection tranquille. Éric Zemmour déplore l'ostracisme dont Le Pen est victime à droite. Il pose plusieurs fois la question à Chirac : « Pourquoi vous ne parlez pas à Le Pen ? » sans jamais obtenir de réponse satisfaisante à ses yeux. « Éric est un homme ouvert. Son attitude a tout de suite tranché avec celle de ses confrères ; lui ne m'a jamais considéré comme un pestiféré », se réjouit le fondateur du FN.

Au fil de quelques papiers, Zemmour se fait, avant l'heure, l'agent de la « dédiabolisation » de Le Pen. Il distille des analyses qui sont autant de balises sur le long chemin de « l'union de toutes les droites ». Le journaliste a déjà une âme de passerelle, presque d'entremetteur. Sauf que Le Pen est devenu infréquentable depuis le scandale du « détail », quand il a qualifié à l'automne 1987 les chambres à gaz de « point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale ». Cette sortie plusieurs fois réitérée lui vaudra trois condamnations pour contestation de crime contre l'humanité. Éric Zemmour, lui, relativise la faute. Dans un de ses livres, *Le Suicide français* (Albin Michel, 2014), il l'a d'ailleurs réduite à l'expression d'un « anachronisme ». Péché véniel. « C'est là qu'est née notre sympathie réciproque », se souvient Le Pen.

À l'époque, malgré l'odeur de soufre qui en émane, Chirac finit par accepter de rencontrer le président du FN. Plus le choix. Le patron du RPR est acculé. Au soir du premier tour de la présidentielle, le 24 avril 1988, il accuse un retard de 14 points sur François Mitterrand. Jacques Chirac a besoin du soutien de Jean-Marie Le Pen, arrivé en quatrième position avec 14,4 % des suffrages. Dans l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* (déjà), Charles Pasqua se fait le chantre des « valeurs communes » entre le RPR et le FN. À son instigation, une rencontre secrète des deux candidats a lieu entre les deux tours de la présidentielle chez un des amis du ministre de l'intérieur, dans un appartement de l'avenue Foch, à Paris. Pasqua voulait « terroriser les terroristes » mais amadouer Le Pen. C'est raté. Le rendez-vous est glacial. Jacques Chirac est tendu. « Il était très nerveux, sa jambe battait tout le temps la mesure, il avait du mal à me regarder dans les yeux, raconte Le Pen. Il m'a dit : "Vous comprenez, ça, je ne pourrai pas le faire. Ça, je ne pourrai pas le dire. Je ne vous céderai rien,

« Ah oui, Éric... » Son œil s'illumine : « Il a toujours été charmant, et nous avons plein d'idées communes. »

ni sur l'immigration ni sur le reste !" J'ai répondu : "Si vous ne pouvez rien faire, je ne comprends pas trop la raison de notre rencontre. Je ne pourrai pas appeler à voter pour vous." »

Il lui donne du « président »

Zemmour a longtemps regretté cette occasion ratée qu'il a racontée dans l'un de ses livres, celui consacré à Chirac, *L'Homme qui ne s'aimait pas* (2002, Balland). Déçu par le maire de Paris, il se tourne un peu plus franchement vers Le Pen. Le journaliste, entré au *Figaro* en 1996, commence à nouer une vraie complicité intellectuelle avec le leader d'extrême droite, de trente ans son aîné. Il faut dire qu'Éric Zemmour sait y faire. Lorsqu'il assiste à une conférence de presse à Montretout ou au « Paquebot », le siège du parti blotti au pied de la colline de Saint-Cloud, il prend soin de ne pas se mêler à ses confrères et fait bande à part. Il est même le seul journaliste à donner à Le Pen du « président » long comme le bras. Le chef en rosit de plaisir...

Le Pen s'amuse des vraies fausses questions que ce jeune trublion glisse au sein de vastes analyses politiques. Volubile, Zemmour les pimente d'une multitude de références historiques : l'Empire et la geste napoléonienne, l'appel du 18-Juin, les traumatismes des guerres coloniales, tout y passe. Une fois les autres journalistes partis, les deux complices continuent de deviser, rivalisant de citations. Le Pen retrouve ce temps béni à ses yeux où « nos maîtres nous faisaient apprendre cent vers grecs et deux cents vers latins par cœur chaque trimestre ». « Éric était l'un des rares journalistes avec lesquels on pouvait avoir des conversations libres, poursuit-il aujourd'hui. Souvent, les autres observent une certaine réserve de peur que l'on rapporte des propos qui pourraient les gêner. Éric, lui, était un journaliste assez net, très clair, très libre ! » Et qui, comme lui, se pique de réécrire l'histoire.

Au gré de leurs apartés, Zemmour se pâme devant les bronzes de Jeanne d'Arc qui encombrent les étagères de Le Pen. Il s'enthousiasme pour ses bustes de Napoléon. Et les deux compères vouent aux gémonies la trahison de l'évêque Cauchon qui livra la pucelle aux Anglais, et celle du maréchal Grouchy qui fit faux bond à l'empereur à Waterloo. Zemmour devient un habitué de la salle à manger de Montretout, où il vient déjeuner ↠

GENDRE IDÉAL
Éric Zemmour en 1994.

PHILIPPE MATSAS / OPALE / LEEMAGE

ESPRIT DE FAMILLE
Éric Zemmour et Marion Maréchal-Le Pen au "sommet démographique" de Budapest, Hongrie, le 24 septembre 2021.

OLIVIER CORSAN / LP

SELON JEAN-MARIE LE PEN, SI ZEMMOUR PEUT « LEVER QUELQUES TABOUS HISTORIQUES », C'EST QU'IL A UN « PARACHUTE ». UN PARACHUTE? LE VIEIL HOMME BAISSE LA VOIX: « ÉRIC EST ISRAÉLITE... »

régulièrement. Les agapes s'achèvent souvent par un café dans le jardin en pente avec une vue imprenable sur la capitale.

Sous la plume du *Figaro* perce déjà le Rastignac des droites extrêmes. À l'abri des oreilles indignées, les deux hommes aiment aussi à communier pour réhabiliter la mémoire du maréchal Pétain. Si bien que lorsqu'en 2014, Éric Zemmour explique doctement dans *Le Suicide français* que Pétain a protégé les Juifs de France pendant l'Occupation, Le Pen vole à son secours. « Éric est un homme intelligent et courageux, je le connais depuis longtemps, j'ai de la sympathie pour lui, j'ai de l'estime, parce que je sais quel courage il faut pour oser dire un certain nombre de choses », plaide-t-il sur un plateau de télévision. Le Pen répète alors à plusieurs reprises qu'à ses yeux, le chef du régime de Vichy n'était « pas un traître ». L'année suivante, sa défense du maréchal figure dans les motifs d'exclusion du FN. « C'est un des arguments du réquisitoire qui a été dressé contre moi, s'indigne encore le vieil homme six ans plus tard. Comment Marine Le Pen a-t-elle pu faire ça ? »

Alors en septembre 2020, quand Zemmour se lance une énième fois dans une réhabilitation de Pétain, Jean-Marie Le Pen s'enthousiasme : « Il n'a peur de rien et fait preuve d'une qualité exceptionnelle de liberté d'esprit ! » Le fondateur du FN fait aussi de ses multiples condamnations pour « provocation à la discrimination raciale » de véritables médailles : « Comme moi, Éric a été victime des juges rouges ! » Il faut dire que, selon lui, si Zemmour peut courageusement « lever quelques tabous historiques », c'est qu'il a un « parachute ». Un parachute ? On fronce les sourcils. Que peut bien vouloir dire Jean-Marie Le Pen ? Le vieil homme baisse la voix, se penche un peu en avant : « Éric est israélite *[sic]*... » Nous y voilà, dans la marmite où bouillonnent les mots de l'antisémitisme. Il insiste : « Éric peut dire des choses que d'autres ne peuvent pas dire sous peine de faire traiter de fasciste ou de nazi. Il est difficile de traiter Zemmour de nazi puisqu'il est israélite *[re-sic]*... Cela lui donne une certaine protection. » Léger vertige.

Éric Zemmour n'est pas nazi, mais il est encouragé par certains descendants de dignitaires du IIIe Reich. Le 3 octobre, *Le Monde* révélait qu'il avait déjeuné en janvier 2020 avec Jean-Marie Le Pen et Ursula Painvin, née... Ribbentrop, la fille de Joachim von Ribbentrop, le ministre des affaires étrangères d'Adolf Hitler. Une vieille dame de 88 ans qui assure le polémiste de ses « pensées les plus admiratives et amicales ». Mais il n'y a pas que la Seconde Guerre mondiale à rapprocher Éric Zemmour et le fondateur du FN. Jean-Marie Le Pen approuve tout autant les élucubrations du polémiste sur le « grand remplacement », ce concept fumeux qui désigne un complot des élites politiques pour changer la nature du peuple européen et remplacer les Blancs par des populations immigrées venues d'Afrique. « Ce n'est que la projection d'une probabilité angoissante, un déferlement migratoire qui menace notre continent, le continent boréal qui va de Vladivostok à Gibraltar », assène-t-il. Et à l'en croire, la faute en reviendrait à Pasteur et à ses vaccins : « Autrefois, il naissait 15 enfants, 13 mouraient et 2 survivaient. Aujourd'hui, 2 meurent et 13 survivent. C'est une croissance exponentielle et le grand mérite de Zemmour, c'est d'ouvrir le débat ! »

Marine est « trop prudente »

Déjà, dans le tome II de ses Mémoires publiées en 2019, Le Pen vantait les talents de pédagogue du journaliste : « Ce garçon sympathique est un bon vulgarisateur des travaux du Front national. » Deux ans plus tard, il va plus loin. Il couronne son protégé de son indémodable antienne, celle qu'il s'est appropriée et qu'il a récitée à longueur d'interviews et de meetings durant des décennies : « Au fond, Éric dit tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas. » Le legs de la formule en dit long sur l'estime qu'il lui porte. « Lui, il a la pêche ! Bien plus que ses concurrents... » Au moment de rédiger son testament politique, le fondateur du FN est comme ragaillardi par les foucades du polémiste. Il croit parfois entendre l'écho de ses saillies d'antan. Et il ferait volontiers de Zemmour son légataire universel au détriment de la benjamine de ses trois filles, cette ingrate qui l'a exclu du parti qu'il lui a transmis, et qui ne lui demande plus jamais rien. D'ailleurs, il dit « Éric », et « Marine Le Pen », jamais « ma fille ». Il les compare volontiers – « Éric est un fonceur, un battant ; Marine Le Pen se soucie trop du qu'en-dira-t-on, elle est trop prudente... » À l'écouter soliloquer, on en vient à se demander si Zemmour ne serait pas le fils que Le Pen aurait rêvé d'avoir. Le fondateur du FN ne fait pas grand mystère qu'il voterait volontiers pour lui à la présidentielle, mais tente une ultime pirouette pour taire la probable répudiation de sa fille au fond des urnes : « Vous savez, l'élection, c'est en avril, et avril, c'est loin. Je ne sais même pas si je serai encore là... »

S'il a tant d'affinités avec « Éric », c'est qu'il ressemble à... « Marion », sa petite-fille, sa préférée, celle à qui il voue une affection sans borne, malgré son retrait de la politique, « alors que le tapis rouge se déroulait devant elle »... Voir Éric et Marion échanger des signes de connivence et multiplier les rencontres ne l'étonne guère : « Ils ressentent la même chose, ils ont en commun les mêmes intuitions et la même franchise du collier. »

Lui qui aimait plus que tout occuper le devant de la scène salue le talent de son héritier pour exciter les médias et déclencher les polémiques... « Il en joue très finement, chapeau l'artiste ! » Le compliment se teinte d'une pointe de jalousie tant Le Pen déplore d'être désormais rejeté dans l'ombre. De son expérience, il puise d'ailleurs un ultime conseil à l'adresse de son poulain : « Le danger, c'est le silence. Une conjonction de comportements silencieux qui vous mettent sur le bord de la route. Éric doit s'en méfier. J'ai connu ça... »

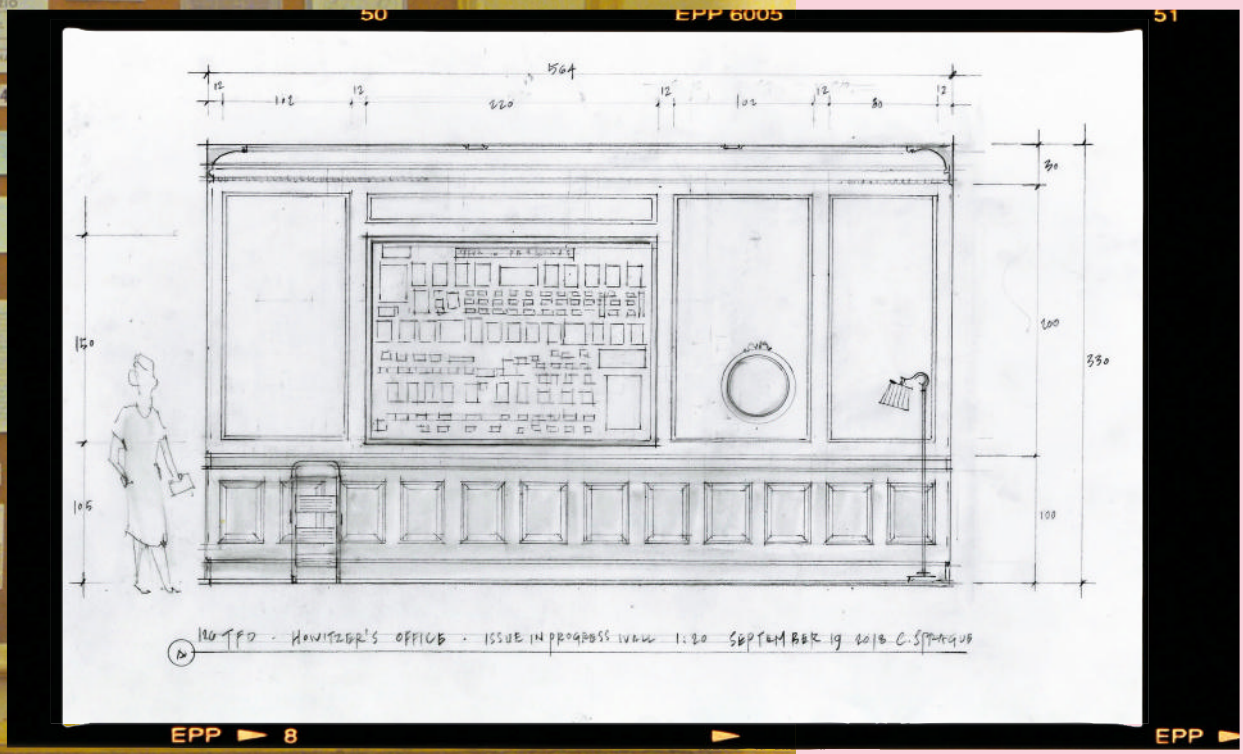
Long soupir. La fatigue le gagne. Le Pen fouille dans sa mémoire et conclut d'un regre :t « Cela fait bien longtemps que je ne l'ai pas vu... J'aimerais le voir plus souvent. Mais je n'ose pas l'appeler, je ne veux pas déranger. C'est qu'il est très occupé, Éric, maintenant... » Un peu trop, hélas. □

L'ENVERS

SEARCHLIGHT PICTURES / COURTESY EVERETT COLLECTION

DU DÉCOR

Dans *The French Dispatch*, Wes Anderson a filmé Angoulême comme un Montmartre en miniature. Adam Stockhausen, son chef décorateur, revient sur cet exploit et raconte à Toma Clarac comment chaque plan est pensé comme un tableau.



LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

Bill Murray et Pablo Pauly dans *The French Dispatch*. Ci-dessous : le projet en dessin du bureau de l'éditeur Arthur Howitzer (joué par Bill Muray).

Pour résumer en quelques mots le foisonnant nouveau film de Wes Anderson, on pourrait dire qu'il est la transposition au cinéma d'un magazine, comme si le réalisateur texan, parisien d'adoption, donnait vie à un journal en le déployant sur grand écran. Comme dans tout titre de presse qui se respecte, on trouve dans *The French Dispatch* un sommaire, des enquêtes, des reportages, des portraits, de la procrastination et des ego surdimensionnés... Bref, on s'y croirait !

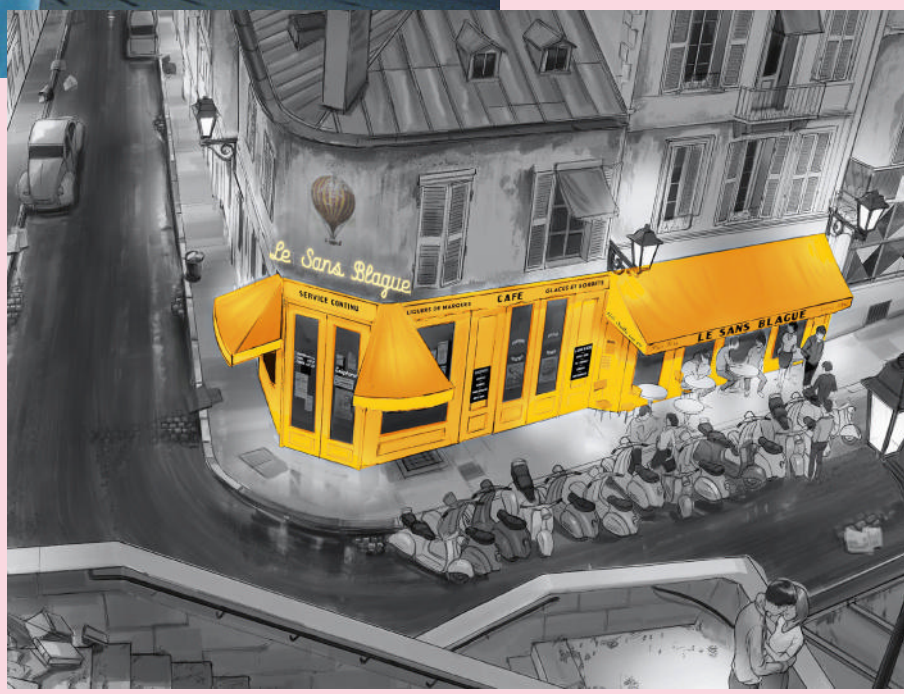
À la façon d'un film à sketchs, ou d'un recueil de nouvelles, *The French Dispatch* réunit trois histoires, inspirées de papiers signés par de grandes plumes du *New Yorker,* pour un double hommage : à l'âge d'or de la presse américaine d'un côté, à la culture française de l'autre. Un art de vivre qu'il situe quelque part entre le réalisme poétique de Prévert et Carné, et la jeunesse révoltée de la Nouvelle Vague et du joli mois de mai. Le chef décorateur Adam Stockhausen, qui travaille avec Wes Anderson depuis *À bord du Darjeeling Limited* (2007), raconte comment il a transformé la ville d'Angoulême en une espèce de Montmartre miniature, raccord avec l'univers stylisé du cinéaste. □

« Pour choisir le lieu de tournage, on a commencé par visiter des villes un peu partout en France. On est allés à Arles, à Nevers, à Melun... Pourquoi s'est-on arrêté sur Angoulême ? Je crois que c'est à cause de sa situation géographique. L'obsession de Wes, c'était Montmartre, les rues qui serpentent, qui ont des portions en escaliers, les routes qui se superposent et créent de belles perspectives vues d'en bas, toute cette géographie verticale, très graphique. Angoulême se trouve sur une colline, Wes y a projeté une partie du Paris qu'il aime. Mais on savait aussi dès le départ qu'on ajouterait des choses, qu'on ferait des miniatures, qu'on construirait des décors sur place. *The French Dispatch* ne se déroule ni à Angoulême ni à Paris, mais à Ennui-sur-Blasé. Ce qu'on voulait, c'est un sentiment de Paris, une évocation.

Wes arrive toujours avec un tas de références, qu'il compile pendant la phase d'écriture. Beaucoup de séquences de films, mais aussi des clichés, des tableaux, des dessins. On a beaucoup étudié les photos de Charles Marville [qui a documenté la transformation de Paris au XIXe siècle, pendant les grands travaux haussmanniens], des centaines d'images de Paris. Pour les bureaux de la rédaction du journal, on s'est notamment inspirés de vieilles photos des locaux des *Cahiers du cinéma* dans les années 1960. Ils n'avaient pas été construits spécialement pour accueillir une rédaction. On aimait beaucoup cette idée d'investir un lieu qui avait une autre fonction à l'origine. La prison du film, par exemple, a été bâtie dans une ancienne usine qu'on a trouvée sur place et qu'on a entièrement réaménagée en la découpant en plusieurs espaces.

Même si on reconstruit en grande partie les décors, je pense qu'il est important de garder un lien avec la réalité. Du moins quand c'est possible. Les décors naturels peuvent parfois constituer un handicap ; il est souvent plus simple de tout construire soi-même. Mais travailler à partir de lieux existants permet, je pense, au monde très stylisé de Wes de fonctionner, de se déployer pleinement. On pioche dans la réalité ce qui nous intéresse pour en recréer une nouvelle, mais elle n'est pas totalement coupée du monde. Quand je travaillais sur *Le Pont des espions,* de Steven Spielberg [sorti en 2015], on est parti à Berlin tourner une scène précise dans un hôtel Hilton et on a fini par y recréer d'autres décors qu'on aurait pu fabriquer en studio. Je me souviens m'être dit qu'on avait travaillé à la manière de Wes Anderson. Le Sans Blague [le café de *The French Dispatch]* n'existe pas ; la fontaine sur la place a été sculptée de sorte que l'on puisse la déplacer. Mais le soleil se lève pour de vrai ; le vent souffle vraiment...

TOUCHSTONE/COURTESY EVERETT COLLECTION



DANS LES COULISSES
À gauche : un décor du film *La Vie aquatique* (2004) avec Bill Murray, conçu par le prédécesseur d'Adam Stockhausen, le chef décorateur Mark Friedberg. Ci-dessous : projet pour le décor du Sans Blague dans *The French Dispatch* ; Wes Anderson sur le tournage de *La Vie aquatique*.

Est-ce qu'un tournage d'un Wes Anderson demande plus de travail qu'un film d'un autre cinéaste ? Ça dépend comment on aborde la question. Si on parle d'échelle, on pourrait se dire que les films de Wes sont plus intimistes que ceux de Spielberg par exemple, mais d'un autre côté la quantité de décors et d'accessoires à construire est sans doute supérieure.

L'univers de Wes n'est pas monumental comme peut l'être celui d'une grosse production hollywoodienne, en revanche il regorge de tellement de détails minuscules, il y a une telle profusion graphique... Et puis Wes utilise très peu d'effets spéciaux. Sur le tournage, on ne se dit jamais : "On filme sur fond vert et puis on trouvera une solution plus tard." On travaille beaucoup en amont, les cadrages et le montage de ses films sont déterminés avant le tournage dans des *story-boards* animés. *The French Dispatch* est un des plus gros défis que j'ai eu à relever. Il y a quand même quatre films en un : quatre fois plus de décors. » □

The French Dispatch de Wes Anderson, avec Bill Murray, Frances McDormand, Adrian Brody, Mathieu Amalric, Tilda Swinton....

ENTRE L
FANTÔM

ES ES

Six ans après les attentats du 13-Novembre, comment retrouver une vie normale quand on a vu la mort en face? Peut-on effacer de sa mémoire le spectre de l'horreur? Les cauchemars finissent-ils un jour par s'estomper? Des rescapés se sont confiés à Célia Laborie. Entre pudeur et désir de résilience. Photographies Jean-François Robert.

LA VIE DEVANT EUX
De gauche à droite : Fanny, Marie-France, Sophie, Jean-Claude et Sarah photographiés par Jean-François Robert en septembre 2021 pour *Vanity Fair*.

Ce matin, en rangeant ses affaires, Sophie est tombée sur la chemise bleue qu'elle portait ce soir-là au Bataclan, et tous les souvenirs enfouis ont soudain remonté à la surface. Elle voudrait pouvoir la remettre, cette liquette, ou s'en débarrasser, « prendre une décision, quoi », mais elle n'y arrive pas. D'ailleurs, elle pose sa tasse de café, se lève, ouvre une grande armoire blanche, en retire « la chose » suspendue à un cintre, immaculée et bien repassée. « J'aimerais la porter lors du procès, dit-elle en ajustant ses lunettes en écailles. Et après, je pourrais enfin la jeter. » Le 13 novembre 2015, Sophie a réussi à sortir de la salle de concert en passant par une issue de secours. Comme des centaines de rescapés, elle tente depuis de continuer à vivre. Et ce n'est pas toujours facile.

Rencontrer les survivants du 13-Novembre, c'est pénétrer dans un univers parallèle d'angoisses nocturnes, d'idées noires, de colères rentrées et de questionnements infinis. Six ans après le drame, personne ne s'en étonnera, les miraculés des attentats qui ont ensanglanté la capitale sont encore obsédés par ce qu'ils ont vécu. À chaque instant, une image, un son, une odeur suffisent à les ramener à cette nuit d'horreur. Pour leurs amis, leurs voisins, leurs collègues, la vie a depuis longtemps repris son cours. Eux restent hantés par l'épouvante, happés par un indicible sentiment de vide. Le procès des terroristes pourrait apporter certaines réponses aux questions posées par l'enquête. Mais il ne leur dira jamais pourquoi ils ont été pris pour cibles ni pourquoi ils ont survécu. Pour tenir le coup, ils doivent apprendre à apprivoiser le doute.

La honte, un sentiment absurde

Jean-Claude les appelle « les initiés », ceux à qui il peut tout dire, évoquer le pire sans craindre de choquer. Dans le café du Marais où il m'a donné rendez-vous, ce sexagénaire au style de rocker aligne les cigarettes et les ballons de blanc, comme pour chasser les fantômes. Son histoire, il l'a déjà racontée des dizaines de fois, à ses proches, à sa famille, ou lors d'interventions dans des écoles. Il s'exprime calmement, avec pudeur, en prenant garde de ne surtout pas en faire trop. Ce fameux soir, il était dans la fosse du Bataclan quand les premières rafales ont interrompu le *Kiss The Devil* des Eagles of Death Metal. Par chance, il a réussi à se cacher et à s'enfuir au bout d'une quinzaine de minutes, « sans avoir eu peur », assure-t-il. Mais lorsqu'il s'est retrouvé dehors, son premier sentiment a été « la honte ». Honte d'avoir sauvé sa peau quand les autres se faisaient hacher par les kalachnikovs. Honte de n'être pas retourné dans la salle pour essayer de « faire quelque chose ». Honte d'avoir déserté le champ de bataille. Même s'il reste bon vivant, même s'il écume toujours les concerts de rock et savoure les instants passés avec ses deux filles, Jean-Claude continue de traîner comme un insupportable fardeau ce sentiment absurde, mais compréhensible. « Mon psychiatre m'a suggéré d'apprendre à vivre avec », sourit-il. Incapable de tenir un rôle de manager, il a fini par lâcher son poste de directeur d'un établissement pour adultes handicapés. « Quand un copain m'appelle "mon vieux" pour rigoler, je le prends toujours comme un uppercut, se désole-t-il en posant sa main sur sa poitrine. Je ne peux m'empêcher de me dire que d'autres, plus jeunes, auraient dû survivre à ma place. »

La culpabilité du survivant : c'est cela, le point commun le plus flagrant de tous les miraculés que nous avons rencontrés. Pourquoi les interroge-t-on eux, alors que tant d'autres ont perdu des proches ou subi dans leur chair l'horreur du 13-Novembre ? Pourquoi eux, les chanceux et pas les autres, les vrais malheureux ? Il leur a fallu des mois, des années parfois pour accepter de se considérer comme des victimes. Pourtant, d'après une enquête menée par Santé publique France, les symptômes de stress post-traumatique frappaient encore, en 2020, 54 % des personnes directement menacées, exactement le même chiffre que les endeuillés.

Marie-France fait partie de ces témoins marqués à vie, qui sursautent quand l'interphone sonne ou qu'un bruit sec vient déchirer le quotidien. En 2015, cette brune coiffée à la garçonne officiait comme barmaid dans différentes boîtes de nuit branchées de la capitale. C'est en se rendant à son travail qu'elle est passée devant le bar À la bonne bière, au moment où les assaillants faisaient feu sur la terrasse et sur tous les piétons alentour. Avant de se réfugier chez un vendeur de kebabs, elle a eu le temps de voir deux hommes s'effondrer. Des jeunes. Fauchés sur le coup. Ensuite, sa vie a basculé. Dévorée par l'anxiété, elle a lâché le monde de la nuit et enchaîne désormais les contrats précaires en télétravail, dans le secrétariat ou la communication. Elle se lève tard, peine à s'endormir quand elle n'a pas bu plusieurs verres de vin, hésite à sortir même dans son quartier et a perdu de vue de nombreux amis. « Je pense sans cesse à ces hommes tombés sous mes yeux, témoigne-t-elle, les yeux perlés de larmes devant son verre de Coca. J'imagine leur quotidien, je me dis qu'ils méritaient de vivre. Quand je vois que je stagne, que je n'arrive pas à profiter de la vie, je pense parfois que c'est »

« Du jour au lendemain, mon job m'a paru intolérable, beaucoup trop superficiel. »

Sophie

JEAN-FRANÇOIS ROBERT

RESTER DEBOUT
Sophie, rescapée du Bataclan.

TÉMOIGNER

Fanny la comédienne, présente au Bataclan, et Sarah, qui était à la terrasse du Comptoir Voltaire ce soir-là.

JEAN-FRANÇOIS ROBERT

peut-être moi qui aurais dû mourir... » Lors d'un atelier organisé par l'Association française des victimes du terrorisme, Marie-France s'est laissé convaincre d'aller témoigner au procès, pour mettre les accusés face « au mal qu'ils ont fait ». Récemment, elle a aussi repris contact avec un centre de soins psychiatriques. Elle sait qu'elle a besoin d'aide pour espérer aller mieux.

Les rescapés de catastrophe naturelle, d'accident ou d'attentat témoignent tous de cette impression de décalage, d'incommunicabilité. Au fil des jours, ils voient la vie reprendre son cours, mais ils ne parviennent pas à y retrouver leur place : ils ne peuvent se libérer des images violentes auxquelles ils ont été confrontés. Les psychiatres appellent cela le « syndrome de Lazare », du nom de ce personnage du Nouveau Testament ressuscité par Jésus pour qui le monde ne sera plus jamais comme avant. Fanny évoque ainsi la « grande blessure intérieure invisible », qui l'a coupée de ses amis et a fait d'elle une étrangère parmi ses collègues et les membres de sa famille. Peu après les attentats, cette secrétaire au ministère de la transition écologique s'est séparée de son mari. À 37 ans, elle vit désormais seule dans un appartement d'Issy-les-Moulineaux, aux portes sud de Paris. Quand elle m'a rejoint dans un parc de sa ville, son maquillage délicat ne parvenait pas à effacer son regard soucieux et la tension de son visage. Dans les mois qui ont suivi l'attentat, elle s'est battue pour avancer, a déménagé, passé un concours de la fonction publique, officialisé son divorce. Mais cela n'a pas suffi à chasser le traumatisme. « Il est revenu me frapper comme une bombe à retardement », confesse-t-elle. Quand elle se trouve dans les transports en commun, par exemple, elle ne peut s'empêcher d'élaborer des scénarios intérieurs. Elle scrute les passagers dont l'air lui paraît agressif ou simplement suspect. Se pourrait-il qu'ils cachent une ceinture explosive sous leur veste ? Leur sac est-il assez ample pour dissimuler une arme à feu ? Lorsqu'elle ne parvient pas à dissiper le doute, Fanny sort du métro, paniquée, livide. L'effroi du 13-Novembre, l'effroi de cette fosse où elle est restée prostrée entre les corps d'autres victimes pendant deux heures a investi de nouveau tout son être. Et elle sait d'avance qu'il lui faudra des heures pour parvenir à s'en libérer, et pour se retrouver là, vide, pantelante, éteinte comme une bougie morte. Parfois, Fanny ne se sent « plus tout à fait appartenir » au monde des vivants. C'est pour crier cette vérité à la face des terroristes qu'elle a tenu à témoigner au procès : « Je veux enfin incarner la victime que je n'ai pas voulu être. »

Pour donner corps à leur nouvelle identité de grands blessés, de nombreux rescapés ont choisi de se graver sur la peau des images du Bataclan ou des devises qui veulent tout dire, comme *Fluctuat nec mergitur* (« il est battu par les flots mais ne sombre pas »). Christophe, 45 ans, professeur d'histoire dans un collège d'Arcueil, s'est ainsi fait tatouer quatre fois depuis 2015. « J'adore la sensation que cela provoque », s'amuse-t-il en dévoilant les deux squelettes qui dansent une valse macabre sur son épaule droite. Plus bas, sur son avant-bras, un grand crâne retient entre ses dents une balle de revolver sur laquelle est gravé « XIII XI XV » (13/11/15). Et sur son autre épaule gigote une pin-up aguicheuse, clin d'œil au motif du T-shirt que portait le chanteur Jesse Hughes pendant le concert au Bataclan. Après les attentats, l'enseignant a passé beaucoup de temps devant des débats télévisés consacrés au terrorisme et s'est senti dépossédé de son statut de victime. Ces tatouages lui ont permis de donner une apparence visuelle – donc impossible à nier – à sa souffrance. Au fil des ans, il est devenu claustrophobe et souffre désormais d'une gêne insupportable quand son bras droit est entravé. Son corps n'a pas oublié la peur ressentie pendant l'attaque quand il est resté coincé dans au fond d'un cagibi. « J'ai un bras du côté de la vie et l'autre du côté de la mort, résume-t-il. Je l'ai croisée de près, la mort. Je pourrais même dire que j'ai senti son souffle. Et je ne veux pas l'oublier pour mieux vivre ma vie », assure-t-il en baissant les manches de son sweat-shirt.

Comme une ombre sur la ville

Certains, pour honorer cette chance immense d'être sorti indemne d'un massacre, n'ont pas hésité à quitter le chemin tout tracé de leur vie. Selon l'association de victimes Life for Paris, près d'un tiers des rescapés du 13-Novembre ont changé de métier, en général pour se diriger vers des professions plus humaines, plus engagées. Sophie, par exemple, a fini par abandonner son travail de décoratrice d'intérieur de luxe. « Après le Bataclan, je me posais beaucoup de questions existentielles, je me sentais connectée à une forme de profondeur. Du jour au lendemain, mon job m'a paru intolérable, beaucoup trop superficiel », assure-t-elle. En mai 2017, cette quadragénaire, qui passait son temps à noircir des carnets entiers d'histoires inventées sans s'autoriser à s'imaginer écrivaine, décide de sauter le pas. Elle se porte candidate à un concours de nouvelles et remporte le premier prix, avant d'être sollicitée par une éditrice. Six

« Ma psy m'a appris à ne plus me considérer comme une survivante. Le bon terme, c'est vivante. »

Fanny

mois plus tard, elle lâche son CDI pour se consacrer à l'écriture. Son premier roman, paru à la rentrée 2020, retrace l'histoire... de deux rescapées du 13-Novembre en quête d'émancipation. Son titre, *Le Bruit des avions* (Harper Collins) fait référence à ces nuits sans sommeil pendant lesquelles on guette la moindre rumeur, où le grondement des jets résonne « comme une ombre menaçante qui s'abat sur la ville ».

Vous n'aurez pas ma haine, Mais ne sombre pas, Sortie(s) de secours... Comme Sophie, des dizaines de rescapés et de proches de victimes des attentats de Paris ont choisi de témoigner dans des essais, des romans et des bandes dessinées. Souvent, le processus d'écriture permet de mettre la douleur à distance, de l'apprivoiser. Je rencontre une autre Fanny qui, elle, est allée plus loin encore : elle a choisi de se raconter sur scène, à travers l'histoire d'une certaine Mousse, sortie elle aussi indemne du Bataclan. « Elle possède une force immense, c'est elle qui m'a aidée à me projeter vers le mieux », sourit cette ancienne élève du cours Florent, dans la cuisine de son coquet pavillon des bords de Marne. Quand elle a commencé à écrire la pièce, en 2016, le retour à une vie normale lui semblait très compromis. « J'étais devenue madame la mort, soupire-t-elle. Je ne m'habillais qu'en noir, et quand j'avais envie de rire, une douleur se nouait dans ma gorge, comme pour me rappeler que je n'en avais pas le droit. » À cette époque, elle venait de décrocher le poste de ses rêves, clown hospitalier pour l'association Le Rire médecin. Pendant plus d'un an, la comédienne ne va sortir de chez elle que pour rendre visite à des enfants malades, aussi lessivés et angoissés qu'elle. « Ces rencontres étaient les seuls moments où je m'autorisais à vivre, à me connecter à mes émotions. » Pour combattre son mal-être, Fanny commencera une thérapie. Depuis, les choses vont mieux. Elle a donné naissance à une petite fille, Juliette, aujourd'hui âgée de 2 ans et demi. Cet été, sa pièce était jouée pour la première fois au festival d'Avignon. Après hésitation, elle a choisi de la nommer *Les Vivants*. « Grâce à Mousse, j'ai progressivement compris que je pouvais m'autoriser à vivre, à aller au théâtre, à rire... Les mots de ma psy m'ont aussi beaucoup aidée. Elle m'a appris à ne plus me considérer comme une survivante. Le bon terme, c'est "vivante". Je suis vivante. »

Et les pompiers la reconnurent

Pour ceux qui ont été atteints par une balle ou par des éclats de ceintures explosives, la prise de conscience du traumatisme psychique s'avère souvent plus lente, plus fastidieuse. Les attentats de Paris et Saint-Denis ont fait 413 blessés, dont 99 hospitalisés dans un état grave. Sarah – c'est le prénom qu'elle s'est choisi – m'a donné rendez-vous à l'ancien Comptoir Voltaire, un bar du XI^e^ arrondissement qu'elle aimait bien, aujourd'hui rebaptisé « Les Ogres ». Une fois installée à l'intérieur, elle montre du doigt l'une des extrémités de la terrasse. « C'est là que le terroriste s'est fait exploser. J'étais attablée juste à côté. » Avec ses cheveux bouclés rassemblés en un demi-chignon, ses yeux de chat relevés par du mascara et ses bijoux dorés, elle ne donne pas l'apparence d'une grande blessée au premier regard. Mais lorsqu'elle commence à énumérer ses problèmes de santé, on remarque progressivement ses cicatrices sur le torse et sur le crâne, son œil gauche légèrement plus humide et gonflé que l'autre. En tout, Sarah a reçu huit impacts de l'explosion sur le haut du corps et a dû subir des dizaines d'opérations depuis 2015. « Dans les premiers mois, j'étais si préoccupée par ma santé et par les rendez-vous quotidiens avec les médecins que je n'avais pas le temps de penser à mon état psychique, se remémore-t-elle. La dépression m'est tombée dessus par la suite, à la fin 2016. » Aujourd'hui, le plus dur est derrière elle, mais le sentiment d'être passée tout près de la mort revient régulièrement la tourmenter. « Il m'arrive encore d'imaginer que les assaillants ou leurs proches cherchent à me retrouver pour finir le travail. » Elle se dit cependant heureuse, grâce à sa famille, ses amis, son couple et son chien adoré, Stitch. Mais il lui aura fallu du temps pour oser retourner en soirée, aller danser avec des copains, faire de nouvelles rencontres.

En 2016, alors qu'elle n'avait pas mis les pieds dans un bar depuis six mois, un ami a réussi à la convaincre d'aller boire un verre dans son quartier. Sur place, trois inconnus sont venus l'aborder, médusés : c'étaient les pompiers qui l'avaient prise en charge le 13 novembre 2015, avant qu'elle ne soit emmenée à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. « Nous étions persuadés que tu ne t'en sortirais pas vivante », lui ont-ils confié, des larmes dans les yeux. Sarah a gardé le numéro de l'un d'eux. Des années plus tard, il est devenu son petit ami. « Je suis très chanceuse. Je crois que j'ai une bonne étoile », reconnaît-elle timidement. Bien sûr, son quotidien – elle est conseillère en formation – n'est pas toujours facile, elle subit encore plusieurs opérations par an et souffre de fortes migraines. On l'a prévenue que ses douleurs pourraient s'aggraver, surtout au niveau de l'œil. Mais elle refuse de se laisser gagner par le spleen. Elle a mille projets, et l'envie de découvrir de nouveaux horizons, « surtout des îles, la Corse, les Seychelles, la Réunion ». Elle n'a que 28 ans. Pour elle, tout reste à construire. □

« Je pense sans cesse à ces hommes tombés sous mes yeux. À ce que serait leur quotidien. »
Marie-France

JEAN-FRANÇOIS ROBERT

FAIRE FACE
Marie-France, rescapée des terrasses, et Jean-Claude, du Bataclan.

THIERRY *trans-coutu-risme* MUGLER

Le musée des Arts décoratifs accueille une rétrospective de celui qui inventa la silhouette des années 1980... et tant d'autres choses encore.
Texte Sophie Volanges.

Jerry Hall et Thierry Mugler en 1996.

THE HELMUT NEWTON FOUNDATION, BERLIN © THE HELMUT NEWTON ESTATE

Pendant trente ans, Thierry Mugler a été le couturier du spectaculaire. Il y eut bien sûr sa fameuse « glamazone », urbaine, sculpturale, fortement érotisée et qui s'opposait frontalement à l'esthétique hippie des *seventies :* elle sera la silhouette de la femme des années 1980. Il y eut aussi l'invention de la scénographie des défilés, la décennie suivante, qui présida à la renaissance grandiose de la haute couture. Il y eut surtout le pressentiment du transhumanisme, tant Mugler est l'homme des métamorphoses, depuis ses chimères animales jusqu'à ses cyborgs industriels en passant par sa propre rupture en 2002 : fini la mode et le prêt-à-porter, Thierry Mugler, bientôt rebaptisé Manfred, allait se réinvestir dans le burlesque, le costume, la mise en scène, la chorégraphie et, plus intimement, dans ce qu'il appelle, lors d'une interview à *Paris Match* en 2009, « la reconstruction » de sa « maison corporelle ».

À cette époque, il aurait, dit-on, refusé que le musée des Arts décoratifs à Paris et le Victoria & Albert Museum à Londres lui consacrent une rétrospective. Il faudra donc attendre 2018 pour voir enfin une exposition monographique, montée par le musée des Beaux-Arts de Montréal : 140 tenues conçues entre 1973 et 2001, une centaine de photographies signées Helmut Newton, Sarah Moon, Pierre et Gilles, David LaChapelle, Paolo Roversi, Herb Ritts, Dominique Issermann, Guy Bourdin ou Richard Avedon. C'est tout ce travail qui arrive cet automne au musée des Arts décoratifs, augmenté d'archives inédites.

Des atmosphères successives évoquent les phases de la mue de Manfred/Mugler : un espace inaugural entièrement aquatique peuplé d'une faune fantaisiste et démesurée ; des silhouettes flamboyantes aux tailles de guêpe, épaules de mante, élytres irisés tout droit sorties des collections 1997 et 1998, Les Insectes et Chimères ; des châssis robotiques de la collection Maschinenmensch en 1995...

Est-ce donc vraiment le couturier que l'on célèbre ici ? De métamorphose en métamorphose, on y verrait plutôt un nouvel Ovide, collecteur et inventeur – parfois kitsch, souvent « inspirant » – de nouveaux mythes contemporains. □

« Thierry Mugler : couturissime ».
Musée des Arts décoratifs, de Paris, 107, rue de Rivoli, Paris Ier, jusqu'au 24 avril 2022. madparis.fr/couturissime

PARLEZ-MOI DE VOUS

Gaël Tchakaloff en 2017 à l'époque de sa rencontre avec Brigitte et Emmanuel Macron.

In bed with Brigitte

Elle est la confidente de la première dame depuis des années, l'une des rares à connaître l'intimité du couple présidentiel. Problème : elle est aussi écrivaine et n'a pas la plume dans sa poche. Mais qui est donc Gaël Tchakaloff, dont le dernier livre sur les Macron bat des records de vente ? Une ancienne journaliste devenue incontrôlable ? Ou une femme beaucoup trop libre pour le monde politique ? Pierrick Geais l'a rencontrée.

ROBERTO FRANKENBERG/MODDS

LA CONFESSEUSE
Gaël Tchakaloff et Brigitte Macron à Villers-Cotterêts en mars 2017.

ÉLODIE GRÉGOIRE / ABACA

L'élection présidentielle n'est que dans sept mois, mais la campagne bat déjà son plein ce samedi soir de septembre sur France 2. Éric Zemmour, candidat qui ne dit pas encore son nom, est venu en découdre avec Laurent Ruquier et Léa Salamé. Le duo de journalistes est coriace. Il pique, chatouille, irrite celui qui s'imagine comme la révélation de la prochaine course à l'Élysée. Puis Léa Salamé s'attaque au nouveau best-seller du polémiste, *La France n'a pas dit son dernier mot* (éd. Rubempré) qu'elle juge trop frivole : « Très honnêtement, j'ai eu l'impression de lire le bloc-notes de Patrick Besson ou Gaël Tchakaloff qui raconte ses Macron... – Là, vous êtes cruelle avec moi ! soupire Zemmour, comme s'il venait d'essuyer l'injure ultime. Me comparer à Gaël Tchakaloff, c'est quand même dur. »

Quelques jours plus tard, ladite Gaël Tchakaloff me fait face à la table d'un café de Saint-Germain-des-Prés. Au premier abord, elle ne ressemble pas à la pire des insultes : blondeur publicitaire, sourire Ultra Brite, regard rieur qui lui donne des airs de nymphette alors qu'elle est presque quinquagénaire. Je lui relate cette séquence de l'émission « On est en direct » qu'elle m'assure ne pas avoir vue : « J'y suis invitée la semaine prochaine. Je verrais ce qu'ils me diront. Mais la petite phrase de Léa Salamé est certainement une remarque qui vise plus Éric Zemmour que moi », me répond-elle, détachée, comme si elle se moquait éperdument de la critique.

Gaël Tchakaloff sait qu'elle divise : on l'aime ou on la déteste ; il y a rarement d'entre-deux. Sur les tables des librairies où les livres politiques s'accumulent, elle a su tirer son épingle du jeu. « Vous avez inventé un style », l'a récemment louangée Bruce Toussaint, sur BFM TV. Les chiffres en témoignent : son dernier-né s'était vendu à 48 000 exemplaires trois semaines seulement après sa parution, caracolant devant un énième essai de Michel Onfray et le manuel anti-spleen de la youtubeuse Léna Situations. Gaël Tchakaloff a donc trouvé la recette du succès, du moins le sien : sous sa plume, les hommes et femmes de pouvoir ressortent dans toute leur humanité, autant que dans leurs excès. *Tant qu'on est tous les deux* (Flammarion, 2021), son dernier livre centré sur le couple Macron, verse dans le peopolitique, registre à la mode qui traite nos dirigeants comme des vedettes. Si elle réfute fermement ce terme, elle en est pourtant la meilleure ambassadrice.

Portes ouvertes à l'Élysée

Gaël Tchakaloff se souvient exactement de sa première rencontre avec Emmanuel Macron. C'était à l'arrière d'une berline, en 2016, alors qu'il avait démissionné du gouvernement Valls et qu'il venait de se déclarer candidat à la présidentielle. Elle s'était alors fixé le défi littéraire de suivre la plupart des prétendants à la fonction suprême. « Mes amis m'assuraient que le phénomène Macron s'essoufflerait en deux mois, mais moi j'y ai tout de suite cru. Il était différent et il m'interpellait par son décalage. » Au lieu de lui présenter son programme pour le chômage ou l'immigration, le jeune fondateur d'En marche ! lui parle de poésie, de philosophie, évoque des grands textes, notamment *Madame Bovary,* un roman qui résonne avec son enfance provinciale. Conquise, Gaël Tchakaloff choisit rapidement son camp, ou du moins sa coqueluche pour 2017 : elle ne quitte pas Macron d'une semelle, toujours deux mètres derrière lui dans ses déplacements ou au premier rang de ses meetings. C'est d'ailleurs à l'un d'eux, à Quimper, qu'elle fait une rencontre encore plus décisive.

Alors que l'apprenti tribun termine son discours enflammé, Gaël Tchakaloff va l'attendre derrière la scène pour recueillir ses premières impressions. Là, elle croise Brigitte Macron qui s'adresse à elle comme si elle la connaissait depuis toujours. Sirotant son thé, elle me rejoue la conversation : « Bonsoir Gaël. Moi, je ne vais pas à l'arrivée des pêcheurs au port de Guilvinec demain à 6 heures, parce qu'il faut que je me fasse discrète. Et vous, vous y allez ? » Les deux femmes s'échangent leurs numéros de téléphone, s'envoient un SMS, puis deux, pour savoir si elles se retrouveront sur tel ou tel événement, jusqu'à devenir inséparables. L'écrivaine ne tarit pas de qualificatifs élogieux quand elle évoque la femme du président : « Libre, drôle, culottée, pas du tout conventionnelle, fantaisiste » etc.
« Pour moi, c'est une amie comme je n'en ai pas d'autres.
– Vous croyez qu'elle vous considère de la même façon ?

– Je ne sais pas si je suis une amie pour elle, mais elle l'est pour moi. »

Gaël Tchakaloff tutoie le couple présidentiel, au sens propre comme au figuré. Le soir de l'élection d'Emmanuel Macron, le 7 mai 2017, elle fait partie des *happy few* du dîner de victoire à La Rotonde. Aujourd'hui, elle est une habituée de l'Élysée, déambule dans les couloirs, dans les bureaux, entre dans l'aile madame (la partie privée) comme dans un moulin. Ce qui n'est pas pour plaire à tous les conseillers, qui voient sa présence d'un mauvais œil.

Les plus gentils la qualifient d'extravagante, les autres la traitent tout bonnement de folle. « Je suis toujours un peu excessive, mais j'essaie de me soigner », plaisante-t-elle. Un personnage de mondaine, un poil intrigante, gravitant dans tous les cercles d'influence, voilà comment s'est

« Pour moi, Brigitte est une amie comme je n'en ai pas d'autres. »

GAËL TCHAKALOFF

construite Gaël Tchakaloff, née Lucile Buffet. Fille d'une professeur de droit européen, qui lui donne le goût de la culture, elle grandit à Port-Cros, paradis insulaire du Var qui a longtemps été le fief des écrivains de la *Nouvelle Revue française,* tels Jules Supervielle, Henri Michaux et André Gide. À 12 ans, après la séparation de ses parents, la petite Lucile suit sa mère à Paris, où elle fréquente le collège Henri-IV. En bonne enfant des années 1970, elle rêve de travailler à la télévision : après des études de droit et d'audiovisuel, elle est engagée à Canal +, puis à France Télévisions où elle restera dix ans. Au même moment, elle entame une relation avec Henri Nijdam, président-directeur du *Nouvel Économiste,* qui veut redonner un coup de jeune à son journal. Sa nouvelle compagne lui propose une chronique politique pour la dernière page. Elle lui envoie un premier essai par e-mail : Nijdam n'a rien de mieux à se mettre sous la dent et finit par accepter. Lucile Buffet, qui a signé un contrat d'exclusivité avec son premier employeur, doit alors se trouver un pseudonyme pour écrire. Ce sera donc Gaël, son second prénom, épicène, ce qui lui plaît ; et Tchakaloff, patronyme bulgare de sa mère adorée. Avec sa plume fantaisiste, elle croque les puissants, de Brice Hortefeux à Manuel Valls, de Marine Le Pen à Eva Joly, en passant par quelques grands patrons. « Parfois, je passais cent heures sur un portrait. Je ne me suis d'ailleurs jamais considérée comme journaliste, mais comme portraitiste. Je n'ai ni le talent ni le tempérament d'une journaliste. » Elle réfléchit un instant, puis se lance dans une grande théorie : « Je pense que l'objectivité universelle n'existe pas. Elle est même dangereuse idéologiquement. Je poursuis la subjectivité désintéressée. » Elle me précise d'ailleurs qu'elle n'a jamais eu de carte de presse.

Rien analyser, tout ressentir

Après l'élection de Nicolas Sarkozy, Gaël Tchakaloff change de voie et devient conseillère de Rachida Dati, une ministre de la justice qui lui ressemble, tout feu tout flamme. L'expérience vire pourtant au cauchemar : « J'avais une image fantasmatique de la politique auparavant. En découvrant la manière dont Rachida exerçait le pouvoir, j'en ai été malade physiquement. » Un matin, sans prévenir, elle démissionne avec fracas, passant tous ses dossiers dans la broyeuse à papier.

« Vous ne rêviez donc pas de faire carrière dans la politique ?

– Je suis beaucoup trop libre pour faire de la politique. Jamais je ne pourrais renoncer à ma liberté ! »

Pour autant, Gaël Tchakaloff n'en finit pas d'être fascinée par le pouvoir. Par l'intermédiaire de Virginie Calmels, patronne d'Endemol France devenue première adjointe au maire de Bordeaux, elle fait la connaissance d'Alain Juppé, qui se prépare alors à la primaire de la droite et que tout le monde imagine déjà président – lui le premier. C'est la rencontre du feu et de la glace. Juppé le pudique, le taiseux, accepte d'être suivi, nuit et jour, par cette « journaliste » que son entourage qualifie de « personnalité à tiroirs et à débordements ». Gaël Tchakaloff se faufile dans sa vie comme une petite souris durant dix-huit mois. Ce qui devait être au départ ↠

↠ une enquête sur la fabrique d'un présidentiable se transforme finalement en un récit intime dans lequel la narratrice, personnage à part entière, s'amourache soudain de son sujet. Ce premier livre, elle le titre *Lapins et Merveilles* (Flammarion, 2016) car comme l'Alice de Lewis Caroll, Gaël Tchakaloff a l'impression d'être passée de l'autre côté du miroir. Dès la parution, la grande presse fustige ses méthodes peu conventionnelles, quand d'autres applaudissent ce travail qui ringardise la littérature politique d'antan. « Comme elle n'est pas journaliste, elle a plus de recul sur ce qu'elle observe, elle a un regard nouveau », admet Gaspard Gantzer, ancien conseiller chargé de la communication de François Hollande, qui l'a souvent côtoyée.

Dès l'année suivante, Gaël Tchakaloff signe un deuxième ouvrage du même acabit, *Divine Comédie* (Flammarion, 2017), dans lequel elle retrace de l'intérieur la frénétique course à l'Élysée. Là encore, elle détonne dans la masse des commentateurs et des éditorialistes : elle livre un « récit-enquête » baroque, foutraque, jamais sérieux, afin de « conserver la légèreté, tenir la campagne dans le tambour d'une machine à laver », écrit-elle. Gaël Tchakaloff n'analyse rien, mais ressent tout. Elle se moque d'ailleurs des clivages, ne fait aucune différence entre les partis : un jour, son cœur balance à gauche, voire à l'extrême gauche, le lendemain, il penche à droite, et même à l'extrême droite. Elle « traverse la vie politique comme la vie amoureuse », selon ses propres mots, appelant chaque candidat par son petit nom, comme si elle faisait la liste de ses amants. Elle roucoule avec Jean-Luc (Mélenchon), fait les yeux doux à Bruno (Le Maire), délaisse Benoît (Hamon)... « J'avais une image de séductrice et je m'en amusais dans l'écriture, m'explique-t-elle. C'était une manière de transgresser les codes. J'entendais tellement dire que lorsque l'on suit un homme politique, il faut être objectif, il faut s'asseoir au dixième rang de ses meetings, il faut porter un tailleur-pantalon, il faut... J'ai voulu bousculer tout cela. » Son sourire se fait d'un coup plus enjôleur : « Et comme les politiques sont toujours dans l'hyperséduction, avec l'électorat mais aussi avec les médias, j'ai joué sur leur propre terrain, j'ai inversé les rôles pour les prendre à leur propre piège. »

Dans cette *Divine Comédie* surgit aussi pour la première fois Emmanuel Macron. « Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous », clame-t-elle à ce jeune loup, alors qu'elle se pelotonne tout contre lui : « Nos têtes se touchent quasiment [...]. Ses billes bleues plongées dans les miennes. » Cette scène ne manque pas de faire jaser. Dans son émission sur Paris Première, Éric Zemmour (encore lui) ne mâche pas ses mots face à l'écrivaine :
« Vous êtes absolument tout ce que je déteste. Croyez-moi : les politiques, je les connais mieux que vous, mais moi je ne couche pas avec.
– J'adore quand vous êtes comme ça ! Continuez ! Tout ce que vous me dites me fait très plaisir. J'aurais été déçue que vous soyez devenu moins phallocrate », lui rétorque-t-elle, avec son habituel franc-parler.

« Fais pas ta Tchakaloff »

Elle l'assure aujourd'hui : « La séduction, c'est fini », comme si elle s'était repentie. « La mort de ma mère avait déclenché chez moi une frénésie de vie absolue. Frénésie qui se traduisait par un excès de travail, excès de sorties, excès de séduction. J'étais devenue usante. » Elle a donc suivi une psychothérapie et a écrit un troisième livre, un roman autobiographique, qui l'a aidée à tout coucher sur le papier.

« Les politiques sont toujours dans l'hyperséduction. J'ai joué sur leur propre terrain. J'ai inversé les rôles pour les prendre à leur propre piège. »

GAËL TCHAKALOFF

Dans *Vacarme* (Flammarion, 2019), elle raconte comment Gaël avait fini par dévorer Lucile au point que même ses plus proches amis ne la reconnaissaient plus. « Arrête de faire ta Tchakaloff », la tançaient-ils dès qu'elle se montrait trop snob. « Brigitte Macron a lu *Vacarme,* me révèle-t-elle fièrement.
– Et qu'en avait-elle pensé ? »
Elle se tait pudiquement.

Bien qu'assagie, elle n'a pas pour autant abandonné son aréopage germanopratin. Elle tient toujours salon dans son appartement du VII^e^ arrondissement, reçoit des gens de lettres, des politiques, le show-business, dont Laurent Ruquier et ses « Grosse Têtes » qu'elle a elle-même rejoints en 2018. Et puis surtout, elle continue de passer de nombreuses soirées à l'Élysée.

Un jour, elle raconte son amitié avec le couple présidentiel à son éditrice, Anna Pavlowitch, dirigeante de Flammarion, qui, flairant le best-seller, la pousse à en écrire un livre. Tchakaloff hésite d'abord, puis effleure le sujet avec Brigitte Macron qui feint de ne pas comprendre. Un soir de septembre 2019, alors qu'elle se trouve dans le bureau du directeur de cabinet, Pierre-Olivier Costa, elle lui pose frontalement la question : « Il faut voir avec Emmanuel », suggère en retour Brigitte. L'intrépide envoie immédiatement un texto au président, pour obtenir son approbation. Le verdict ne tombe que trois semaines plus tard, par la voix de Bruno Roger-Petit. Le « conseiller mémoire » du chef de l'État clôt la requête en cinq mots : « Le président ne veut pas. »

La déception passée, Gaël Tchakaloff décide tout de même d'aller jusqu'au bout. C'est compter sans l'entourage élyséen qui lui met des bâtons dans les roues, refusant automatiquement toutes ses demandes d'accréditation pour suivre Emmanuel Macron sur le terrain. Ne se décourageant pas, elle ruse, vole des cartons d'invitation pour assister à des événements officiels auxquels elle est *persona non grata,* et surtout, continue d'être omniprésente à l'Élysée, dont Brigitte Macron ne lui a pas fermé les portes. « On parlait de tout ensemble, mais jamais du livre. C'était un peu un tabou. Elle m'avait d'ailleurs dit qu'elle ne le lirait pas. Certainement une manière de me laisser libre. » Entre les deux femmes, un code tacite s'instaure : quand l'écrivaine saisit son stylo et son carnet, leur conversation peut être retranscrite dans l'ouvrage. « Mais même quand

GETTY IMAGES ; AFP

elle ne note pas ou qu'elle n'enregistre pas, on sait qu'il y a toujours un petit risque à voir Gaël Tchakaloff », s'amuse Gaspard Gantzer, qui a eu la surprise d'avoir un chapitre dédié dans *Tant qu'on est tous les deux* dans lequel il est dépeint comme un beau parleur.

Après de longs mois à essuyer les refus, Gaël Tchakaloff menace les équipes du président de révéler dans la presse qu'elle a été mise au ban de tous les déplacements. Un chantage pas très éthique mais qui finit par porter ses fruits. Comme lors de la campagne présidentielle, elle est de nouveau l'ombre d'Emmanuel Macron, mais, cette fois, ce dernier l'ignore, fait comme s'il ne la voyait pas, même quand elle est littéralement à ses pieds. L'écrivaine en est tellement vexée qu'elle éclate en sanglots sur le divan de sa psy : « Pourquoi me fait-il subir ça ? se lamente-t-elle.

– Vous ne croyez pas que ce que vous faites, contre son gré, est aussi violent pour lui ? » la mouche la thérapeute. D'autant plus que, comme à son habitude, Gaël Tchakaloff s'immisce dans la vie privée : elle s'aventure à Amiens pour remonter aux origines de la romance des Macron, elle interviewe Françoise Noguès, la si discrète mère du président, et elle passe son temps sur la messagerie Telegram à espionner l'activité des conseillers élyséens, afin de « s'imprégner de leur quotidien ». Des méthodes d'investigation qui font sa marque de fabrique. « Là, vous me prenez pour une folle ? » me lance-t-elle dans un rire franc.

Tentée par Poutine

Si ni le président ni son épouse n'ont réagi à la sortie de *Tant qu'on est tous les deux,* la riposte est venue d'Alexis Kohler, le secrétaire général de l'Élysée, qui a jugé cette surexposition de l'intimité du couple présidentiel du plus mauvais goût. Il a ainsi reproché au conseiller en communication, Clément Léonarduzzi, d'avoir autorisé l'écrivaine à suivre Emmanuel Macron entre l'automne 2020 et le printemps 2021, et aurait même tenté de le faire congédier. « Alexis Kohler ? Je ne suis pas son genre de beauté », s'amuse Gaël Tchakaloff, balayant encore la polémique d'un revers de main.

Peu importe le courroux de ce haut fonctionnaire, le principal pour elle est de ne pas avoir perdu la confiance de son amie Brigitte, qui continue de tout lui confier, comme si de rien n'était. Et puis, toute cette presse, qui l'a souvent critiquée, parle de nouveau d'elle, relayant bonnes feuilles et anecdotes pêchées dans son livre. Elle a même été encensée par les médias internationaux, du *Times* au *Telegraph,* attisant la jalousie de journalistes parisiens qui ne comprennent pas pourquoi Tchakaloff a un accès si privilégié à Jupiter.

Quel est son prochain projet ? Un second tome de sa *Divine Comédie* sur la présidentielle de 2022 ? « Je déteste faire deux fois la même chose. Désormais, sur le terrain politique, seul Poutine m'aurait tenté, ou Obama s'il avait encore été président… » Me voyant interrogateur, elle reprend : « J'ai un autre projet : j'aimerais partir en immersion chez les Inuits. » Y emmènera-t-elle Brigitte ? □

DES CONFIDENTS QUI RÉPÈTENT TOUT

Astrologue, chauffeur ou tout simplement journaliste, ils ont recueilli les confessions de nos présidents, avec à chaque fois l'idée d'en faire un best-seller…

CATHERINE NAY
Depuis les années 1970, la chroniqueuse politique est une habituée des palais de la République mais distille, dans les médias ou dans des livres, tout ce qu'elle y entend. Son premier ouvrage, *La Double Méprise* (Grasset, 1980), sur la relation conflictuelle entre Jacques Chirac et Valéry Giscard d'Estaing, n'avait pas vraiment plu aux deux protagonistes, chacun la tenant pour une personne de confiance.

ÉLIZABETH TEISSIER
La plus célèbre astrologue du PAF avait ses entrées à l'Élysée sous le règne de François Mitterrand. Elle lui tirait les cartes, le conseillant même, selon ses dires, sur des sujets aussi variés que le traité de Maastricht ou la nomination d'Édith Cresson à Matignon. Si toutes leurs entrevues devaient rester confidentielles, elle a fini par publier *Sous le signe de Mitterrand* (Édition N° 1) en 1997.

JEAN-CLAUDE LAUMOND
Le chauffeur attitré de Jacques Chirac, qui l'a conduit du ministère de l'agriculture à l'Élysée en passant par la mairie de Paris, a été le témoin privilégié de l'ascension de son patron, mais aussi le confident de sa vie sentimentale agitée. Tous ces secrets, il les aurait gardés pour lui s'il n'avait pas été congédié du jour au lendemain. Pour se venger, il a tout balancé dans *Vingt-cinq ans avec lui* (Ramsay, 2001).

FRANZ-OLIVIER GIESBERT
L'éditorialiste star, longtemps patron du *Point,* a eu des accointances avec tous les présidents de la République, qui se sont souvent mordu les doigts de lui avoir trop parlé. Dans *La Tragédie du président* (Flammarion, 2006) il a ainsi relaté toutes ses conversations privées avec Jacques Chirac durant des années. Ce qui a mis un terme définitif à leur belle amitié.

GÉRARD DAVET ET FABRICE LHOMME
Trop volubile avec les journalistes, François Hollande a cru bon de se confier – plusieurs fois par semaine, et durant quatre ans – aux deux enquêteurs vedettes du *Monde,* Fabrice Lhomme et Gérard Davet, persuadé que le fruit de leurs échanges ferait remonter sa cote de popularité… Résultat : après la parution d'*Un président ne devrait pas dire ça* (Stock, 2016), il a renoncé à se représenter…

ERS
ES

THIS IS *ENGLAND*

De nombreux photographes britanniques ont parcouru leur pays pour en tenir la chronique en images avec plus ou moins de cruauté. Jamie Hawkesworth a pris un parti différent: celui d'aimer ce qu'il voit. Il vient de publier *The British Isles, 2007-2020*. Par Rémy Pasquier.

Dans les années 1980, Martin Parr a sillonné l'Angleterre thatchérienne et en a tiré un portrait acide, cruel, voire moqueur, entre fascination et répulsion. Une génération plus tard, Jamie Hawkesworth est parti pratiquement du même point : prendre le train au hasard à la gare d'Euston ou de King's Cross à Londres et s'arrêter au petit bonheur, sans calcul, dans une ville inconnue, se laisser surprendre par des visages et des paysages. Mais le résultat est radicalement différent : ici, les portraits sont nuancés et empathiques, le regard digne, le cadrage et la lumière généreux. Pas d'atmosphères angoissantes, de rictus déformés. Toutes montrent une immense affection pour les sujets photographiés, écoliers, ouvriers, commerciaux, prêtres, captés treize ans durant, entre 2007 et 2020, au fil d'une chronique de la vie du Royaume-Uni qui pourtant a connu les cures d'austérité, les crises à répétition, les tensions sociales et même un Brexit. Les images de Jamie Hawkesworth montrent un pays dans toute sa diversité, presque joyeux, accueillant, loin du repli nationaliste.

Il faut croire que c'est son expérience de photographe de mode (pour Alexander McQueen, Loewe, JW Anderson, *Vogue* Royaume-Uni...) qui joue ici, habitué qu'il est à flatter et à mettre à l'aise les mannequins : une fois passé à la photographie documentaire, il approche patiemment ses sujets, les baigne d'une lumière douce, enveloppante, caressante, presque ouatée. Il sait surtout mettre leur style en avant, sans commentaire, laisser ce qu'il faut dans l'ombre et promouvoir l'aimable en tout un chacun. Hawkesworth est un photographe plein de sollicitude et, parfois, ça fait tout simplement du bien. □

The British Isles, 2007-2020
de Jamie Hawkesworth (Mack Books, 2021).

JAMIE HAWKESWORTH/MACK BOOKS

BIBLIOGRAPHIE

Preston Bus Station **(Dashwood, 2017).**
On Keeping a Notebook **(Gould, 2019).**
The British Isles, 2007-2020 **(Mack, 2021).**

JAMIE HAWKESWORTH/MACK BOOKS

JAMIE HAWKESWORTH/MACK BOOKS

OBSESSION

JOSÉPHINE

Ils peuvent vous dire exactement ce qu'elle a bu le jour de sa mort, remonter le fil de ses amours ou débattre sans fin de sa ceinture de bananes. Aurélie Jacques s'est plongée dans le monde merveilleux des fondus de Joséphine Baker, encore tout émus à l'idée de la voir entrer au Panthéon le 30 novembre.

AUX GRANDES FEMMES, LA PATRIE RECONNAISSANTE

En 1928 au théâtre de l'Ouest à Berlin. Page de droite : 1. Pectoral et robe piquée de pierres. 2. Affiche du spectacle au théâtre des Champs-Élysées en 1925. 3. Poupée à l'effigie de Joséphine Baker présentée lors de l'exposition « Le modèle noir » au musée d'Orsay. 4. Tenue exposée au Centre national du costume de scène à Moulins (Allier). 5, 6 et 8. Robes, ceintures de bananes et portraits au château des Milandes à Castelnau-la-Chapelle (Dordogne). 7. Présentoir pour la gomina Bakerfix, 1927.

GAB ARCHIVES/GETTY IMAGES ; THIERRY ZOCCOLAN / AFP ; FRANÇOIS GUILLOT / AFP ; COLLECTION JOSÉPHINE BAKER, NATHALIE ELMALEH ET LAURENT TEBOUL

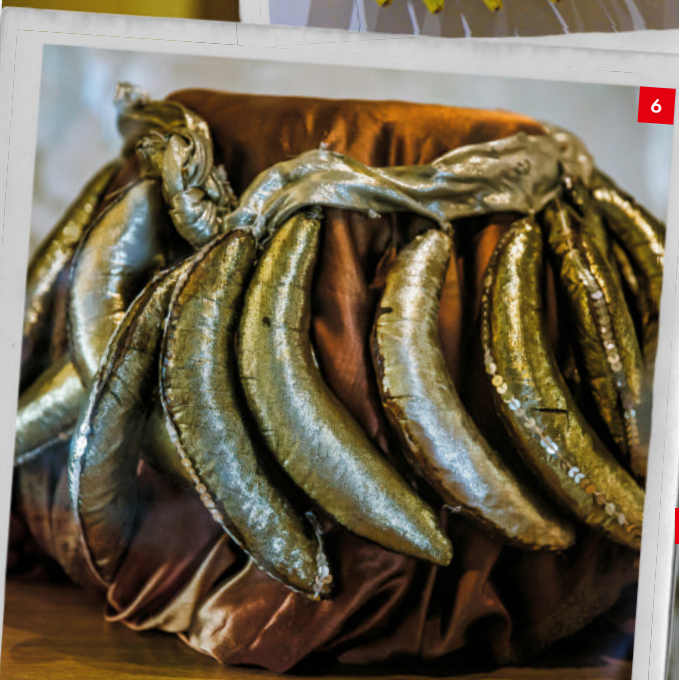
1

2

3

4

5



6

7

8

Dès l'annonce de la nouvelle, ils se sont écrits, fous de joie : Joséphine Baker au Panthéon, c'était inespéré ! La meneuse de revue d'origine américaine, qui passa une grande partie de sa vie à Paris puis en Dordogne, allait donc entrer dans la prestigieuse nécropole, après Victor Hugo, Marie Curie ou Jean Moulin. L'Élysée l'a même proclamée « incarnation de l'esprit français » dans son communiqué. « Lorsque nous avons commencé notre collection, nous étions loin d'imaginer une telle reconnaissance », me confient les galeristes Laurent Teboul et Nathalie Elmaleh, toujours émus.

C'était en 1997, la vedette des années folles n'intéressait plus grand monde. Vingt-quatre plus tard, le duo peut se targuer d'avoir rassemblé près de 3 500 pièces autour d'elle : des bijoux, des affiches originales, des photos, des dessins, une robe signée Jean Patou ou encore des manuscrits comme celui du discours qu'elle prononça contre la ségrégation raciale le 20 mai 1951 à Harlem, après avoir fendu la foule debout dans une voiture décapotable, à la manière d'un chef d'État.

Quel monde étrange que celui des collectionneurs ! On est obsédé durant des mois par un vêtement, une lettre ; on compulse les biographies ; on se perd en d'infinies enquêtes. Il faut les voir, ces passionnés, se pencher sur un cliché pour en donner la date au mois près. Joséphine Baker, seins nus, ceinturée d'un pagne ? Octobre 1925, pas de doute : elle triomphait alors dans la *Revue nègre,* un spectacle entièrement composé de danseurs noirs. Un portrait avec la fameuse ceinture de bananes et c'est une autre date qui s'impose : 1926, les Folies Bergère. Leur future idole était alors la coqueluche du Tout-Paris, sur le point d'ouvrir un cabaret à son nom dans le quartier de Pigalle. « C'était d'abord un restaurant », tient à préciser Laurent Teboul, encore étonné de sa découverte. Il a même retrouvé la carte : « Soupe à l'oignon, hamburger et poulet au Coca-Cola... »

Restaurant Chez Joséphine, 1926. Robe Jean Patou.

BETTMANN ARCHIVE ; MURRAY KORMAN NEW YORK ; COLLECTION JOSÉPHIEN BAKER. NATHALIE ELMALEH ET LAURENT TEBOUL

Contre-espionnage et produits dérivés

Comment naît une passion ? Au départ, Nathalie Elmaleh et Laurent Teboul ont été sollicités par le musée Grévin pour préparer une scénographie autour de Joséphine Baker au château des Milandes, l'imposante demeure Renaissance qu'elle avait acquise en Dordogne en 1947 avant

Un collectionneur a retrouvé LA CARTE du cabaret de Joséphine Baker à Pigalle : « Soupe à l'oignon, hamburger et POULET AU COCA-COLA... »

d'en être expulsée, vingt ans plus tard, criblée de dettes. Ils écument alors les bibliothèques, plongent dans les archives de l'Agence France-Presse, les fonds photographiques... La pêche est maigre. Toujours les mêmes références : la ceinture de bananes, la chanson *J'ai deux amours* et l'histoire de ses douze enfants adoptifs.

Cette indigence les révolte, comme si la vie de cette artiste aux multiples facettes pouvait se réduire à un numéro de music-hall. N'était-elle pas aussi une icône de la mode, habillée par les plus grands couturiers de son temps ? La muse d'Alexander Calder, de Constantin Brâncusi ou de Jean Cocteau ? Une patriote engagée dans la résistance ? Une militante des droits civiques aux États-Unis ? À l'occasion d'une tournée dans l'Amérique encore raciste des années 1950, elle fut l'une des premières chanteuses à exiger de se produire devant un public mixte. En 1963, elle était la seule femme à s'exprimer lors de la marche sur Washington où Martin Luther King lança à la tribune son vibrant *« I have a dream »*.

Le tandem rachète tout ce qui se présente aux enchères, auprès d'antiquaires et dans les « foires aux vieux papiers », ces brocantes de photos, manuscrits et autres documents anciens. Lui est un collectionneur dans l'âme. Son père, déjà, compilait les autographes de célébrités. Rien ne l'émeut plus que ses lettres manuscrites de Victor Hugo ou de François Ier. Il peut patienter des années pour convaincre un collectionneur de lui céder une relique, comme cette photo dédicacée de Joséphine Baker en 1926.

Le voilà qui se lève. Il se dirige vers la réserve de sa galerie, en rapporte un classeur contenant ses dernières emplettes. « Rien que là, vous avez deux cents pièces », lance-t-il dans un sourire. Ses petits yeux noirs se plissent. Pas d'orgueil mais un plaisir manifeste à contempler ses raretés. Il ne les prend pas dans les mains de crainte d'endommager le papier. Le dossier contient des photos originales de l'artiste à tous les âges. Joséphine en barboteuse : née à Saint-Louis, dans le Missouri, elle gagnera bientôt sa vie en faisant le ménage chez des Blancs. Joséphine à 16 ans, le visage encadré d'un carré court : elle s'est déjà mariée deux fois et fait partie des *girls* de Broadway, ces danseuses placées au fond de la scène pour servir de faire-valoir à la vedette. Joséphine à 19 ans, en socquettes sur le toit-terrasse du théâtre des Champs-Élysées : ses mimiques clownesques feront bientôt le sel de ses danses sensuelles et frénétiques. À 22 ans, déjà star internationale : au terme d'une tournée en Amérique latine, elle dîne avec l'architecte Le Corbusier, qui deviendra son amant, après l'écrivain Georges Simenon et tant d'autres.

En 1951 au Strand Theater à Broadway.

Les deux galeristes possèdent bien d'autres pièces mais elles sont entreposées à l'écart des regards, dans des conditions de conservation proches de celles d'un musée. Il faut les entretenir avec soin, en particulier cette poupée de chiffons à l'effigie de l'artiste présentée au musée d'Orsay en 2019, lors de la fameuse exposition « Le modèle noir, de Géricault à Matisse ». Dès 1926, son imprésario sicilien et amant d'alors, l'ambitieux Pepito Abatino avait créé des produits dérivés pour développer l'image de sa vedette, au point de lancer une gamme de cosmétiques : la crème Bakerskin pour brunir sa peau, la gomina Bakerfix, l'huile solaire Baker-oil...

Où est la ceinture de bananes ?

Le puzzle de Laurent Teboul et de Nathalie Elmaleh n'est cependant pas complet. La période de la guerre y est peu représentée, alors que Joséphine Baker s'est mise au service du contre-espionnage dès 1939. Elle servait de couverture au commandant Jacques Abtey, qu'elle présentait comme son assistant. Ensemble, ils ont traversé les frontières pour transmettre des informations stratégiques, avec des plans esquissés à l'encre sympathique sur des partitions musicales. « Nous avons des laissez-passer attestant de ces missions », précisent les deux collectionneurs.

Il leur manque surtout ce qu'ils appellent « le graal » : la ceinture de bananes. Joséphine Baker ↠

↠ incarnait le miroir vivant des fantasmes d'une France coloniale, dont elle se jouait avec érotisme. Elle a porté plusieurs ceintures, toutes différentes. Les deux galeristes en ont bien eu quelques-unes entre les mains mais il s'agissait de faux, m'expliquent-ils. Elles avaient été confectionnées à l'aide de tissus qui n'existaient pas dans les années 1920. L'une d'entre elles était même rembourrée à la mousse expansée. « Beaucoup de copies circulent », soupire Laurent Teboul, rappelant que de nombreuses danseuses se sont grimées en Joséphine Baker à partir de 1926, imitant ses danses et sa tenue. Mais aucune des ceintures originales n'aurait été retrouvée.

Sur ce point, Emmanuel Bonini, biographe de l'artiste et ancien admirateur éperdu, n'est pas d'accord. Il affirme en avoir détenu une mais ça ne l'a pas chamboulé plus que cela. De son idole, il connaît tout : ce qu'elle a bu quelques heures avant de mourir (« un jus de pamplemousse »), son goût de la démesure, et même le nombre de bidets qu'un jour de folie elle acheta au Danemark (« quarante »). « Elle était comme ça, Joséphine ! » répète-t-il pour ponctuer chaque anecdote. Sa passion remonte à l'année de ses 10 ans. C'était en 1975 ; Daniel Gilbert retransmettait à la télévision les adieux de Joséphine Baker à Bobino, le corps gainé dans d'incroyables combinaisons et des robes à manchons froufroutants. « Elle m'a ensorcelé », raconte-t-il. Quelques jours après la retransmission, stupeur : à 68 ans, elle succombait à une hémorragie cérébrale. « Je la découvrais et soudain elle m'échappait », dit-il.

Le petit Emmanuel se jette alors dans une quête compulsive. Il découpe les articles, compile les disques, mentionne « Joséphine » à tout-va et, la majorité venue, hante bouquinistes, puces, salles de ventes et salons du vieux papier. En France ou à l'étranger, grâce à son métier de steward, il cherche à rencontrer quiconque a fréquenté l'artiste, côtoie l'ancienne habilleuse, celui qui dirigeait les Folies Bergère ou encore l'épouse de l'officier du service de contre-espionnage. En Italie, il retrouve la famille de Pepito Abatino, sympathise avec la nièce de l'imprésario, Lelia, très proche de Joséphine Baker à la fin de sa vie.

De fil en aiguille, il constitue une petite collection. Entre des portraits réalisés à la sanguine la représentant sur scène en 1930 à Berlin et un panneau géant de la revue « Mes amours » en 1959 à l'Olympia, Emmanuel Bonini se dit le plus heureux des hommes. « J'en avais recouvert tous les murs de mon appartement. » Il récupère des ordres de mission du général de l'armée de l'air, René Bouscat, ainsi que l'ensemble des archives du commandant Jacques Abtey.

Lors de la fameuse « bataille de Versailles » en 1973, qui a vu s'affronter les couturiers français et américains.

DANIEL SIMON/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES ; FOX PHOTOS/GETTY IMAGES

En haute couture sur scène

Assiettes en porcelaine, serviettes en papier à l'effigie de l'idole... il amasse aussi toutes sortes de produits dérivés vendus jadis aux Milandes. Ou plus exactement, au parc d'attractions construit en contrebas du château. Peu s'en souviennent mais en 1949, Joséphine Baker s'était lancée dans un ambitieux projet, sorte de club Med avant l'heure, avec guinguette, piscine en forme de J, music-hall, terrain de tennis, aire de jeux pour enfants, un mini-zoo et même un musée, le « Jorama », retraçant sa vie.

Au fil des années, Emmanuel Bonini finit cependant par étouffer sous le poids des reliques. « Dévoré par la passion », selon ses propres mots, il décide de tout disperser. « Je préfère à présent mettre mon énergie dans les mots », assure-t-il. Sa biographie, *La Véritable Joséphine Baker*, vient d'être rééditée aux éditions Pygmalion. Des pièces ont été cédées au Phono Museum, le musée parisien du son, d'autres à des collectionneurs privés, une cinquantaine a fait l'objet d'une vente aux enchères chez Ader en 2015.

Parmi les tenues dispersées figurait une ceinture de bananes. Elle daterait de 1928, année d'une tournée en Amérique latine. « Durant la

À l'intérieur d'une malle oubliée: des médailles de la **RÉSISTANCE**, un uniforme, une tunique en **MOUSSELINE,** une longue **ROBE FOURREAU**...

traversée de l'Atlantique sur le paquebot Monte Verde, une malle s'était perdue, relate le biographe. Elle contenait l'indispensable costume. » Si bien qu'une fois à Buenos Aires, Pepito Abatino en aurait fait confectionner une nouvelle à la hâte, « de bric et de broc ». Lors d'une émission diffusée sur TF1, le commissaire-priseur Pierre Cornette de Saint-Cyr l'avait estimée à 300 euros.

Une ceinture se trouve aujourd'hui au château des Milandes, désormais propriété d'Angélique de Labarre de Saint-Exupéry. Née en face de la dernière propriété de Joséphine Baker, elle est tombée tôt sous le charme de l'artiste. Étudiante en droit, elle se destinait à la viticulture, lorsqu'en 2001, ses parents ont racheté le château, en Dordogne. Toutes sortes de marchands viennent alors toquer à leur porte. En l'espace de six mois, quatre pianos ayant supposément appartenu à la meneuse de revue leur sont proposés. Dans le lot, un seul semble authentique. Un Pleyel, gris doré, « assez rococo ». Angélique reconnaît le vendeur : c'est un ayant droit de l'homme qui a fait expulser Joséphine Baker de son château en 1969...

Elle décline l'offre mais part à la recherche de costumes de scène dans les salles de ventes, pour des prix allant de 800 à 10 000 euros. Sa dernière trouvaille chez Drouot : une robe noire à sequins ornée aux manches de plumes d'autruche. Joséphine Baker la portait en 1975, à Bobino. Les habits d'avant-guerre sont, eux, plus difficiles à dénicher. Parmi la vingtaine de costumes exposés au château, un seul remonte aux années 1930. Une robe-kimono en soie lamé et à décor floral. Elle est signée du créateur égyptien Jean Dessès, alors réputé pour ses créations inspirées de voyages. Joséphine Baker, toujours à l'avant-garde, fut la première artiste à porter de la haute couture sur scène.

Joséphine Baker pour une campagne de joaillerie.

Trésor retrouvé

Ces acquisitions viennent compléter un stock originel prêté par la famille. Au téléphone, Akio Bouillon, l'aîné des douze enfants adoptifs de Joséphine Baker, se montre d'abord hésitant avant de répondre, à regret : « Ma mère représente un idéal, il faut le défendre. Mais si ça ne tenait qu'à moi, je resterais dans l'ombre. » Comme la malle dont il a hérité et qu'il a conservée pendant plus de vingt ans en haut d'une armoire, fermée. Il pensait qu'elle contenait de simples vêtements. En 1997, alors que se montait la fameuse exposition au château des Milandes, Laurent Teboul a insisté pour l'ouvrir. Et là, surprise : des médailles de la résistance, un uniforme des Forces françaises libres et quatorze costumes, dont une superbe tunique en mousseline de soie corail et une longue robe fourreau de velours noir. À la vue du trésor, Akio Bouillon est resté placide : sa mère ne lui parlait jamais de son passé. « Laurent était bien plus ému que moi », s'amuse-t-il. Personne ne peut rivaliser avec la passion d'un collectionneur. □

Cérémonie d'entrée au Panthéon de Joséphine Baker, le 30 novembre 2021. Paris V^e^.

DU CINÉMA COMME THÉRAPIE

Apichatpong Weerasethakul est plus qu'un simple réalisateur : ses œuvres ont des vertus curatives, nous dit Toma Clarac à l'heure où *Memoria* arrive sur les écrans.

Tilda Swinton dans *Memoria*.

KICK THE MACHINE FILMS / BURNING ANNA SANDBES FILMS / MAICHFACTORY PRODUCTIONS / ZDF, ARTE AND PANO - 2021

À Cannes, cet été, la pluie qui tombe comme un rideau sur le générique de fin de *Memoria* a fait sensation. Une partie de la critique y a vu une douche providentielle : initié à quelque magie ancestrale, Apichatpong Weerasethakul aurait fait pleuvoir pour laver le regard des spectateurs, corrompus par deux semaines d'exposition brutale à un flux d'images ininterrompu. Le cadre festivalier, avec tout ce qu'il engendre d'enthousiasme lyrique et de délires laudatifs, peut expliquer en partie le rapport quasi religieux qui se joue entre l'œuvre de Weerasethakul (palme d'or en 2010 pour *Oncle Boonme*) et son public. Mais en partie seulement.

Depuis le début des années 2000, le cinéaste et plasticien thaïlandais réinvente, dans un élan animiste et avec un sens du cadre inouï, les rapports de force entre les hommes et la nature. Ses œuvres bouleversent la conception qu'on se fait du temps et de l'espace, du bruit et du silence, du passé et du présent, de l'ombre et de la lumière. Yin et yang, vie et mort coïncident : ce sont les réincarnations d'*Oncle Boonme,* les soldats plongés dans un mystérieux coma de *Cemetery of Splendour* (2015) ou encore les métamorphoses de *Tropical Malady* (2004)... Et c'est désormais le cas Jessica Holland, l'héroïne de *Memoria,* interprétée par Tilda Swinton. Ce nom était déjà celui d'une femme possédée par un sortilège tribal dans *Vaudou,* un film de Jacques Tourneur (1943), le nom d'une zombie. Or, c'est à la manière un peu grotesque d'une morte-vivante que Swinton marche dans *Memoria,* guidée par un son qu'elle seule entend, une sorte de gros bang métallique dont elle essaiera de percer le mystère au cours d'une enquête qui la mènera des rues de Bogota, en Colombie, jusque dans la jungle. D'où vient ce son ? Pourquoi l'entend-elle au moment où elle manifeste des troubles de mémoire qui lui font dire qu'elle devient folle ? S'agit-il d'une hallucination ou d'un souvenir ? Et est-ce que ça fait une différence ?

La peau, les arbres, les pierres

Cette dernière question est essentielle dans l'œuvre de Weerasethakul tant ses films et ses installations s'épanouissent à la « périphérie de la nuit » (titre de son exposition à Villeurbanne), dans cette phase critique du sommeil où la réalité se confond avec les rêves. Son travail consiste à extraire des limbes cet état d'inconscience proche de la transe pour donner à voir l'intériorité du monde vivant, tâche hautement spirituelle qui produit des miracles. Deux séquences magistrales de *Memoria* se font écho de sa méthode, de sa mission. La première a une qualité documentaire et se déroule en studio : un ingénieur du son nommé Herman recrée le bruit qui hante Jessica en mixant des effets préenregistrés. La seconde ressemble à un conte et se passe dans la jungle, territoire enchanté familier du réalisateur. Au bord d'un ruisseau, un autre Herman écaille du poisson. Ses gestes sont lents, immuables, comme s'il se tenait là depuis la nuit des temps. Rien ne le perturbe, pas même l'irruption d'une femme à la pâleur spectrale qui entend des voix. Et pour cause : il se souvient de tout. Du passé et du futur, de sa naissance et de l'apocalypse. Sans doute attendait-il son arrivée.

Un technicien, un sorcier : l'autoportrait est schizoïde mais reflète assez fidèlement l'aura qui émane aujourd'hui de Weerasethakul. Réalisateur, il utilise la technologie pour imiter la vie ; poète, il est dépositaire d'une partie de la mémoire du monde. Il est comme la peau, les arbres ou les pierres. Et la pluie dans tout ça ? Elle vient avec les nuages, mais contrairement au souvenir qu'on gardait de la projection, elle n'est pas visible à l'écran : seul son bruit nous parvient tandis que les crédits défilent sur fond noir. Les images, on les a rêvées. □

Memoria. Sortie le 17 novembre.

« Periphery of the Night ». IAC de Villeurbanne, jusqu'au 28 novembre.

DÉMASQUER LA PLUME

Abel Quentin, photographié pour *Vanity Fair* à Paris en septembre 2021.

Docteur Abel & Mister Albé

C'est l'histoire d'un brillant avocat qui voulait écrire tranquillement des romans sous pseudonyme entre deux audiences à la cour d'assises. Soudain, le succès l'a rattrapé. Que faire? À quelques jours de l'annonce des prix Goncourt et Renaudot, et alors qu'il défend un accusé du 13-Novembre, il s'est décidé à révéler à Arnaud Viviant sa véritable identité. Photographies Roberto Frankenberg.

Jusqu'à présent, Abel Quentin vivait une double vie et cela ne lui posait aucun problème. Chacune de ses deux personnalités conduisait une existence parallèle et il n'y avait *a priori* aucune raison pour qu'elles se croisent un jour. Et comme Paris est un monde cloisonné, chacun peut y courir dans son couloir sans se préoccuper des autres.

D'un côté, il y a donc Abel Quentin, un écrivain de 35 ans qui publie, en cette rentrée littéraire 2021, son second roman, *Le Voyant d'Étampes,* aux éditions de l'Observatoire. Comme dans son premier, *Sœur* (paru deux ans plus tôt, finaliste du Goncourt des lycéens, mais quand même passé un peu sous les radars de la critique littéraire), il y tisse un récit où les questions d'identités tiennent un rôle primordial : les chiens n'écrivent pas des histoires de chats.

Cette fois, son nouveau roman est très vite repéré par Frédéric Beigbeder qui publie chez le même éditeur que lui. C'est ainsi que *Le Voyant d'Étampes* obtient le prix Maison-Rouge, fondé par l'auteur de *99 Francs* trois ans auparavant avec des copains écrivains et quelques stars qui, comme lui, résident sur la côte basque. Le 26 août 2021, Abel Quentin prend ainsi le train pour Biarritz afin de faire la fête avec Isabelle Carré, Isabelle Huppert, Philippe Djian, boire de la vodka bio Le Philtre que Beigbeder produit avec son frère Charles, et empocher au passage une récompense de 5 000 euros. C'est chouette. Mais de retour à Paris, le lauréat doit appeler tout penaud les organisateurs du prix : il ne peut pas encaisser le chèque. Car Abel Quentin n'est pas son vrai nom.

Mugs et écriture balzacienne

Douze jours plus tard, le 7 septembre, *Le Voyant d'Étampes* se retrouve sur les premières listes des deux principaux littéraires du pays : le Goncourt et le Renaudot. Le lendemain, devant une cour d'assises spéciale, s'ouvre le procès des attentats de Paris 2015, qui ont entraîné la mort de 131 personnes. Quatorze accusés comparaissent physiquement. Ce marathon judiciaire doit durer neuf mois et la presse en parle déjà comme du « procès du siècle ». Dès le premier jour d'audience, l'un des inculpés, Farid Kharkhach, soupçonné d'avoir aidé un logisticien des attentats, fait un malaise. Comme le rapporte *Le Monde,* l'un de ses trois avocats, Me Albéric de Gayardon, dénonce alors les conditions de détention et « les fouilles à nu » subies par son client à son arrivée au palais de justice, en soulignant « son état dépressif ». À ce moment-là, dans des circonstances aussi graves, nul n'imagine que ce jeune pénaliste est également un écrivain goncourable. Mais jusqu'à quand le secret peut-il tenir ?

C'est tranquille, Étampes, le dimanche. Durant le trajet en RER, je me suis demandé qui m'attendrait devant la gare : Abel Quentin ou Albéric de Gayardon ? Le type qui me fait signe sur le parvis ressemble en tout cas à celui que j'ai vu en photo dans *Valeurs actuelles* qui, à la fin du mois août, a consacré pas moins de trois pages au *Voyant d'Étampes,* une « critique épatante de la *cancel culture* » (c'est du moins le sens que l'article lui donnait) qui rendait gaga le magazine de droite extrême. Celui qui m'attend a le même regard intense, les mêmes cheveux en bataille, le même visage poupon mangé par la barbe. Et il est pareillement habillé à la cool que le garçon sur la photo : chemise de bûcheron, jean, Stan Smith très fatiguées, y compris pour un dimanche dans l'Essonne. Un instant, j'essaie d'imaginer mon gars en robe noire d'avocat mais, franchement, ça ne vient pas.

On marche cinq minutes en passant devant Notre-Dame d'Étampes, une église fortifiée du XIIe siècle, considérée comme l'une des plus belles d'Île-de-France, avant d'arriver à une maison à porte cochère nichée près de la place centrale. Je pourrais la décrire avec mes propres mots, mais l'écrivain Abel Quentin m'a précédé. Dans son roman, cette maison est celle où le poète américain et communiste Robert Willow aurait fini sa vie en écrivant de la poésie inspirée par Charles Péguy avant de mourir en 1960 dans un stupide accident de voiture : « Derrière la baie vitrée, raconte l'auteur à la page 56, était encastré un petit jardin de curé, carré de gazon pelé, coincé entre trois murs mangés de salpêtre. À l'est, Notre-Dame-du-Fort hissait une flèche tavelée par les siècles. » Il écrit de façon si réaliste, si balzacienne, que je ne peux que reconnaître aussitôt les lieux. Tout à l'heure, c'est au fond de ce jardin de curé que nous irons nous installer devant deux mugs de café pour parler franc et faire enfin coïncider Abel et Albéric.

BESTIMAGE

TOUS LES AUTRES L'APPELLENT ABEL
Le 25 août 2021, remise du prix Maison-Rouge à Biarritz. Autour d'Abel Quentin, de gauche à droite : Philippe Djian, président du jury, Dominique de Saint Pern, Isabelle Huppert, Claude Nori, Frédéric Beigbeder et Jean Le Gall.

Abel Quentin reçoit un prix littéraire et ***UN CHÈQUE DE 5000 EUROS.*** *Penaud, il rappelle les organisateurs:* ***IL NE PEUT PAS L'ENCAISSER.***

En attendant, je ne sais pas lequel des deux me présente sa compagne, la romancière Claire Berest. Elle est enceinte jusqu'aux yeux, sur le point d'accoucher d'un moment à l'autre des œuvres de son trouble et double compagnon. Elle aussi est présente dans la rentrée littéraire avec un nouveau livre, *Artifices,* un pastiche de roman policier paru chez Stock dont son état ne lui permet évidemment guère d'assurer la promotion. Contrairement à sa sœur, Anne Berest, qui, de son côté, publie *La Carte postale* aux éditions Grasset. Comme *Le Voyant d'Étampes,* le livre d'Anne Berest a été sélectionné par le jury Goncourt sur sa première liste. Quelle histoire ! se dit-on en essayant d'imaginer les réunions de cette famille. Se retrouver en concurrence avec sa belle-sœur pour la plus haute distinction littéraire française génère-t-il des tensions ? « Ça ne pose aucun problème, balaie Abel Quentin. On se lit et on s'apprécie. »

« Ça devient un peu chaud »

En tout cas, malgré son état et la situation, Claire est rayonnante. J'avais quand même noté avant de venir que, dans son roman, le personnage principal – un commissaire méticuleux, solitaire et collectionneur d'orchidées – se prénommait Abel. Avant d'aller marcher comme le lui ont conseillé les médecins et de me laisser seul avec « Albé » comme elle l'appelle, Claire tient à m'expliquer : « Il y a quelques années, j'avais écrit une nouvelle avec ce personnage que j'ai repris pour mon roman. Albé l'avait adorée. Je suis donc à l'origine de la moitié de son nom de plume. » Quant à l'autre, Quentin, j'apprendrai tout à l'heure qu'elle provient du roman d'Antoine Blondin, *Un singe en hiver,* où le personnage de vieil alcoolique interprété dans le film par Jean Gabin s'appelle Albert Quentin.

« Tout ça, c'est la faute du covid ! » me dit Abel dès lors qu'on se retrouve seuls au fond du jardin de curé. « Sans le décalage que la pandémie a imposé au calendrier judiciaire, mon roman ne serait jamais sorti en même temps que l'ouverture du procès. Quand j'ai publié *Sœurs* en 2019, mon pseudonyme ne m'a pas trop posé de problème. Enfin si, quand même une fois... Je devais aller à Toulouse pour parler de mon roman devant des lycéens et j'ai bien failli rater l'avion parce que l'organisation du Goncourt avait pris mon billet au nom d'Abel Quentin. » Le souvenir l'a amusé un instant puis son visage se fait grave. « Maintenant, avec le procès, ça devient un peu chaud. Des journalistes ont commencé à m'appeler, toujours en quête d'un nouvel angle. Jusqu'ici, je n'avais pas donné suite. L'autre jour, un photographe a aussi voulu me faire poser ↠

*« Compliqué de mêler la **PROMOTION** de **MON PETIT BOUQUIN** avec un **PROCÈS** qui charrie **TANT DE DOULEUR**. C'est pour ça que j'ai décidé de te parler. »*

ABEL QUENTIN

en robe d'avocat avec mon livre. » Cela l'a foutu en rogne. « Compliqué de mêler la promotion de mon petit bouquin avec un procès hors norme, qui charrie tant de douleur. D'un autre côté, je n'ai rien à cacher. Je suis avocat, et je fais mon travail sur les bancs de la défense. C'est pour ça que j'ai décidé de te parler. »

Sauf que, lorsque je lui demande de me raconter ses origines familiales, Abel/Albéric se montre assez peu loquace. Devant ses réticences, je me dis *in petto* que s'il a choisi un nom d'emprunt pour écrire, c'est peut-être aussi afin de prendre ses distances avec ses racines. Voici ce qu'il consent à m'en dire : « Je suis né à Lyon en 1985 dans une famille catholique très soudée, avec des parents très aimants. J'étais aux scouts unitaires de France. Pas vraiment l'univers de mon personnage, ancien des cercles mitterrandiens. Dans la mythologie de mon milieu, j'avais toujours entendu parler de François Mitterrand comme d'un prince du mal. Plus tard, j'ai été fasciné par ce personnage. » Chez les scouts, il aura au moins appris un art des nœuds qui lui sert aujourd'hui pour ligoter ses intrigues romanesques, celle du *Voyant d'Étampes,* prévenons les lecteurs indolents, ménageant des surprises jusqu'à la dernière page. « À 15 ans, je me passionne pour les livres politiques. Je dévore tout. Aussi bien *Chirac, l'homme qui ne s'aimait pas* d'Éric Zemmour [Balland, 2002] que les *Verbatim* de Jacques Attali à propos de Mitterrand [Fayard, 1993 à 1995], ou les bouquins de Max Gallo et d'Alain Peyrefitte sur De Gaulle. »

C'est donc tout naturellement qu'Albéric intègre Sciences Po après son bac. Il ne sait pas encore trop ce qu'il veut faire. La lecture de *99 Francs* de Beigbeder lui donne durant six mois l'envie de devenir publicitaire. Puis celle d'*American Psycho* de Brett Easton Ellis d'être avocat d'affaires, de se faire « un max de thunes » comme le personnage de Marc dans son roman. « Je commence aussi à écrire dans le cadre d'un concours de nouvelles à Sciences Po, poursuit-il. L'histoire d'un chef du protocole à l'Élysée qui devient dingue et finit par se suicider sur le perron du palais présidentiel. »

Avocat sans cabinet fixe

Finalement, Albéric va opter pour le droit pénal. Et le voici bientôt stagiaire de la célèbre avocate Isabelle Coutant-Peyre, elle aussi née dans une famille de la bourgeoisie catholique. Elle a longtemps été l'associée de Jacques Vergès avec lequel elle défendra le terroriste Carlos avant de l'épouser en prison en 2001. « C'est une femme très libre, une provocatrice née, d'une grande gentillesse et très fidèle en amitié », m'explique Albéric. Dans le jardin, à côté de nous, deux enfants jouent : la fille de Claire et le fils de la comédienne Audrey Vernon. Décidément, c'est devenu d'un chic, Étampes ! « C'est avec Isabelle Coutant-Peyre que j'ai fait mon premier procès, continue-t-il. Nous défendions une militante lesbienne, grande lectrice de Jean Genet, accusée d'avoir harcelé son psychiatre, par ailleurs spécialiste des tueurs en série. Lui était défendu par Georges Kiejman. Et c'est là où j'ai vu ce qu'était une plaidoirie, cet exercice en chute libre avec une notion de performance. » Albéric de Gayardon deviendra successivement le collaborateur de deux ténors du barreau, M[es] Jean-Marc Fédida et Thibault de Montbrial, avant de claquer sa démission. « J'étais en roue libre à l'époque, explique l'intéressé. Quand je me suis retrouvé sans patron, je buvais pas mal, je n'avais pas d'appart', je dormais chez des copains. Je me suis installé à mon compte, mais je n'avais même pas de cabinet : je recevais mes clients au café en prétendant qu'il était en travaux. »

Ce qui va remettre d'équerre notre homme est, en 2014, la conférence des avocats du barreau de Paris, ce concours d'éloquence qui, chaque année, distingue douze jeunes pénalistes. Un véritable tremplin pour eux puisque, durant un an, ils seront avocats commis d'office dans des procédures criminelles. « Et cette année-là, en 2014, il y a eu beaucoup d'affaires de terrorisme, raconte Albéric. J'ai défendu des jeunes qui partaient faire le djihad en Syrie, mais aussi une jeune Kurde du PKK. »

À l'époque, l'envie d'écrire le tiraille toujours. « C'est durant cette période que j'ai commencé ce qui deviendra *Sœur.* » Une histoire de Française musulmane largement inspirée par les dossiers qu'il avait eu à plaider en tant que commis d'office. « J'en ai perdu une première version en oubliant mon ordinateur dans un taxi, puis une deuxième sur une clé USB dans un cambriolage de mon appartement. J'étais découragé mais Claire, que je venais de rencontrer, m'a poussé à me remettre au travail. »

C'est en lisant un article sur la maison de l'écrivain noir américain James Baldwin à Saint-Paul-de-Vence qu'Abel Quentin va avoir l'idée de son second livre. « Pendant le confinement, se rappelle-t-il, j'étais en train d'écrire un roman de

ROBERTO FRANKENBERG

EFFET DE MANCHE
Sur sa robe de pénaliste, brodé au fil doré : « Me Albéric de Guyardon ».

science-fiction, un genre que j'adore, mais je n'y arrivais pas. J'ai lu l'article du *Monde* et l'idée a commencé de germer. J'étais tellement excité que je réveillais parfois Claire à 3 heures du matin pour lui parler du plan de mon livre... » Notons au passage que deux des romans qui dominent nettement cette rentrée littéraire 2021, à savoir *La Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr (éd. Philippe Rey/Jimsaan) et *Le Voyant d'Étampes* d'Abel Quentin sont tous deux des biographies imaginaires d'écrivains noirs : un « Rimbaud nègre » chez Sarr, un Charles Péguy afro-américain chez Quentin.

À sa sortie en août *Le Voyant d'Étampes* est immédiatement salué par la presse de droite, tandis que celle de gauche préfère, elle, s'épancher sur celui de Mohammed Mbougar Sarr. Après *Valeurs actuelles,* on l'a dit, l'académicien Michel Zink salue dans *Le Point* un roman « amusant, glaçant et instructif ». Dans *Le Figaro magazine,* Frédéric Beigbeder s'enflamme : il remercie Abel Quentin de « lui avoir permis de revenir aux fondamentaux du métier de critique littéraire, admirer. » Mais c'est peut-être Louis-Henri de la Rochefoucauld qui, dans *L'Express,* a trouvé les mots les plus justes : « Un livre d'anar de droite ? Pas du tout, et c'est là tout le talent de Quentin : se servir du roman pour mettre en scène les idées les plus variées sans se prononcer lui-même. Cet héritier de Balzac a plus d'un tour dans son sac. » Saluons en tout cas un écrivain qui aura réussi à ressusciter un clivage gauche-droite dans la critique littéraire.

Au moins le Renaudot ?

Pour Abel Quentin, « c'est un roman sur la bêtise, dans la lignée de *Bouvard et Pécuchet,* et aussi une farce ». Il est en train de lire *Don Quichotte* sur le conseil d'amis : « C'est à crever de rire. Des gens me disent que j'ai écrit un livre d'avocat parce que j'y défends mon personnage principal, Jean Roscoff. C'est vrai. Il n'empêche qu'au-delà du mouvement *woke* qui reste très relatif, il y a en ce moment une petite musique d'assignation identitaire que je n'aime pas. Comme si la fameuse question "D'où tu parles ?" qu'on posait socialement dans les années 1970, était revenue aujourd'hui sous une forme ethnique. » Et le romancier, qui a toutes les chances d'obtenir ces jours-ci, comme le murmure le Paris littéraire, sinon le Goncourt, du moins le Renaudot, ce qui à notre humble avis serait amplement mérité, d'ajouter : « Même si j'adore mon métier d'avocat, la liberté qu'il offre et le fait de travailler avec des gens farouchement indépendants, je ne serai pas avocat toute ma vie. » Il lève les yeux de son mug, me regarde, et comme s'il défendait son client devant un juge, il dit : « En revanche, je serai toujours écrivain. » □

Le Voyant d'Étampes d'Abel Quentin (Les éditions de l'Observatoire).

« Au-delà du MOUVEMENT* WOKE, *il y a en ce moment une musique d'ASSIGNATION IDENTITAIRE que je n'aime pas. »

ABEL QUENTIN

TODD HIDO, SÉRIE *HOUSE HUNTING* COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT

Photographies Todd Hido. Texte Rémy Pasquier.

Cinéaste de l'étrange, David Lynch expliquait en 2012 ce que les photographies qu'il aime ont en commun : « Elles semblent toutes raconter une histoire. Ou alors elles sont comme une scène, en attente d'un événement. J'aime les images où il va se passer quelque chose. » On comprend que l'auteur de *Twin Peaks* aime autant le travail de Todd Hido : chacune de ses images semble condenser deux heures de film en un seul instant.

Pour réussir ce petit prodige, le photographe américain joue avec l'imaginaire du spectateur qui construit son propre récit en passant d'une prise de vue à l'autre, derrière l'apparente banalité d'une maison, d'un paysage, d'un lieu qui se révèle d'autant plus complexe qu'on a du mal à s'en détacher. Impossible de ne pas s'interroger sur ce qui se passe avant et après. Impossible de ne pas projeter ses fantasmagories. Car Hido sait mieux que personne dénicher ce qui, dans l'étrangeté d'une pénombre, d'un halo, d'un brouillard qui passe, fera histoire.

Pour sa première monographie, *House Hunting,* il expliquait : « Je photographie des maisons la nuit parce que je m'interroge sur les familles qui y vivent, sur la façon dont elles vivent, et le fait de les prendre en photo m'aide à l'imaginer. » En novembre, le prestigieux éditeur Nazraeli Press réédite *Outskirts,* dans lequel Hido prolonge cette veine narrative. Au même moment, on pourra voir ses tirages présentés par la galerie Les filles du calvaire (au stand C16) lors de Paris Photo. □

Outskirts de Todd Hido (Nazraeli Press)
Paris Photo 2021. Du 11 au 14 novembre au Grand Palais à Paris.

TODD HIDO, SÉRIE *HOUSE HUNTING* COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE

#2524

#2424A

#2424B

TODD HIDO, SÉRIE HOUSE HUNTING COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE

Sexe, mensonges et EPO

Ophélie Claude-Boxberger faisait partie des grands espoirs de l'athlétisme français, avant d'être contrôlée positive à l'EPO en 2019. Depuis ce jour, elle clame son innocence et crie au complot en accusant son ex-beau-père et entraîneur. Hugo Wintrebert a enquêté sur une affaire vertigineuse où se mêlent gloire, jalousie et même accusations de viol.

STÉPHANE KEMPINAIRE / KMSP / AFP

SORTIE DE PISTE
Ophélie Claude-Boxberger lors du 3 000 mètres steeple des championnats du monde d'athlétisme en septembre 2019 à Doha, au Qatar.

QNB
CLAUDE-BOXBERGER
DOHA2019
MAIF

Pour elle, la fin du monde a déjà eu lieu. Le 5 novembre 2019, sur les coups de 7 h 30, Ophélie Claude-Boxberger est en train de finir la vaisselle du petit-déjeuner quand on frappe à sa porte. Contrôle antidopage, imagine-t-elle. Encore un médecin avec sa petite mallette et son regard ensommeillé venu le temps de prélever un peu de sang et d'urine. La routine pour une athlète de haut niveau, spécialiste de la course de demi-fond avec obstacles, le 3 000 mètres steeple.

Devant la porte, elle reconnaît deux dirigeants de l'agence française de lutte contre le dopage. Bizarre. Elle les fait entrer, ils s'installent autour de la table de la salle à manger, puis sortent d'épais dossiers. L'un d'eux se met à lire un procès-verbal. Une suite d'articles de lois, des formules juridiques alambiquées et, à la fin, cette sentence lapidaire : « Vous avez été détectée positive à l'EPO lors d'un contrôle réalisé à votre domicile le 18 septembre », soit une semaine avant de partir aux championnats du monde de Doha. Elle encourt quatre ans de suspension.

Pas le temps de cogiter. Déjà des gendarmes débarquent pour la perquisition. Durant quatre heures, ils fouillent tout, du congélateur à la litière des chats, à la recherche de seringues et de flacons. Ils ne trouvent rien, repartent quand même avec des téléphones et des ordinateurs. La sportive, elle, jure qu'il s'agit d'une erreur. Pourquoi s'injecter un produit illégal à la veille d'un championnat du monde où elle était certaine d'être contrôlée ? « Je n'ai rien dit, se rappelle-t-elle. J'étais sous le choc. »

Elle me reçoit un après-midi pluvieux de mai dans sa maison de Montbéliard, cachée entre une zone pavillonnaire et des immeubles défraîchis. Escalier en pierre, grenier plein d'appareils de musculation et de trophées, jardin avec piscine, jacuzzi, sauna extérieur. Depuis deux ans, elle sort à peine de cette prison dorée, hormis pour s'entraîner. « Il n'y a qu'en courant que j'oublie », glisse-t-elle d'une voix mal assurée. Aujourd'hui, elle ne se bat plus contre un chronomètre mais contre l'opprobre. Son histoire a dépassé les colonnes des journaux sportifs pour se poursuivre devant les tribunaux.

Elle sait ce qu'on dit à son sujet : elle serait une tricheuse doublée d'une manipulatrice de génie. Elle se voit surtout en fille maudite : une sportive au parcours chaotique qui a tout sacrifié, victime d'un entourage vénéneux et d'un homme capable du pire par jalousie. Qui croire ? Le 7 avril 2021, la commission des sanctions de l'agence antidopage l'a condamnée à deux ans de suspension, reconnaissant « un contexte particulier ». Mais comme elle est interdite de course depuis 2019, elle pourrait en théorie reprendre la compétition ce mois-ci.

Des massages qui dérapent

Rien n'a été simple dans la vie d'Ophélie, même pas les premières semaines. Elle est née le 18 octobre 1988 mais son père a attendu sept jours avant de la reconnaître. Être la fille de Jacky Boxberger n'était pas un cadeau. « Box », ancien ouvrier de Peugeot devenu roi du demi-fond dans les années 1970, était aussi un coureur de jupons à la vie sentimentale trépidante. Il collectionnait les conquêtes, refusait de s'attacher, a eu quatre enfants de trois femmes différentes, mais seul le petit dernier, Jérémy, semblait trouver grâce à ses yeux.

Dans les années 1990, Ophélie est une gamine solitaire. De son père, elle ne connaît que la légende. Sa mère, Sylvie Claude, est une employée de mairie peu présente à la maison. Alors la fillette s'évade dans le sport. Danse, équitation, gymnastique... elle aime la compétition, enchaîne les succès : « J'avais besoin qu'on me remarque pour ne pas être oubliée. » Elle se met à courir elle aussi et remporte les cross scolaires les uns après les autres. Un jour, elle veut faire la surprise à ce père indifférent en s'inscrivant dans le même club que lui. Mais elle n'aura pas le temps de l'impressionner : le 9 août 2001, il meurt, à 52 ans à peine, lors d'un safari au Kenya. Un éléphant l'a repoussé d'un coup de trompe fatal. À son enterrement, toutes les femmes de sa vie défilent dans une mise en scène digne de Truffaut. La belle image va vite se brouiller.

Trois semaines plus tard, Ophélie entame une démarche auprès des services de l'état civil afin d'accoler le patronyme de son père, Boxberger, à celui de sa mère, Claude. La dernière femme de Box, Flora Carillon, s'y oppose : « Ophélie n'avait jamais fait partie de notre famille », me dit-elle sans ménagement. L'affrontement est brutal. Ophélie et le fils de Flora, Jérémy, ont le malheur d'être tous les deux des grands espoirs du club de Montbéliard. Très vite, chacun reproche à l'autre de lui faire de l'ombre. « Flora rayait mon nom des listes de départ et se mettait dans les tribunes pour me dénigrer », raconte Ophélie. Elle l'entend parfois hurler : « Ça ne peut pas être la fille de son père. Regardez comme elle est moche. » En 2010, une compétition de demi-fond baptisée « meeting Jacky Boxberger » vire au pugilat. Flora Carillon enrage de voir la silhouette de sa belle-fille sur les affiches. Les organisateurs reçoivent des lettres d'huissiers et la compétition doit être renommée.

Ophélie aussi veut connaître la gloire des stades, être regardée avec admiration. Elle est prête à y consacrer sa vie. Un homme va la prendre sous son aile. En 2002, Alain Flaccus a 54 ans, un passé d'ancien sprinteur, une mémoire encyclopédique capable de citer tous les podiums des grandes compétitions. C'est pour lui un honneur d'entraîner la fille de « Box ». Les deux hommes travaillaient ensemble à l'usine Peugeot de Sochaux. Il va donner à la jeune coureuse la considération qu'elle n'a jamais eue, se montrant tout aussi attentionné avec sa mère.

Au fil des années, la frontière entre le privé et le sportif s'estompe. En février 2002, l'entraîneur entame une relation avec Sylvie Claude. À chaque compétition, le mentor et beau-père dort dans la même chambre d'hôtel que son athlète de 14 ans, et ça n'étonne personne. Flaccus, qui a quarante ans de plus qu'elle, est un homme protecteur, estiment certains membres du club, presque un père de substitution. Que se passe-t-il pendant ces nuits ? Aujourd'hui, la coureuse rapporte des scènes glaçantes. Les yeux embués, elle parle d'un homme prétextant une aversion pour le port du pyjama pour dormir nu à son côté. Elle évoque des massages qui dérapent, des attouchements, la peur avant chaque course (autant d'allégations que Flaccus a toujours contestées)...

À l'écouter, la jeune fille se serait retrouvée coincée dans un conflit de loyauté. Elle avait envie de tout raconter mais refusait de faire souffrir sa mère. « Elle savait forcément... Elle n'a rien dit. » L'ado se

Lorsqu'elle avait 14 ans, Ophélie devait partager sa chambre avec son entraîneur et beau-père à chaque compétition. Et personne ne s'en inquiétait...

réfugie dans le silence mais son corps se met à parler : elle saute les repas, ne veut plus s'alimenter. Un soir, c'en est trop. En marge d'une compétition, elle se confie à un entraîneur sans nommer son agresseur. « Sa réaction a été d'en parler à Alain Flaccus, qui l'a aussitôt coupé sur le thème : "Tu sais, elle dit beaucoup de choses... Il ne faut pas l'écouter." »

Une rencontre va la défaire de ce qu'elle nomme « l'emprise ». Lors d'un meeting, elle croise Laurent Fleury, à peine trois ans de plus qu'elle, beau gosse spécialiste du 400 mètres haies. Coup de foudre. Voyant sa belle-fille lui échapper, Flaccus tente de s'excuser : « Je me suis conduit comme un imbécile quand je te masse par exemple, car pour moi ce sont des caresses dans ma tête mais de vrais massages pour toi, lui écrit-il dans un e-mail envoyé le 14 janvier 2007. Parfois mes mains dérapent un peu et c'est un simple mais grand bonheur même si je ne vais pas plus loin. Lorsqu'on dort ensemble (peut-être plus ?), ne dis pas que physiquement je ne suis pas en émoi. Quel homme ne le serait pas ? »

Il ne le sait pas mais Laurent Fleury tombe sur leur échange. Insultes, coups de poing sur la piste d'entraînement... Le club convoque un conseil de discipline. Le nouveau compagnon explique la raison de son emportement. Le président du club est contraint de signaler les faits auprès du procureur de la République de Montbéliard. Ophélie Claude-Boxberger, elle, dépose plainte. « Il n'y a eu que des écrits, pas d'attouchement ni de viol, juste un e-mail dans lequel je lui expliquais mes sentiments », se justifiera des années plus tard Flaccus. Devant des responsables du club, il reconnaît quand même des gestes « dépassant le cadre d'un entraîneur ». Il avoue aussi avoir montré des vidéos pornographiques à sa protégée quand elle avait 15 ans, « mais dans l'idée de faire son éducation sexuelle ». L'ennui, c'est qu'au moins deux autres filles rapportent des histoires similaires. « C'était le spécialiste pour vérifier si l'eau dans le vestiaire des femmes était assez chaude », m'a confié un ancien pilier du club.

Malgré ces témoignages, l'affaire divise le microcosme sportif de Montbéliard. On entend les mêmes insinuations : Ophélie ne serait-elle pas une « croqueuse d'hommes » ? « On m'a dit plusieurs fois : "Toi, tu casses les pieds avec tes histoires" », se souvient-elle. D'ailleurs, en septembre 2011, la plainte est classée sans suite. La parole d'une jeune femme de 18 ans ne fait pas le poids face à celle d'un coach chevronné. Celui-ci voit tout de même sa licence d'entraîneur suspendue. Mais la mère d'Ophélie refuse de rompre avec lui.

Surnommée « la machine »

Encore une fois, Ophélie se retrouve seule. Heureusement, il y a Laurent. Avec lui, elle enchaîne deux séances quotidiennes de deux heures, court parfois plus de 150 kilomètres par semaine. Elle s'entraîne tous les jours, par tous les temps, même les dimanches, même les durs matins d'hiver quand les forêts du Doubs se couvrent de givre. Le demi-fond est cette discipline ingrate où il faut accoutumer son corps à une intense souffrance, avaler les kilomètres jusqu'au dégoût et compléter avec du renforcement musculaire. Ophélie va ainsi devenir cette sportive ultra-rigoureuse, obnubilée par le chronomètre, surnommée, en équipe de France, « la machine ». Toujours, son corps l'obsède. Elle se pèse cinq fois par jour, se fait vomir au moindre écart. Jamais de soirée, jamais d'excès. « Souvent, les gens me disent que j'ai une vie chiante. »

Ces sacrifices en valent la peine, se convainc-t-elle. Elle collectionne les titres de championne de France du 800 et du 1 500 mètres. Ses temps prometteurs lui laissent entrevoir des podiums européens et peut-être mieux, qui sait ? Sur une course, tout peut arriver. *L'Est républicain* puis *L'Équipe* s'intéressent à elle. À chaque fois, la presse raconte l'histoire de la fille de champion qui court dans les pas de son père, comme si l'endurance et la gagne étaient héréditaires. « C'est quelqu'un de doué mais de très tourmenté, m'explique le président du club de Montbéliard. Elle n'est jamais sûre d'elle, demande toujours à tout le monde comment elle est dans le virage ou dans la dernière ligne droite. » Elle révèle une jalousie maladive envers ses concurrentes. Avec Laurent Fleury, elle forme un couple volcanique qui règle ses comptes sur la piste d'entraînement, prenant tous les licenciés à témoins.

L'athlète se montre aussi indécise sur le plan sportif. Elle s'aligne sur des 400 mètres haies mais finit par se spécialiser en 3 000 mètres steeple. « Ce n'est pas comme ça qu'on atteint le très très haut niveau », tance Patrice Gergès, ancien directeur technique national de la Fédération française d'athlétisme. Mais voilà : elle veut être la meilleure en tout, sur la piste comme dans les études. Après un bac S avec mention, elle devient professeure d'EPS et obtient un master à l'université de Besançon, sans oublier d'être une pianiste accomplie. Elle commence ses journées à 5 heures et les termine à 23. Quand elle arrive en compétition, elle est souvent épuisée.

En 2015, la championne court après une qualification aux mondiaux de Pékin en 3 000 mètres steeple. La fédération française ne sélectionne que des athlètes capables de figurer parmi les 16 premiers de la planète. Ophélie compte sur une compétition à Monaco pour obtenir le chronomètre requis – moins de 9 minutes 36 –, mais on lui refuse l'accès au meeting : les organisateurs ont préféré sélectionner deux coureuses plus jeunes. Moment de panique. Elle saute dans une voiture pour participer au meeting de Ninove en Belgique. Là-bas, poussée par l'énergie du désespoir, elle explose son record : 9 minutes 35. C'est bon ? Non, répond la ↠

L'OMBRE DU PÈRE
Le stade Jacky-Boxberger à Montbéliard (Doubs).

fédération : la date limite pour se qualifier est dépassée de deux jours. Elle va jusqu'à solliciter Pierre Moscovici, ancien député du Doubs, pour qu'il use de son entregent. Rien n'y fait. Le sport de haut niveau sait se montrer cruel. Surtout quand, la saison suivante, une légère entorse à la cheville la prive d'une participation aux championnats d'Europe d'Amsterdam. Quelques semaines plus tard, elle manque de réaliser les *minima* pour les jeux de Rio, pour neuf minuscules dixièmes de seconde.

Sa progression est constante mais trop lente. Elle a 28 ans déjà, l'apogée d'une carrière pour la plupart des coureuses de demi-fond. Mais elle semble condamnée à l'anonymat des meetings de second rang. Professeure d'EPS à mi-temps, elle émarge à 1 200 euros par mois plus 5 000 euros versés chaque année par la ville de Montbéliard et la région, et 6 000 euros de son sponsor, Adidas, dont il faut soustraire le prix des nombreux déplacements. Suffisant pour sa vie ascétique ; ridicule au regard de la carrière qu'elle s'imaginait. Ses rêves s'éloignent. Elle s'embourbe dans une lourde dépression, rompt avec Laurent, décide de travailler seule. Comme thérapie, elle redouble l'intensité de ses entraînements et passe des nuits entières dans une tente hypoxique, raréfiant l'oxygène pour stimuler la production de globules rouges. Mais personne ne l'attend plus.

En 2018, pourtant, elle se relève : une victoire à la Prom'classic à Nice, une honorable 9e place sur 3 000 mètres steeple au championnat d'Europe de Berlin et surtout un triomphe aux 20 kilomètres de Paris, trente-six ans après son père. Le clin d'œil de l'histoire est sa plus belle récompense. « J'ai terminé les derniers mètres en larmes. » De joie, cette fois.

Elle sent les regards changer. Un mélange de considération et de suspicion. L'athlétisme fait partie de ces sports où chaque victoire s'accompagne de doutes. Les contrôles antidopage redoublent. Certains week-ends, elle subit trois prélèvements sanguins. En octobre 2018, elle s'en inquiète auprès du respecté médecin de la fédération, Jean-Michel Serra. Celui-ci demande par e-mail à l'agence de lutte contre le dopage pourquoi les contrôles d'Ophélie sont si fréquents. Aucune réponse.

Malgré les victoires, le mental de l'athlète demeure fragile. Elle ne supporte plus la solitude de son pavillon. Après dix Noël passés loin de sa famille, elle décide de renouer avec sa mère qui est toujours avec Flaccus. « Il m'a appelé un jour en me disant : "Je suis désolé. J'ai conscience du mal que j'ai fait, mais si tu veux, je peux t'aider" », se rappelle-t-elle. Son beau-père propose de l'accompagner à vélo lors de ses entraînements. « Il ne m'entraînait pas ; il servait juste d'assistant. Si j'avais trop chaud, il me donnait un bidon d'eau... »

Rhum et anxiolytiques

Fréquenter celui qu'elle accusait de viol dix ans plus tôt ne va pas de soi et elle le sait : « C'est fou, ça me faisait vraiment mal. » Elle décide de consulter un psychiatre qui lui prescrit des anxiolytiques et des antidépresseurs. Certains soirs, elle

SÉBASTIEN BOZON/AFP

en prend des poignées entières mélangées avec du rhum. « Je voulais arrêter de penser. » Trois fois, elle termine aux urgences.

Forcément, la saison 2019 démarre mal. En avril, nouveau coup du sort : le fameux e-mail de Jean-Michel Serra, envoyé six mois plus tôt, fuite dans la presse. Nouveaux soupçons. Pourquoi un médecin fédéral écrit-il à l'agence antidopage pour défendre une athlète ? Demande-t-il un traitement de faveur ? Et puis, il y a ces rumeurs de liaison entre elle et lui, son aîné de vingt-cinq ans. Oui, ils entretiennent bien une relation, avouent-ils, mais elle a commencé en mars et pas avant. « En 2018, je l'appelais "monsieur" dans mes messages, soutient Ophélie. C'est la preuve qu'on n'était pas ensemble. » Jean-Michel Serra le jure : il aurait fait la même chose pour n'importe quel athlète de l'équipe de France. Il reçoit tout de même un blâme pour ne pas avoir prévenu sa hiérarchie avant d'envoyer l'e-mail.

Pour se défendre, la coureuse publie sur les réseaux sociaux des photos d'elle avec une pancarte *« I run clean »*. C'est l'effet inverse qui se produit : les internautes tournent les images en dérision. Pour ne rien arranger, sa santé se dégrade : une hémorragie gastrique la surprend pendant les championnats de France où elle doit se contenter d'une troisième place. Sa qualification pour les mondiaux de Doha n'est pas assurée. La fédération lui demande de prouver sa motivation lors d'un stage d'un mois à Font-Romeu, dans les Pyrénées-Orientales. Elle accepte à contrecœur. Pourquoi l'envoyer à 2 000 mètres d'altitude quand une compétition au Qatar demande d'habituer son corps à une chaleur intense ? « C'était une manière de la détruire », affirme Jean-Michel Serra. En plus, elle n'a pas de voiture et elle se voit mal passer un mois seule dans une station de sport d'hiver en été. Alain Flaccus propose de l'accompagner.

L'histoire semble bégayer : ils se retrouvent dans le même logement, mais dans des lits séparés. L'ambiance est pénible. Quand Jean-Michel Serra vient lui rendre visite, Alain Flaccus explose. « Il m'a déchiré une robe, balancé un bouquet de fleurs et n'arrêtait pas de me répéter : "Qu'est-ce que tu fous avec un vieux ?" » assure Ophélie. Mais quand Serra repart, elle accepte d'être massée par son ancien agresseur. « Il n'y avait pas de staff médical et j'avais les ischio' [les muscles des cuisses] et tout le bas du dos enflammés. Au départ, il utilisait une machine et il ne me touchait pas. Mais ça endormait les muscles et, à la fin, il me massait à la main. »

Après un mois d'un stage harassant, on lui accorde enfin son ticket pour Doha. Au Qatar, des membres de la délégation française cherchent à en savoir plus sur sa relation avec Jean-Michel Serra. Ils sont scrutés, pris en photo... Leur couple fait ricaner. Ophélie a le sentiment d'être maltraitée par les entraîneurs de l'équipe de France. L'un d'eux lui ordonne de courir sous 40 °C quand ses concurrentes ont droit aux salles climatisées. Le jour de son entrée en compétition, elle se présente, hagarde, sur la ligne de départ, court au ralenti comme dans un cauchemar. Elle est très vite distancée et termine dernière de sa série. Le rêve a viré à l'humiliation.

Elle est inconsolable et passe la soirée à errer entre les gratte-ciel de Doha. Le lendemain, sur un coup de tête, elle publie des photos de son couple sur Instagram. La fédération la prie de supprimer les clichés et de quitter le Qatar au plus vite. Et deux jours plus tard, exige la même chose de Jean-Michel Serra. « Le corps médical m'a expliqué que ce n'était plus possible de bosser avec lui, se justifie Patrice Gergès, ancien directeur technique national. Ça mettait en difficulté le reste de l'équipe et moi, je ne regarde que l'intérêt de l'équipe de France. » De retour chez elle, la coureuse retrouve la routine de l'entraînement. Aux désillusions succède l'espoir de la prochaine échéance : les jeux Olympiques de Tokyo.

Le 5 novembre 2019, Jean-Michel Serra prend le premier train de Montbéliard en direction de Paris. Une heure après le départ, son téléphone crépite. « Les gendarmes me préviennent qu'une athlète est contrôlée positive et qu'en tant que médecin fédéral, je dois être auditionné. » La conversation est hachée, il ne comprend pas tout. On lui demande de descendre au prochain arrêt. Le voilà à la gare de Dijon. Deux gendarmes l'emmènent pour l'interroger. Il est sommé d'expliquer ses méthodes de travail. Petit à petit, il comprend qu'il est soupçonné. « À la fin, ils ont pris mes empreintes digitales et une photo de profil, comme si j'étais un terroriste. »

Le droit sportif ne connaît pas la présomption d'innocence. L'athlète testé positif doit prouver son « absence de faute », prévient le code mondial antidopage. Si Ophélie Claude-Boxberger nie avoir triché, elle doit expliquer comment une substance interdite a pu se retrouver dans son corps. Elle soupçonne d'abord Serra. Se serait-il trompé lors d'une séance de mésothérapie, ces injections de microdoses de médicaments réalisées pour soigner ses blessures ? Impossible de confondre, jure ce médecin, lui-même passé par l'agence antidopage. Neuf jours plus tard, la coureuse reçoit un appel de sa mère, affolée. Alain Flaccus vient de sortir de chez elle ; il lui aurait tout avoué. « J'ai fait une connerie », aurait-il confessé. ↠

Quand la coureuse publie sur les réseaux sociaux des photos d'elle avec une pancarte « *I run clean* », les internautes tournent les images en dérision.

↠ Le contrôle positif d'Ophélie s'étale dans la presse. Déflagration. Les gendarmes perquisitionnent le siège de la fédération. Son président est convoqué par la ministre des sports. De son côté, Ophélie tente un message sur ses réseaux sociaux : elle demande un peu de patience, assurant que la vérité finira par triompher. « Menteuse », « une honte pour le sport », lui rétorquent des centaines d'anonymes. Cloîtrée chez elle, elle lit chaque commentaire et cesse de s'alimenter. En quinze jours, elle perd 7 kg. Le 29 novembre, elle est placée en garde à vue pendant quarante-huit heures. Aux gendarmes, elle raconte une scène troublante : un soir à Font-Romeu, pendant que son beau-père la massait, elle s'est assoupie, assommée par les somnifères et les tranquillisants, quand elle a soudain ressenti un picotement dans le bas du dos. Et si Flaccus lui avait injecté de l'EPO à ce moment-là ? Le 30, l'entraîneur est à son tour entendu par les gendarmes. Coup de théâtre : il reconnaît avoir dopé Ophélie malgré elle. Il explique ce moment de folie par la jalousie qu'il éprouvait à l'égard du docteur Serra. Dans sa logique, les déboires d'Ophélie rejailliraient sur le médecin et sur leur couple. « J'avais du mal à supporter sa relation avec quelqu'un qui pourrait être son père, confie-t-il aux enquêteurs, sans rappeler lui-même son âge. Je trouvais qu'elle perdait sa jeunesse. » Il déroule son récit. Un fournisseur d'EPO l'aurait approché aux abords du stade de Font-Romeu « vers le 26 ou 27 août ». Rendez-vous une semaine plus tard sur un parking discret à la frontière avec Andorre. Contre 450 euros, deux seringues « cachées dans une glacière orange ». Il aurait attendu qu'elle s'endorme pour la piquer. « C'est allé très vite, raconte-t-il. Je ne sais même pas si j'ai tout injecté. J'ai continué à la masser comme si de rien n'était pendant deux ou trois minutes. » Puis il ajoute : « Ce n'est que le lendemain que j'ai mesuré la bêtise que j'avais faite. Je me suis dit : "Pourvu qu'il n'y ait rien du tout." » Pas grand monde ne croit à son scénario. Ne milite-t-il pas depuis des années pour l'exclusion à vie des tricheurs ? Et si Flaccus voulait enfin protéger sa belle-fille ?

Ophélie est suspendue de toute compétition, mais court les médias pour clamer son innocence, au risque parfois de commettre un lapsus : « J'ai toujours lutté contre la lutte antidopage... » lâche-t-elle sur France 3. Histoire de marquer ses distances avec son beau-père, elle dépose plainte pour empoisonnement. Flaccus le prend-il mal ? Au début de l'été 2020, il change d'avocat et de version. Il s'était accusé pour sauver la carrière de sa belle-fille. A-t-il pris conscience que ses premières déclarations pouvaient lui valoir trois ans de prison et 45 000 euros d'amende ? De son côté, Ophélie Claude-Boxberger dépose une nouvelle plainte pour viol aggravé.

Lundi 15 mars 2021, la commission des sanctions de l'agence antidopage convoque tous les protagonistes dans un amphithéâtre assez grand pour contenir la foule des journalistes. La parole est à l'accusation. L'agence ne croit pas à la thèse de l'empoisonnement. Elle avance la possibilité que l'athlète ait bénéficié d'une cure complète d'EPO. Sa conviction se fonde sur le témoignage d'un expert suisse qui a analysé le prélèvement sanguin effectué sur la sportive lors de son arrivée aux championnats du monde, le 23 septembre 2019. Au vu des résultats, il conclut qu'il est « fortement probable » qu'elle ait reçu de multiples injections. Les avocats de l'accusée minorent le témoignage : voilà un simple avis de médecin, si renommé soit-il. « On a de gros doutes sur cette expertise ordonnée dans des conditions mystérieuses, sans possibilité de demander une contre-expertise », s'agace Me Laurent Clauzon, avocat de la coureuse.

Sanglots au tribunal

Quand elle prend la parole, Ophélie Claude-Boxberger se montre combative, sûre de son fait. Pourquoi aurait-elle eu recours à une substance aussi facile à détecter ? Si elle avait voulu cacher quelque chose, il lui aurait suffi de ne pas ouvrir la porte au médecin venu prélever son sang : les athlètes ont droit à trois absences à un contrôle inopiné. En revanche, son phrasé est plus hésitant quand il s'agit d'expliquer pourquoi elle a renoué avec son beau-père, au point de vivre avec lui durant un mois et de solliciter des massages. Je n'avais pas le choix », bredouille-t-elle.

Alain Flaccus apparaît en visioconférence. Il a demandé une audition à huis clos. Les journalistes sont priés de quitter la salle. L'entraîneur, mal à l'aise, fait souvent répéter les questions. À côté de lui, son avocat semble souffler les réponses. L'histoire de l'empoisonnement serait une fable imaginée par sa belle-fille dix minutes avant le début de sa garde à vue. Et ses aveux à la mère d'Ophélie, quelques jours plus tôt ? « Je suis venu dire à Sylvie ce que j'avais fait », lance-t-il à l'assemblée, sans s'apercevoir de la maladresse de son propos. L'avocate de l'athlète le reprend de volée : « Depuis un an et demi, ma cliente n'a pas varié d'un iota dans ses déclarations ; de l'autre côté vous avez une girouette. » L'agence n'en démord pas et demande huit ans de suspension pour Ophélie. « Et pourquoi pas la peine de mort ? » répond-elle en lançant un regard assassin.

La décision tombe trois semaines plus tard : deux ans de suspension. Il n'y a pas de preuve irréfutable, note la commission des sanctions, juste un principe à appliquer : tout sportif est responsable des substances présentes dans son organisme. La décision détaille néanmoins un étrange contexte : « L'état de fragilité psychologique de madame Claude-Boxberger, son adolescence marquée par la mort de son père dans des circonstances dramatiques, les relations difficiles avec sa mère et les atteintes sexuelles de M. Flaccus, les problèmes avec l'alcool, les tentatives de suicide, la pression particulière à laquelle elle était soumise lors du stage à Font-Romeu alors même qu'elle ne bénéficiait de la part de la Fédération française d'athlétisme que d'un faible soutien humain et financier et d'aucun soutien médical. » Tout cela, mêlé à l'incertitude au sujet du rôle exact d'Alain Flaccus, s'est transformé en circonstances atténuantes. Pour l'accusée, cette faible condamnation est une manière de reconnaître ce qu'elle a subi.

Dans quelques jours, ce sera la fin de sa période de suspension et elle pourra concourir à nouveau. Reste le versant judiciaire de l'affaire. Le 23 septembre, le tribunal de grande instance de Montbéliard a relaxé Flaccus du chef d'empoisonnement et condamné la coureuse à 3 500 euros de dommages et intérêts. À l'énoncé du verdict, elle a éclaté en sanglots.

Ophélie Claude-Boxberger vit aujourd'hui avec Jean-Michel Serra qui, licencié par la fédération, a retrouvé un poste dans une clinique de Montbéliard. Les jeux de Tokyo, elle les a regardés à la télévision – sans souffrir, jure-t-elle : « Quand je vois qu'il n'y avait pas de public, pas le droit de se déplacer, des tests PCR quotidiens... » Elle continue de s'entraîner deux fois par jour pour préparer d'hypothétiques compétitions. En 2024, aux JO de Paris, elle aura 36 ans et rêve de participer au marathon. Pas pour monter sur le podium, juste pour laver son honneur. □

SÉBASTIEN BOZON/AFP

COURSE CONTRE LA HONTE
Ophélie Claude-Boxberger à Montbéliard en juin 2020. Elle rêve désormais de participer aux jeux Olympiques de Paris pour laver son honneur.

MANTEAU
ET GANTS **PRADA.**
BOUCLES D'OREILLES
SWAROVSKI.
SANDALES
AMINA MUADDI.

LA NOUVELLE MUSE D'AUDIARD

À tout juste 20 ans, Lucie Zhang est la révélation des *Olympiades*. Quelques semaines avant d'être happée par la célébrité, elle a posé pour le photographe Thomas Nützl et conversé avec Toma Clarac. Stylisme Hugo Toucas.

Lucie Zhang et Makita Samba dans *Les Olympiades* de Jacques Audiard (2021).

C'est fou tout ce qui peut se jouer en une scène, voire un seul plan. En ouverture des *Olympiades,* concours de marivaudages façon Nouvelle Vague tourné en noir et blanc, une jeune femme allongée nue sur un sofa chante un air de karaoké, bientôt rejointe par un garçon – instants de douceur et d'extase volés à la nuit. Loin de l'imagerie virile à laquelle le réalisateur d'*Un prophète* et de *Dheepan* nous a habitués, son cinéma semble avoir été brutalement reprogrammé par l'apparition d'une actrice de 20 ans. Car les premiers pas de Lucie Zhang à l'écran, aussi gracieux qu'effrontés, tiennent de l'évidence. On se le répétera plus loin dans le film, écrit en collaboration avec Céline Sciamma, lors d'une mémorable montée d'ecstasy suivie d'une descente abrupte, où elle fait preuve d'un bel instinct comique.

Est-ce parce qu'on ne connaît de l'actrice que son alter ego mutin qu'on a peine à la reconnaître quand on la retrouve deux mois plus tard à la sortie de l'université Paris-Dauphine, à Paris, où elle boucle une licence de management ? Elle-même se dit à l'opposé de son personnage, longtemps « enfermée dans sa bulle », s'inventant un avenir d'actrice devant des séries chinoises en costume regardées à la chaîne sur le Web. Ne pas se fier aux apparences : si elle est introvertie, ce n'est peut-être qu'un mode par défaut, un état provisoire avant la mue, et puis : « Une bulle peut avoir du bon si elle n'est pas entièrement imperméable. »

Chez ses parents, restaurateurs dans le XVI^e^, où elle vit encore, l'étudiante guettait les castings. Elle n'avait jamais entendu parler d'Audiard quand est tombée l'annonce pour *Les Olympiades,* mais le cinéma français ne cherche pas souvent des jeunes femmes d'origine chinoise et bilingues. Pour elle, aucun doute : « C'est maintenant ou jamais. » Le premier contact avec la directrice de casting, Christel Baras, est du genre furtif, mais elle ne se dégonfle pas : « Elle m'a dit que j'étais trop jeune et elle est partie fumer une cigarette, sourit Lucie Zhang. Heureusement, j'ai attendu son retour. » Une chance pour nous aussi. □

Les Olympiades de Jacques Audiard. Sortie le 3 novembre.

TENUE **LANVIN.**
BOUCLE D'OREILLE
GOOSSENS.

THOMAS NÜTZI

COL ROULÉ **HERMÈS.**
ROBE **MIU MIU.**
BLOUSON
LORO PIANA.

TENUE **FENDI.**

TENUE **PRADA.**
BIJOUX **CHAUMET.**

TOP ET COLLIER
HERMÈS.

TENUE **CHANEL.**

THOMAS NÜTZI

TENUE **LOUIS VUITTON.**
BIJOUX COLLECTION BLOSSOM **BUCCELLATI.**

ASSISTANT DU PHOTOGRAPHE **YACINE SADINE.**
ASSISTANT DU STYLISTE **BENOÎT PAQUET.**
OPÉRATRICE NUMÉRIQUE **SARAH REIMANN.**
COIFFURE **TOMOKO.**
MAQUILLAGE **ANIA GRZESZCZUK.**
UN GRAND MERCI À **RONIT PARDO** ET À **JULIEN DRACH** D'AVOIR MIS À DISPOSITION LEUR APPARTEMENT.

SÉRÉNISSIME
Kristen Stewart au dîner organisé par Chanel durant la Mostra de Venise le 2 septembre 2021.

GIANCARLO BOTTI/STILLS

EN MODE 7E ART

Depuis les années 1930, Chanel ne cesse d'apporter son soutien au cinéma. Des costumes sur mesure à la restauration de chefs-d'œuvre, des plateaux de tournages aux tapis rouges des festivals, retour sur un amour qui, comme le style, ne change pas.

Texte **Pierre Groppo**

Ce soir-là, c'était embouteillage de Riva à l'embouchure du Grand Canal et agents en surchauffe pour que les stars ne tombent pas à l'eau. On ne reçoit pas tous les soirs Kristen Stewart, Penélope Cruz, Pedro Almodóvar, Blanca Li, Anna Mouglalis et Anamaria Vartolomei pour un dîner en pleine Mostra de Venise. Au Harry's Bar – lieu de naissance du fameux carpaccio, au menu ce soir-là –, on croisait en cette fin d'été un casting de fortes femmes. Gabrielle Chanel aurait sûrement apprécié. C'est d'ailleurs la maison de la rue Cambon qui recevait ce soir-là, avec ce sens si particulier d'une (certaine) simplicité : apéritifs *cicchetti*, tomates et artichauts de l'île voisine de Torcello, buffala et *tagliolini al forno*...

Mais ce n'est pas que dans l'assiette que vibre la relation spéciale que la maison française entretient avec le cinéma. Souvenons-nous que Coco Chanel est née en cette fin du XIXe siècle, alors même que le septième art dardait ses premiers rayons. Une chose est sûre : elle aimait les planches. La danse, les comédiennes et les comédiens. « Il faut créer une mode spéciale pour le cinéma ou tout au moins interpréter la mode sans la perdre de vue. Ainsi évitera-t-on deux écueils : faire du "costume", ce qui serait factice, ou voir les robes se démoder rapidement », affirmait la couturière dès 1931, décennie où

GUEST STARS
1. Pedro Almodóvar, 2. Penélope Cruz, 3. Sharon Duncan Brewster. 4. Anna Mouglalis.

les studios hollywoodiens tenteront de s'attacher ses services. Après quelques collaborations sous le soleil de Californie, Coco remettra le cap sur Paris, préférant les bobines et les ciseaux de la rue Cambon à ceux des salles de montage américaines.

« Jusqu'au bout des ongles »

De cette expérience, elle en gardera un œil, une manière de savoir comment un sequin, une paillette, un tissu impressionne la pellicule. Plus tard, revenue sur le devant de la scène mode, c'est elle qui imaginera le vestiaire chic de Delphine Seyrig pour *L'Année dernière à Marienbad* (Alain Resnais, 1961). Et qui transformera Romy Schneider, confinée dans le personnage →

tout sucre de Sissi l'impératrice, en l'actrice que l'on connaît. Celle-ci confiera d'ailleurs : « Chanel m'a tout appris. Elle m'a appris à m'habiller, l'élégance jusqu'au bout des ongles. Grâce à elle, j'ai pu être une femme. »

Depuis les années 1930, les salons de Chanel n'ont jamais rien eu à envier à la *powder room* de la soirée des Oscar. On y croise Marlene Dietrich, Gloria Swanson, Katharine Hepburn, Jean Seberg, Elvire Popesco, Jane Fonda, Catherine Deneuve, Jeanne Moreau, Anna Karina, Maggie Gyllenhaal, Penélope Cruz... Et Pedro Almodóvar. « J'ai commencé à travailler avec Chanel pour le personnage de Victoria Abril dans *Talons aiguilles* (1991) : elle incarnait une animatrice de télévision et devait être impeccable du matin au soir : elle était donc en *full look* Chanel », se souvient le réalisateur qui poursuit aujourd'hui cette collaboration entamée il y a trente ans.

« L'ACTEUR NE DOIT PAS ÊTRE PARFAIT, MAIS ABSORBER SON PERSONNAGE. ET C'EST LÀ QUE TOUT À COUP SURGIT UNE ROBE, LA MÊME QUE DANS LES ARCHIVES. ET C'EST PARFAIT. »

KRISTEN STEWART, ACTRICE

Pour le long-métrage *Spencer,* temps fort de cette Mostra, les tenues de Diana – cliente de la maison – ont été recréées à l'identique, dont l'hallucinante robe de l'affiche, reproduction exacte du look nº 82 de la collection haute couture printemps-été 1988. Au total, plus de mille heures de travail, dont sept cents seulement pour les broderies. « Chanel aide en quelque sorte à achever vraiment une histoire », explique Kristen Stewart, qui s'est glissée dans la peau de la princesse pour ce biopic signé Pablo Larraín. « Le rôle des acteurs n'est pas d'être parfait, mais d'absorber leur personnage, de permettre à l'énergie de ressortir. Et c'est là que tout à coup surgit une veste, une robe, exactement les mêmes que celles que vous avez vues sur les images d'archives. Et vous vous

L'ÉTOFFE DES HÉROÏNES

1. Coco Chanel et Jeanne Moreau rue Cambon en 1960. 2. Avec Romy Schneider. 3 et 4. L'affiche du film *Spencer* ; la robe de l'affiche, entièrement recréée dans les ateliers Chanel.5. Marlene Dietrich en tailleur Chanel devant une foule d'admirateurss en 1967. 6, 7 et 8. Le dîner organisé par Chanel à Cannes durant le festival en juillet 2021 ; les mannequins Rianne Van Rompaey, Mica Argañaraz, Lola Nicon ; la chanteuse Angèle, au dîner.

GIANCARLO BOTTI/STILLS; CHANEL; JULIEN MIGNOT

5

6

7

8

dites qu'aussi mystérieux que ce soit, c'est parfait. Je me demandais quand même si Diana nous voyait et se disait peut-être : "Cette robe, je la portais mieux que toi..." »

Chassé-croisé sur le plateau

On ne sait pas si Gabrielle Chanel fréquentait les grandes salles des Champs-Élysées. On sait en revanche que Karl Lagerfeld, amateur de cinéma muet, n'aimait pas trop les salles obscures. Il préférait les caméras, devant lesquelles il interprétait son propre personnage, *bigger than life,* et derrières lesquelles il tournait pour Chanel ses courts-métrages sophistiqués. Aujourd'hui directrice artistique de la maison, Virginie Viard a commencé sa carrière comme assistante costumière sur le plateau de *Camille Claudel* (Bruno Nuytten, 1987). Habiller Isabelle Adjani – et par la suite les actrices de Krzysztof Kieslowski, réfléchir au confort du vêtement, son mouvement, sa cohérence historique : voilà sa première école de mode.

Un chassé-croisé qui est aussi celui d'Anna Mouglalis, qui a rencontré Karl Lagerfeld – et par là, Chanel – grâce à... Claude Chabrol. C'était en 2000, à l'occasion de la sortie de *Merci pour le chocolat.* « Je ne connaissais ni la haute couture ni le prêt-à-porter de luxe. On s'est pour ainsi dit choisis réciproquement. A suivi très vite un film de Hugo Santiago [*Le Loup de la côte Ouest,* 2002], qui avait été assistant de Robert Bresson, qui avait été lui-même amoureux d'un mannequin Chanel... Je jouais une mère et sa fille, mais à trente ans d'écart, il fallait de l'intemporel. » La même année, les sequins de la robe de Mélania dans *La Vie nouvelle*, de Philippe Grandrieux, avaient déjà mis le feu à la pellicule. Anna Mouglalis, toujours : « Je ne me suis jamais sentie déguisée. Ces vêtements, c'est d'abord une idée de la modernité. Je repense à Jeanne Moreau dans *Ascenseur pour l'échafaud* [Louis Malle, 1957], à Romy Schneider... Oui, vraiment, comme disait Gabrielle Chanel : "La mode se démode ; le style, jamais." » □

VANITY SHOW

par François Goizé

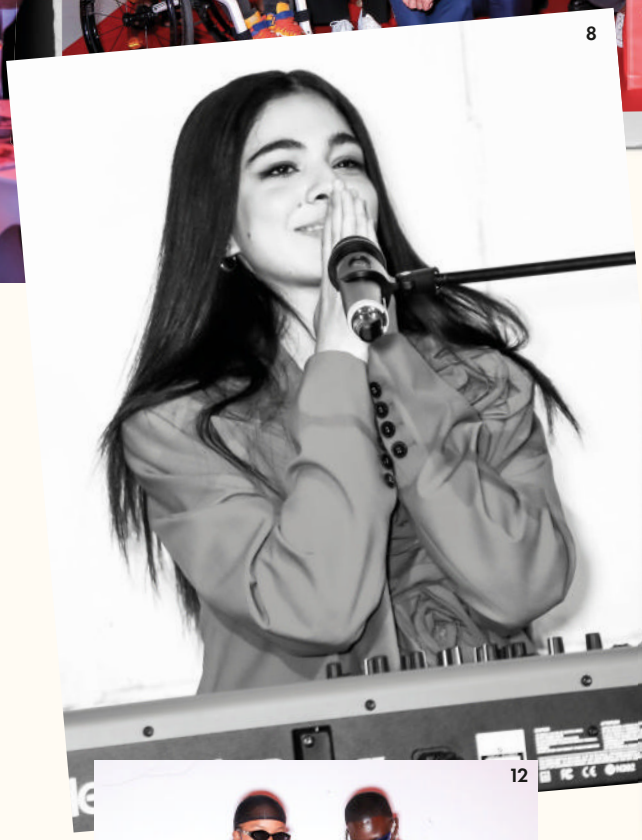
L'AUDACE D'UNE ÉPOQUE

Le 23 septembre 2021, *Vanity Fair* et Milleis Banque recevaient les lauréats du palmarès annuel des « 30 nouvelles têtes » au Palais de Tokyo, à Paris, avec Tom Villa comme maître de cérémonie. Le comédien et humoriste a interrogé, lors de *masterclasses,* la cheffe d'entreprise Laurène Dorléac, l'ingénieur Guillaume Rozier (inventeur de CovidTracker et de Vite ma dose) et la biologiste Valentine Meunier, avant de laisser la place à un remarquable récital de la chanteuse Élia. L'hôte de la soirée, Nicolas Hubert, directeur général de Milleis Banque, a tenu à témoigner de son attachement à toutes les formes de réussite, rappelant que cette banque privée « tisse une relation privilégiée avec chacun de ses clients afin de les accompagner au mieux dans leurs décisions d'investissement » : « Artistes, chanteurs, entrepreneurs, youtubeurs, photographes, danseurs, égéries, influenceurs... Il n'existe plus de modèles préconçus de réussite », a-t-il plaidé. Comme en témoignent l'audace et le talent de nos trente lauréats. □

1. Tom Villa et Laurène Dorléac. **2.** Les *masterclasses*. **3.** Les lots des lauréats. **4.** Olivier Bouchara *(Vanity Fair) et* Julien Sebbag. **5.** Catherine Soubirou et Nicolas Hubert (Milleis Banque). **6.** Delphine Royant, Murielle Mucha et Victoria Bravo (Condé Nast). **7.** Odile Gautreau.

9

10



8

8. Le récital d'Élia. **9.** Abigail Assor, Jean Claracq, William Thomas, Arnaud Pourredon, Charles De Vilmorin, Julien Sebbag, Guillaume Rozier, Nix Lecourt-Mansion, Léa Bloch, Charlotte Ketabi, Canelle Chokron, Élia, Théo Scubla, Soraya Jaber, Odile Gautreau, Alistair Houdayer, Maud Ventura, Nicolas Hubert, Valentine Meunier, Laurène Dorléac et Tom Villa.

11

12

10. Benjamin Elalouf, Nix Lecourt-Mansion et Bouba Diaby. **11.** Le public des *masterclasses*. **12.** Mariana Benenge et Séréna Freira. **13.** Bernie Torres, Stéphanie Dupin, Olivier Bouchara et Jennifer Ingrand (Condé Nast). **14.** Charles de Vilmorin.

13

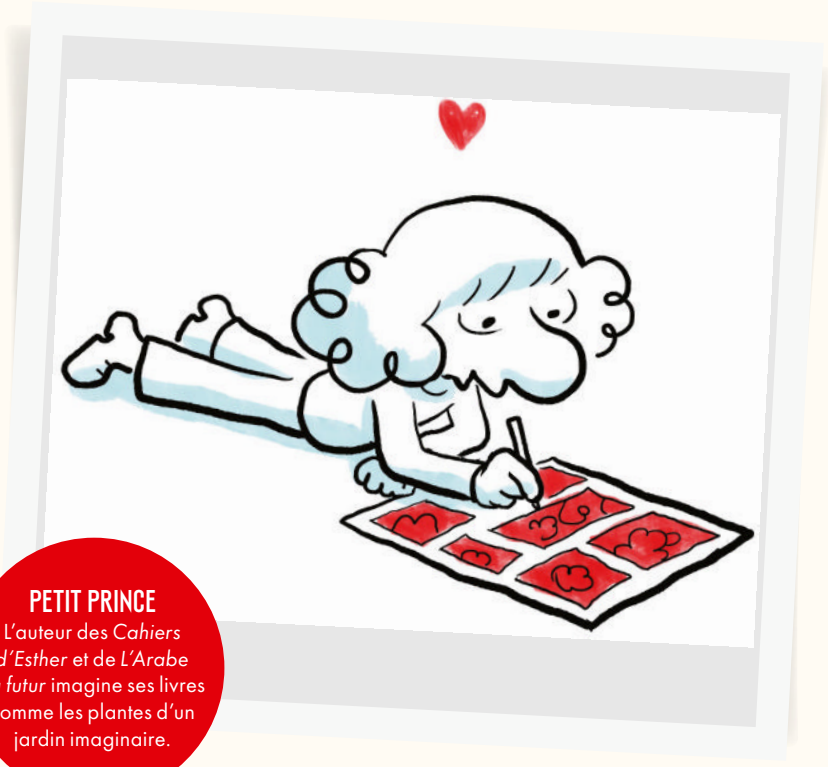
14

avec le soutien de MI|EIS BANQUE

« LES FILMS DE TRUFFAUT SUR ANTOINE DOINEL ONT CHANGÉ MA VIE »

Dans son nouveau livre, RIAD SATTOUF met en dessins les aventures de Vincent Lacoste, star des *Beaux Gosses*. Dans la vie, il rêve de ressembler à ses héros.

Entretien **Toma Clarac** Dessin **Riad Sattouf pour *Vanity Fair***



PETIT PRINCE
L'auteur des *Cahiers d'Esther* et de *L'Arabe du futur* imagine ses livres comme les plantes d'un jardin imaginaire.

Quelle est votre idée du bonheur ?
Une promenade sur une plage en Bretagne en hiver avec les gens qu'on aime, et la promesse d'un endroit douillet et chaud pour s'y réchauffer ensuite.

Quelles sont les personnes vivantes que vous admirez le plus ?
Mes deux enfants, bien sûr.

Quel est votre trait de caractère le plus marqué ?
Je suis assez volontaire et très endurant.

Votre plus grande excentricité ?
Je collectionne tout ce qui tourne autour de l'aviation. Je suis obsédé par la période de l'Aéropostale, Saint-Exupéry, Mermoz, Guillaumet... J'ai l'impression parfois de vivre à cette époque, mais est-ce une excentricité ? Pas sûr...

Quelle est votre plus grande réussite ?
Avoir déjà passé la plus grande partie de ma vie en tant qu'auteur de bandes dessinées plutôt que comme jeune avec des problèmes familiaux, type qui a vécu en Syrie ou étudiant angoissé sans moyens.

Quel talent aimeriez-vous détenir ?
L'improvisation musicale ! Je fais un peu de guitare, j'ai composé la musique de mon dernier film seul, mais je ne suis pas du tout à l'aise avec la musique. J'aimerais être capable d'accompagner des musiciens juste à l'oreille.

Quel est votre état d'esprit actuel ?
Je suis impatient de recevoir mon nouveau livre de chez l'imprimeur !

L'expression que vous utilisez à l'excès ?
« En fait » est la pire je crois. On peut commencer une phrase avec, ou la finir, c'est insupportable, c'est un tic dont j'essaie de me débarrasser.

Quel est votre plus grand regret ?
Je n'en ai pas vraiment ! Ne pas avoir fait de la musculation quand j'étais jeune, ce qui m'aurait permis aujourd'hui de ressembler à Stallone peut-être ?

Si vous pouviez changer une chose chez vous, ce serait quoi ?
Ce serait physique : je me transformerais en Stallone jeune, mais avec des cheveux blonds, bien sûr.

Quel est votre héros de fiction préféré ?
Antoine Doinel, interprété par Jean-Pierre Léaud.

Quelle est votre saison préférée ?
L'hiver, car il est intense physiquement et contient la promesse que les choses iront mieux dans le futur, quand arrivera le printemps.

Quelle est l'œuvre qui a changé votre vie ?
La série des films de Truffaut sur Antoine Doinel *(Les 400 coups, Baisers volés, L'Amour en fuite...)*. Très jeune, j'étais passionné de science-fiction, de fantastique et tomber sur ces films m'a complètement orienté sur autre chose. Je me suis rendu compte qu'on pouvait utiliser sa propre vie pour raconter des histoires.

Quel est votre écrivain préféré ?
Antoine de Saint-Exupéry, j'aime tout chez lui, son œuvre, son physique, le fait qu'il était aviateur... Je me demande souvent ce qu'il ferait à ma place. J'imagine les conseils qu'il pourrait me donner.

Quelle est votre plus grande peur ?
Oublier qui je suis et ne pas m'en rendre compte.

Quel plat vous vantez-vous de savoir cuisiner ?
Le homard du docteur Parcé. Une recette compliquée avec du banyuls et du chocolat, pleine de petites manipulations et d'étapes, ultra-bonne mais il faut y passer l'après-midi.

Quel est l'objet que vous conservez le plus précieusement ?
Un portrait de moi génial, réalisé par mon petit garçon quand il avait 4 ans.

Quel est votre passe-temps favori ?
Retourner en esprit dans ce jardin mental où il y a tous les livres à venir que j'imagine, qui sont en train de pousser, et voir ceux qui vont bientôt être mûrs.

Dans quelle série ou film aimeriez-vous vivre ?
Seinfeld. La série absolue du bonheur !

Quelle est votre devise ?
Ne jamais abandonner ! □

Le Jeune Acteur, tome I, de Riad Sattouf (Les Livres du futur). Parution le 4 novembre.

POUR LES FRANÇAIS LE PLAISIR DURE EN MOYENNE 27 MINUTES*

*Les lecteurs de magazines consacrent en moyenne 27 minutes par jour au plaisir de la **Presse Magazine.**

INFORMER. DÉCOUVRIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2021

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

RELAY

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2021

Découvrez chez RELAY et sur relay.com les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année.

Madame Bovary ACPM / ONE NEXT 2020

A LA POURSUITE DU RÊVE

LOUIS VUITTON